

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
ARIANE GÉLINAS

Intertextualité et pacte diabolique dans *Les Farfadets*
de Berbiguier de Terre-Neuve du Thym,
SUIVI DE *L'héritière écarlate*

MARS 2012

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Hélène Marcotte, ma directrice, pour son travail précieux. Je tiens à souligner son souci du travail bien fait, son soutien, son ouverture d'esprit et son intérêt pour mes œuvres de création. Madame Marcotte a aussi eu un impact décisif sur mon choix de m'inscrire au troisième cycle, à la suite de ce mémoire.

Merci également à ma famille, qui a toujours valorisé les études. Vos encouragements m'ont permis de rendre mes rêves tangibles, en étudiant dans le domaine qui me passionne entre tous. Michel, Johanne, Simon, Louise, Gérard, vous avez joué un rôle important dans ma réussite académique. Sans oublier mes amis et mes collègues de maîtrise, que je ne nommerai pas ici, mais qui sauront se reconnaître.

Un remerciement spécial à Frédérick, mon complice dans le quotidien comme dans l'onirique. Pour ta patience, ta présence, ton érudition, ta passion... Ce mémoire te doit beaucoup.

Et finalement, merci au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour son soutien financier.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I : L'INFLUENCE DE L'OCCULTE.....	11
1.1 Les apports bibliques.....	15
1.2 L'influence de l'Inquisition et des écrits affiliés.....	23
1.3 Apports révolutionnaires et du « siècle du savoir ».....	31
CHAPITRE II : LES CARACTÉRISTIQUES DU PACTE DIABOLIQUE CHEZ BERBIGUIER.....	39
2.1 Le désir de pouvoir et d'ascendance.....	44
2.2 L'attrait de la richesse et des gains matériels.....	51
2.3 L'attrait de la luxure et les séductions de la chair.....	58
<i>L'héritière écarlate.....</i>	<i>65</i>
CONCLUSION.....	184
BIBLIOGRAPHIE.....	190

INTRODUCTION

Chaque époque véhicule son lot de croyances et de superstitions, auxquelles adhèrent souvent même les esprits les plus cultivés. Le XIX^e siècle n'échappe pas à la présence de l'occulte, qui fait suite à l'illuminisme du XVIII^e siècle, courant de pensée proposant une lecture mystique des textes religieux, avec l'apport, entre autres, de la démonologie. Dans ce contexte, il n'est guère étonnant que le diable et l'enfer dont il est issu prennent une forme tangible, le Malin tentant d'entraîner les mortels à signer quelque alliance irréversible. Cette idée de pacte diabolique, qui se retrouve notamment dans le célèbre *Faust* de Johann Wolfgang von Goethe, traverse ainsi une grande partie du XIX^e siècle, surtout la période 1820-1840, décennies qui voient naître en France de nombreuses œuvres traitant d'une association avec Satan. En guise d'exemples, mentionnons le *Dante et Virgile* d'Eugène Delacroix, l'opéra *Robert le diable* de Giacomo Meyerbeer ou encore le ballet *Le diable amoureux* de Joseph Mazilier.

Du côté littéraire, les récits aux relents de soufre ne manquent pas non plus, le public français connaissant déjà *Le diable amoureux* de Jacques Cazotte, roman précurseur du genre fantastique, publié en 1772. À cet ouvrage s'ajoute la publication de *La peau de chagrin* d'Honoré de Balzac (1831), des *Mémoires du diable* de Frédéric Soulié (1837-1838) et de quelques écrits de Théophile Gautier, dont *Albertus*, pour ne nommer que ces derniers. Quelques années auparavant, soit en 1821, les mémoires d'Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym portaient déjà le sceau satanique, visible entre autres par son titre, *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*¹. L'ouvrage de Berbiguier, que nous étudierons dans ce mémoire, s'inscrit en effet dans la lignée des récits qui frayent avec le diable et ses suppôts, l'auteur construisant autour de la figure du Malin sa propre nomenclature, inspirée des croyances de son époque. Il élabore ainsi une démonologie personnelle en périphérie de l'imagerie populaire des démons, ici nommés farfadets, et développe des rituels complexes pour faire cesser les persécutions de ses bourreaux, la plupart du temps invisibles. L'idée du contrat diabolique parcourt l'entièreté de ses mémoires, qui mettent de l'avant une lutte omniprésente contre les puissances surnaturelles, celles-ci tentant par tous les moyens de convaincre l'écrivain de signer un pacte faustien.

Auteur méconnu, Alexis-Vincent-Charles Berbiguier, né en 1764 à Carpentas², est le premier fils d'une famille catholique aisée. Jusqu'en 1796, il écoule une existence

¹ Alexis Vincent Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1990, 667 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront mises entre parenthèses, après l'extrait cité. De surcroît, nous utiliserons, pour la suite de notre mémoire, l'abréviation *Les Farfadets* pour désigner le livre de Berbiguier.

² La date de naissance exacte de Berbiguier demeure sujette à débat. Certaines sources, dont la Bibliothèque nationale de France, indiquent qu'il serait né en 1764, tandis que selon son préfacier, Claude Louis-Combet, il aurait plutôt vu le jour en 1775.

d'honnête bourgeois, dont peu de détails sont connus, sinon qu'il est très croyant et lit avidement les écritures saintes et les auteurs anciens, ainsi que de nombreux ouvrages démonologiques. C'est en 1796 que son existence bascule, à la suite d'un tirage de tarot effectué par deux femmes qu'il considère comme des sorcières, la Valette et la Mançotte. Selon ce qu'il affirme dans ses mémoires, le rituel qui accompagnait la lecture des cartes a permis aux farfadets de le tourmenter dès cet instant, ces derniers ne lui laissant plus de répit jusqu'à sa mort, en 1841, à Carpentas.

À partir de ce moment, il se surnommera lui-même le « Fléau des Farfadets » et développera une vision personnelle de ses persécuteurs. En parallèle, il déploiera diverses méthodes pour combattre leurs assauts. Il modifiera par exemple son nom, en y ajoutant « de Terre-Neuve du Thym », à la fois pour se distinguer des autres Berbiguier, qui lui ont fait du tort lors de la succession de son oncle, et aussi parce que le thym est, selon ses dires, une plante propice à éloigner les farfadets. C'est justement pour s'occuper de l'héritage de cet oncle que l'auteur quitte Avignon pour Paris en 1812, où il demeurera dans diverses pensions et chambres d'hôtel. Il rencontrera également, en 1816, Philippe Pinel, le célèbre aliéniste, qui, après avoir essayé de le soigner de son obsession des démons, deviendra pour Berbiguier l'un de leurs chefs suprêmes, soit le représentant de Satan. Plusieurs aliénistes se sont par la suite intéressés à la monomanie de Berbiguier, notamment Claude-Charles Pierquin de Gembloux, Jules Baillarger, Joseph Lévy-Valensi et Jean Vinchon. Claude Louis-Combet, le préfacier de la dernière édition publiée des *Farfadets*, se fait toutefois plus nuancé quant à la folie de Berbiguier, en précisant que l'auteur des *Farfadets* « partage un lot de croyances très répandues dans le peuple à son

époque. Et du reste, [Berbiguier] avoue honnêtement qu'il est lui-même "*un homme simple et crédule*"³ ». Louis-Combet rejoint ici la présentation donnée de l'œuvre de Berbiguier par Grillot de Givry dans le *Musée des sorciers*, lorsqu'il affirme que « nous croyons qu'il n'existe rien d'aussi extraordinaire ni d'aussi précis que ces trois volumes, sur lesquels nous nous abstenons de porter aucun jugement, mais dont nous renonçons à donner une idée. Nous conseillons au lecteur de parcourir entièrement ces douze cents pages folles et... endiablées, et nous nous rallions d'avance à l'opinion qu'il s'en sera faite⁴ ». Berbiguier est par conséquent à l'image des croyances de son époque, dont il se fait le reflet démesuré à travers son seul et unique ouvrage.

Les Farfadets, mémoires écrits entre 1819 et 1820, sont publiés en 1821, en trois volumes distincts. L'auteur ira jusqu'à joindre à ses mémoires des chansons et des lithographies de son combat contre la secte farfadéenne, de même que plusieurs lettres, dont certaines prétendent être écrites par les suppôts de Satan. Les mémoires nous présentent la construction graduelle de cette nomenclature personnelle élaborée par Berbiguier autour de la figure des farfadets, dans un ordre qui ne répond pas à la chronologie, afin d'éviter, selon lui, la monotonie. Il relate donc, au gré de ses réminiscences, ses déambulations dans Avignon et Paris, ainsi que ses incessantes luttes dans des chambres d'hôtel ou ailleurs, contre ses omniprésents bourreaux. Dans son ambitieux ouvrage, Berbiguier dépeint avec minutie les caractéristiques et les pouvoirs des démons, ainsi que les procédés qu'il emploie pour s'extraire de leur emprise

³ Claude Louis-Combet, « Berbiguier ou l'ordinaire de la folie », dans *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, op. cit., p. 15. Louis-Combet renvoie ici au chapitre LXXXIV (livre second) des mémoires de Berbiguier.

⁴ Émile-Jules Grillot de Givry, *Le Musée des sorciers mages et alchimistes*, Paris, Veyrier, 1980, p. 152.

diabolique. Les farfadets donnent en effet peu de répit au supplicié, prenant diverses formes, tel que le détaille Marcel Schneider dans un passage sur le « Fléau des Farfadets », en le comparant au personnage principal de *La fée aux miettes* de Charles Nodier :

L'idée fixe de Michel est la mandragore. L'idée fixe de Berbiguier était les farfadets, lutins astucieux et cruels qui le persécutaient : Nodier connaissait sûrement cet illuminé par les trois volumes qu'il a publiés à ses frais en 1821. [...] Berbiguier croyait avoir reçu mission du Christ de lutter contre les farfadets. Il commence son ministère à Avignon où les lutins le harcèlent sous la forme de chats, de chiens, d'oiseaux. [...] Bientôt il n'est plus entouré que de farfadets, qu'il s'agisse du vent, de la grêle, de l'orage ou des hommes qu'il rencontre⁵.

C'est donc une mission qui est à l'origine de l'écriture des *Farfadets*, soit de dénoncer la science occulte de ces créatures malveillantes et de rendre publics les moyens d'annihiler leur puissance. Par ailleurs, Berbiguier croyait que la rédaction de son livre mettrait fin à ses tourments et le soustrairait du joug des lutins diaboliques, lui permettant de leur asséner un coup fatal. Malheureusement, son entreprise ne récoltera guère de succès, son ouvrage ne recevant que peu de visibilité, entre autres parce qu'après avoir distribué ses mémoires, Berbiguier entreprendra de racheter chacune des copies et de les détruire, peut-être par crainte de représailles de la part des génies malfaisants.

Les mémoires de Berbiguier ont été très peu étudiés jusqu'ici, dans une perspective autre que clinique. Outre les aliénistes précédemment mentionnés, peu de chercheurs se sont intéressés à son œuvre. Il n'est donc pas étonnant que Louis-Combet, le préfacier de

⁵ Marcel Schneider, *Histoire de la littérature fantastique en France*, Paris, Fayard, 1985, p. 171-172.

Berbiguier, signale que « tout ou à peu près tout ce que l'on peut savoir de Berbiguier, on le tient de lui-même⁶ ». À notre connaissance, une seule thèse, *A.V.C. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym : l'homme aux Farfadets*⁷, a été consacrée à l'auteur, rédigée par un médecin strasbourgeois. La thèse de Jean Lechner, qui s'intéresse à Berbiguier en tant qu'aliéné, s'avère peu pertinente dans le cadre de nos recherches, puisque le praticien analyse surtout sa pathologie mentale⁸. D'autres articles⁹ s'inscrivent aussi dans cette perspective plus clinique, et de courtes mentions de l'auteur figurent également dans divers dictionnaires médicaux ou de sciences occultes, notamment dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, à l'article « monomanie ». Berbiguier y est dépeint comme « le plus fameux des monomanes hallucinés, [il] consacrait tout son temps à se défendre des injures et des attaques des farfadets, à faire la chasse à ces êtres fantastiques, à les emprisonner dans des boîtes ou des bouteilles, à les piquer avec des épingles comme des papillons¹⁰ ».

Quelques livres à caractère encyclopédique ont également mis Berbiguier au premier plan. Mais, tout comme les aliénistes, les auteurs de ces ouvrages ont davantage axé leurs recherches sur la personnalité de l'auteur que sur ses écrits¹¹. Des articles complètent ce

⁶ Claude Louis-Combet, « Berbiguier ou l'ordinaire de la folie », *op. cit.*, p. 7.

⁷ Jean Lechner, *A.V.C. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym*, « L'homme aux Farfadets », Thèse de médecine, Strasbourg, Louis Pasteur, 1983, 241 p.

⁸ Néanmoins, nous reviendrons sur le contenu de cette thèse dans ce mémoire.

⁹ Mentionnons notamment « Les fous littéraires » de Jean-François Marmion, dans *Sciences humaines*, ainsi que le numéro spécial de la revue *Bizarre* sur la thématique « Hétéroclites et fous littéraires » (Jean-François Marmion, « Les fous littéraires », *Sciences humaines*, n° 190, 2008, p. 40-41. *Bizarre*, n° 4, 1955). En dernier lieu, signalons notre contribution par l'entremise de l'article « Le Fléau des Farfadets », publié dans la revue *Postures*. Dans cette analyse, nous nous étions intéressée à l'inscription de la folie dans le langage chez Berbiguier, avec une perspective psychanalytique (Ariane Gélinas, « Le Fléau des Farfadets », *Postures*, n° 11, 2009, p. 17-31).

¹⁰ *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, vol. 2, t. 9, 1868-1889, p. 158.

¹¹ L'un des plus intéressants est *Les fous littéraires* d'André Blavier, ouvrage qui présente une fiche de l'auteur et de nombreux autres fous littéraires (André Blavier, *Les fous littéraires*, Paris, Veyrier, 1982,

survol bibliographique, dont « Un Schreber romantique : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », publié dans la revue *Romantisme*¹² et « Une forme littéraire du délire d'interprétation » dans *Encéphale*¹³. Dans ces derniers, il est surtout question de la paranoïa de l'auteur, ainsi que de ses répercussions.

Cet état de la question démontre le peu de références disponibles sur le corpus à l'étude, particulièrement dans un angle autre que clinique, comme celui que nous nous proposons d'explorer. Nous chercherons ainsi à aborder, dans la première partie de notre mémoire, l'œuvre dans une perspective inédite, en considérant non pas la santé mentale de Berbiguier, mais le contenu de son texte même, plus précisément sa relation avec le diable. Nous étudierons donc, dans notre premier chapitre, l'influence des sciences occultes chez Berbiguier, en cherchant à repérer de quelles sources bibliographiques l'auteur s'est majoritairement inspiré et comment il s'est approprié ces dernières. Notre second chapitre analysera, pour sa part, la manière dont le pacte diabolique est présenté dans *Les Farfadets*, afin d'en cerner les spécificités et l'originalité. Berbiguier présente en effet dans ses mémoires une version inusitée des sciences occultes et du pacte diabolique, empreinte d'un délire particulier.

1052 p.). Des documents de type plus biographique, comme *Les excentriques* de Champfleury, *Gens singuliers* de Lorédan Larchey ou le satirique *Berbiguier de Carpentas* de Marie Mauron ont aussi étudiés l'auteur des *Farfadets*. Champfleury, *Les excentriques*, Paris, M. Lévy frères, 1852, 346 p., Lorédan Larchey, *Gens singuliers*, Bassac, Plein chant, 1993, 212 p., Marie Mauron, *Berbiguier de Carpentas*, Paris, Le livre contemporain, 1959, 317 p.

¹² J. L. Steinmetz, « Un Schreber romantique : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », *Romantisme*, n° 24, 1979, p. 61-73.

¹³ Joseph Levy-Valensi, « Une forme littéraire du délire d'interprétation : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », *L'Encéphale*, n° 9, 1911, p. 193-213.

Dans le dessein d'analyser l'influence des ouvrages occultes sur notre corpus, nous adopterons une approche intertextuelle. Ce terme, conçu par Julia Kristeva à la fin des années 1960, renvoie à l'interaction des différents écrits entre eux. Dans cette perspective, les textes sont impliqués dans un vaste dialogue, l'œuvre littéraire s'avérant un espace polyphonique, rassemblant en elle plusieurs écrits antérieurs. Roland Barthes va également en ce sens, lorsqu'il écrit dans « Théorie du texte » que « tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante ; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues¹⁴ ».

De cette manière, l'ouvrage de Berbiguier amalgame diverses influences intertextuelles, qui se retrouvent à l'intérieur de ses écrits. Ces textes influencent non seulement l'écriture même des mémoires, mais ils l'amènent aussi à élaborer une grille d'interprétation du monde. Celle-ci colore sa conception des événements qui surviennent dans sa vie et ses relations avec son entourage. L'auteur cite d'ailleurs lui-même plusieurs des sources occultes qui l'ont influencé dans son discours préliminaire, dont *Le marteau des sorcières*¹⁵, *Controverses et recherches magiques*¹⁶, *Le dictionnaire infernal*¹⁷, *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables*¹⁸ et *Démonomanie des sorciers*¹⁹. Ces documents nous seront d'un intérêt certain afin de

¹⁴ Roland Barthes, « Théorie du texte », *Encyclopedia Universalis*, vol. XV, 1973, p. 1015.

¹⁵ Jacques Sprenger, *Le marteau des sorcières*, Paris, Jérôme Millon, 2005, 539 p.

¹⁶ Martin Antonio Delrio, *Controverses et recherches magiques*, Paris, R. Chaudière, 1611, 1104 p.

¹⁷ J. A. S. Collin de Plancy, *Dictionnaire des Sciences occultes*, Verviers, Gérard et C., 1973, 508 p.

¹⁸ Johann Wier, *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables*, Paris, Du Puys, 1567, 5 volumes.

¹⁹ Jean Bodin, *De la démonomanie des sorciers*, Lyon, A. de Harsy, 1598, 556 p.

cerner l'apport intertextuel des écrits occultes chez l'auteur, qui viendront par la suite nourrir sa conception du pacte diabolique, qui sera étudiée dans notre second chapitre.

Dans cette section, nous observerons comment Berbiguier s'approprie chaque aspect du pacte diabolique et considère les divers avantages que lui offre le diable : le pouvoir, la richesse et la luxure. Tourmenté par les privilèges des farfadets, l'auteur développe dans son ouvrage une vision du pacte diabolique très précise, qui traverse l'entièreté de son livre. Le pacte prend ainsi pour assise le tirage de tarot réalisé par des sorcières, Berbiguier considérant qu'il s'agit d'un rituel occulte. Le lecteur assiste par la suite « au développement complet du délire, d'abord imprécis dans la période des coups sous le traversin et qui peu à peu devient un véritable système cosmique²⁰ ».

Les forces surnaturelles seront également présentes dans la partie création de notre mémoire, intitulée *L'héritière écarlate*. Dans ce texte, le personnage principal, Florence, est atteinte, à l'instar de Berbiguier, d'une paranoïa persistante, tout comme sa grand-mère, dont l'esprit est également altéré. Elsa, sa riche aïeule, qui est aussi chamane, s'adonne en effet à des rites magiques. Elle souhaite offrir à Florence de s'occuper de Combours, son propre village, après son décès. Mais Combours est un lieu qui fourmille de forces invisibles et qui est protégé du monde extérieur par un périmètre de sécurité. Ses habitants y vivent à l'insu de tous, dans un profond isolement. Pour accentuer cette solitude, la grand-mère de Florence a choisi d'établir sa communauté à la Baie-James, près de la route Transtaïga, peu fréquentée. C'est là que Florence décidera d'aller la

²⁰ M. Laignel-Lavastien et Jean Vinchon, *Les malades de l'esprit et leurs médecins : du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Éditions médicales, Norbert Maloine, 1930, p. 350.

rejoindre, à la suite du meurtre de sa meilleure amie, afin de poursuivre la tradition familiale. Entre-temps, elle a élaboré de son côté un délire très personnel, nourri par le journal de sa grand-mère, qu'elle a lu avec avidité pendant de longues années. Tout comme Berbiguier, elle décèle constamment des signes dans la nature, interprète chaque événement à sa manière, convaincue qu'il s'agit de l'intervention de forces occultes. Avec ce récit, nous avons souhaité concevoir une œuvre de fiction qui s'accorde avec le corpus analysé dans le cadre de nos recherches et illustrer l'influence des sources occultes ainsi que du pacte avec le surnaturel chez notre personnage principal.

En somme, nous chercherons à vérifier dans notre mémoire l'hypothèse de recherche selon laquelle Berbiguier métamorphose tout le réel à partir de cette idée, fortement ancrée en lui, qu'il est persécuté par les forces du mal. Les tourments subis par l'auteur entreraient ainsi dans un cadre de référence bien précis, construit à la fois par les écrits démonologiques consultés et à l'aune de la tentation du pacte diabolique. L'influence de la spiritualité et des sciences occultes, de même que des différents écrits consultés par l'auteur des mémoires étudiés, nous permettra d'appréhender davantage la part prise par l'intertextualité, qui traverse l'ensemble de l'ouvrage. L'étude plus spécifique du pacte diabolique, en tant qu'élément perturbateur, nous permettra en outre d'éclairer l'imaginaire diabolique et symbolique élaboré par Berbiguier dans *Les Farfadets*. Notre section création, quant à elle, viendra illustrer les conclusions de nos recherches. Par conséquent, notre mémoire se veut une sorte d'hommage à cet imaginaire foisonnant qu'est celui de Berbiguier, dont l'œuvre gagne à être explorée.

CHAPITRE I

L'INFLUENCE DE L'OCCULTE

Dans sa préface aux *Farfadets*, Claude Louis-Combet souligne l'importance des écrits occultes et démonologiques dans la constitution de l'ouvrage de Berbiguier. Il relève en effet que, dès l'adolescence, Berbiguier « lisait nuit et jour les auteurs anciens, l'Écriture sainte, les Pères de l'Église et des modernes tels que Dom Calmet et les auteurs [, notamment l'abbé Prévost,] de l'*Histoire générale des voyages*¹ » (p. 7-8). L'apport d'influences intertextuelles dans la construction des mémoires de Berbiguier est donc notoire, l'auteur proposant même dans son discours préliminaire, une liste des livres qui l'ont influencé. Dans ces derniers, il a scrupuleusement recueilli des citations qui

¹ Marie Mauron, auteure d'une biographie sur Berbiguier, va également en ce sens, lorsqu'elle écrit que « pendant ses loisirs, c'est-à-dire toute l'année, puisque son bien lui suffisait, dans sa solitude absolue, Alexis-Vincent-Charles Berbiguier, enclin au mysticisme, vivait de merveilleosité. Que ses gens soient vivants ou morts, il était seul dans Carpentras, son Argamasilla de Alba. L'amour de Dieu et donc la peur du Diable, dans ce pays hanté, lui tenaient compagnie depuis son enfance marquée [...]. Il lisait, la nuit et le jour, tout ce qui convient au chrétien, le séduit, le fait discuter, surtout s'il est sensible et faible. Le Bien, le Mal, les Anges, les Démons, en français, en latin, y menaient grand tapage. Toutes les Écritures, tous les Anciens crachaient leurs damnés ou montraient le ciel. Peu à peu, le garçon devenait, lui aussi, ce qu'il se rêvait et craignait : la victime élue de Dieu et du Diable » (Marie Mauron, *Berbiguier de Carpentras*, Paris, Le livre contemporain, 1959, p. 69-70).

viennent témoigner, selon lui, de l'existence du diable et des farfadets. Les écrits cités appuient de nombreuses croyances démonologiques, qui parcourent l'ensemble des siècles passés, à partir de l'Ancien Testament. Berbiguier regroupe ainsi des extraits de la Bible, de *L'Âne d'or* d'Apulée, du *Malleus Maleficarum* de Henry Institoris et Jacques Sprenger, des *Controverses et recherches magiques* de Martin Delrio, de la *Démonomanie des sorciers* de Jean Bodin et de plusieurs autres titres, sur lesquels nous reviendrons dans ce chapitre. Ajoutons le *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy, ouvrage qui, avec la Bible, le *Traité sur les apparitions des esprits, et sur les vampires ou les revenants* de Dom Calmet et l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost, a eu une grande influence sur les écrits de l'auteur.

Par l'entremise des nombreuses sources bibliographiques qu'il a consultées, Berbiguier en viendra à élaborer une véritable « encyclopédie du farfadérisme² », qui comprend jusqu'à une nomenclature précise des principaux démons qui le persécutent. Celle-ci s'inspire de l'ouvrage de Collin de Plancy³, qui constitue l'un des apports essentiels à sa vision des farfadets, fondée sur les enseignements du *Dictionnaire infernal*. Berbiguier écrit ainsi : « Je me suis peut-être rendu coupable lorsque je me suis permis d'ouvrir le *Dictionnaire infernal* ; mais [...] c'est [...] en [l']ouvrant [...] que j'ai trouvé la composition de cette cour » (p. 64). Dans son *Dictionnaire*, Collin de Plancy présente en effet la hiérarchie qui régit les démons, l'assemblée comprenant, entre autres,

² Claude Louis-Combet, *op. cit.*, p. 9.

³ Collin de Plancy est alors en vogue, publiant de nombreux ouvrages à saveur occulte. Max Milner précise que « le grand pourvoyeur d'histoires diaboliques de l'époque [est] Collin de Plancy [...] Bibliographe et compilateur enragé, il inonde le public à partir de 1818, de tout ce que l'imagination humaine a enfanté de plus extraordinaire dans le domaine de l'occulte » (Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire 1772-1861*, Paris, José Corti, 2007, p. 205).

Belzébuth, le chef suprême, Satan, le prince détrôné, et Eurinome, prince de la Mort. Pour l'auteur des *Farfadets*, la composition de la cour est relativement semblable, quoique plus personnelle, puisque chacun des démons est associé à des connaissances qui l'ont persécuté :

Moreau, magicien et sorcier à Paris, représentant de Belzébuth.
 Pinel père, médecin de la Salpêtrière, représentant de Satan.
 Bonnet, employé à Versailles, représentant d'Eurinome.
 Bouge, associé de Nicolas, représentant de Pluton.
 Nicolas, médecin à Avignon, représentant de Moloch.
 Baptiste Prieur, de Moulins, représentant de Pan.
 Prieur aîné, son frère, marchand droguiste, représentant de Lilith.
 Etienne Prieur, de Moulins, représentant de Léonard.
 Papon Lominy, cousin des Prieur, représentant de Baalberith.
 Janneton Lavalette, la Mansotte et la Vandeval, représentant l'archi-diabliesse Prosperine, qui a voulu mettre trois diablieses à mes trousse.
 Chay, de Carpentras, représentant de Lucifer, qui est le grand justicier de la Cour infernale.
 Tous les autres farfadets dont j'aurai l'occasion de parler dans mon ouvrage, sont les représentants d'Alastor, exécuter des hautes-œuvres, également attachés à la cour infernale (p. 64).

Dans ses mémoires, l'auteur reviendra sans cesse aux titres spécifiques qu'il a accordés à ses bourreaux, ajoutant des noms au fur et à mesure de l'élaboration de son ouvrage, constituant par le fait même une sorte de démonologie personnelle. En ce sens, Berbiguier est sensible à l'engouement de son époque pour les histoires diaboliques, qui se multiplient à partir de 1815. Indéniablement, ces écrits inspireront l'auteur, qui ne manquera pas d'en amalgamer des éléments épars. Cependant, alors que pour le « Fléau des Farfadets » les enseignements des livres sont véridiques, il est clair qu'ils appartiennent à la fiction pour la plupart de ses contemporains, comme le fait remarquer Max Milner :

Le cas de Berbiguier est trop original et trop isolé pour avoir une signification quelconque. Il nous confirmera seulement dans l'idée que les démons et les spectres dont la littérature des années 1820 fit une grande consommation avaient bien une existence uniquement littéraire et qu'il était surtout réservé à des originaux ou à des fous de les rencontrer dans la vie⁴.

Cette affirmation de Milner nous paraît toutefois excessive. En effet, Berbiguier n'était pas le seul à croire en la magie à l'époque, quelques-uns de ses proches prêtant foi à ses délires⁵. Nous adopterons ainsi, dans le cadre de nos recherches, cette devise d'Auguste Viatte, auteur des *Sources occultes du romantisme*, selon qui « rien n'est indigne de l'historien ; dans l'enchevêtrement des effets et des causes, les fous pèsent souvent plus que les sages [et] ces sources ignorées ont besoin qu'on les filtre avant de plaire au grand public ; mais souvent les meilleurs écrivains ne dédaigneront pas de se prêter à cette besogne⁶ ». Nous nous proposons par conséquent de *filtrer* cette source atypique que sont les mémoires de Berbiguier, riches en influences diverses.

Nous démontrerons donc dans ce chapitre de quelle manière l'auteur s'est approprié plusieurs sources bibliographiques de provenance et d'époques variées, les récupérant dans son propre ouvrage, à la manière d'un M. Oufle, d'un Onuphrius ou

⁴ *Ibid.*, p. 216. À propos des influences intertextuelles, l'essayiste ajoute qu'« il y a dans les *Farfadets*, surtout dans les derniers volumes, une bonne part de radotage sénile et un certain nombre d'histoires et de développements puisés dans les démonographies les plus connus. Le livre ne manque cependant pas d'intérêt » (*Ibid.*, p. 213).

⁵ Claude-Louis Combet fait d'ailleurs remarquer que « Berbiguier vit en harmonie avec un large public de petites gens disposées à partager ses croyances » (Claude Louis-Combet, *op. cit.*, p. 14). Marie Mauron, de son côté, ajoute qu'en 1796, soit l'année où Berbiguier se croira « farfadérisé », « l'air d'Avignon, à cette époque, était particulièrement chargé de diabolisme. Un groupe étrange s'y était installé : Les Illuminés d'Avignon » (Marie Mauron, *op. cit.*, p. 74). Dans un tel contexte, il n'est pas étonnant que le délire de Berbiguier se soit nourri de la ferveur pour l'occulte et le diabolisme présente dans sa patrie, dans laquelle survivaient encore, pour plusieurs personnes, de nombreuses légendes.

⁶ Auguste Viatte, *Les sources occultes du romantisme : illuminisme, théosophie, 1770-1820, t. 2 : la génération de l'empire*, Paris, Honoré Champion, 1969, p. 275.

encore de Bouvard et Pécuchet⁷. Nous étudierons comment les sciences occultes et les enseignements présents dans de tels documents sont intégrés dans *Les Farfadets*. Il sera par exemple possible d'identifier les écrits qui ont influencé l'auteur dans l'élaboration de ses rituels contre les farfadets et de déceler l'origine des divers pouvoirs que Berbiguier leur impute. Pour ce faire, nous regrouperons les sources bibliographiques en trois catégories signifiantes. Nous nous pencherons d'abord sur les apports bibliques. L'influence de l'Inquisition et des écrits sur la sorcellerie retiendra ensuite notre attention. En dernier lieu, les apports révolutionnaires et du « siècle du savoir », notamment par le biais de la littérature pré-fantastique et des petits romantiques, seront analysés.

1.1 Les apports bibliques

Dans son essai *Le diable dans la littérature au XIX^e siècle*, Claudius Grillet s'intéresse aux écrivains contemporains de Berbiguier et fait remarquer que, si « les romantiques furent successivement catholiques, dilettantes, révolutionnaires [...], Satan rest[ait] toujours présent à leur pensée [...] Du *Moïse* de Vigny à la *Trompette du Jugement* de Hugo, la Bible est leur grande pourvoyeuse⁸ ». Cette influence de la Bible est particulièrement puissante chez Berbiguier, qui, très pratiquant, redoutait sans cesse

⁷ M. Oufle est un personnage créé par l'Abbé Bordelon. Dans l'*Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle* (1754), celui-ci traque esprits, loups-garous et autres spectres, nés de sa consommation excessive d'ouvrages démonologiques. Il en est de même dans la nouvelle « Onuphrius » (1832) de Théophile Gautier, dans laquelle le personnage principal est tout entier imprégné d'enseignements livresques. Quant aux plus connus Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert, leur savoir tire sa source exclusivement de livres épars, dont ils appliquent les enseignements sans raisonner, à l'instar de Berbiguier. Tous ces récits ont en commun d'accorder aux livres un pouvoir fondamental dans la construction de la personnalité du sujet et, dans le cas de l'auteur des *Farfadets*, d'un délire paranoïaque spécifique.

⁸ Claudius Grillet, *Le diable dans la littérature au XIX^e siècle*, Lyon, Vitte, 1935, p. 214.

les foudres du Seigneur. Dans sa perspective, son statut de « Fléau des Farfadets⁹ » découle de la volonté divine, et il ne peut en aucun cas s'y soustraire, en se donnant la mort, par exemple. Les rôles se renversent donc au fur et à mesure de la composition de l'ouvrage, Berbiguier passant du statut de victime tourmentée par les farfadets à celui d'élus désigné par Dieu, voué à combattre les forces du mal. La Bible devient de cette manière l'un de ses *guides* principaux, dans lequel il puise constamment des enseignements. Dans un chapitre intitulé « Plusieurs faits consignés dans l'Écriture Sainte et notamment celui relatif aux anges rebelles viennent à l'appui du farfadérisme », il précisera d'ailleurs, que « fort de tous les exemples dont fourmillent les écrits saints, [il y s'est] quelquefois consolé de [s]es persécutions elles-mêmes [et que c'est] en lisant l'Écriture Sainte qu'[il s'est] pénétré qu'il n'y a qu'une conduite exemplaire qui puisse nous faire appeler à la vie éternelle [...] » (p. 562-563). Dans l'entièreté de ses mémoires, l'auteur cite ainsi régulièrement des références chrétiennes qu'il allie à sa vision personnelle des démons et à la lutte qu'il mène contre ses bourreaux.

Dès son discours préliminaire, Berbiguier ne se cache pas de ses influences religieuses, puisqu'il cite en premier lieu la Bible dans la liste des ouvrages venant appuyer sa thèse de l'existence des farfadets. Les six extraits choisis soutiennent son argumentation, qui prend pour assise des intertextes bibliques. Attardons-nous sur les six extraits que reproduit l'auteur, tirés à la fois de l'Ancien et du Nouveau Testaments, et

⁹ Berbiguier emploie couramment cette expression dans ces mémoires. La première lithographie de l'édition d'origine portant d'ailleurs le nom de « Fléau des Farfadets ». Berbiguier s'explique en ces termes : « La première lithographie qui se trouve au frontispice de mon premier volume, représente mon portrait, où j'ai cru devoir prendre la qualification de *Fléau des Farfadets*. Les quatre coins du dessin sont ornés d'un cœur de bœuf, piqué de deux morceaux de soufre en sautoir, de plantes aromatiques et de quelques paquets d'aiguille et d'épingles. Au-dessous de moi on voit mon cher Coco, victime du farfadérisme, et mon ami fidèle » (p. 571-572).

qu'il met en tête de la section « Opinions des auteurs sacrés et profanes les plus recommandables à l'effet de prouver qu'il y a des hommes adonnés aux esprits infernaux ». En plus d'appuyer sa thèse sur l'existence des farfadets, ces passages ont pour fonction de justifier sa lutte contre les démons et d'orienter ses actions.

Dans l'optique de prouver l'existence des farfadets, Berbiguier s'appuie sur un extrait du Lévitique, où nous pouvons lire, selon la transcription de l'auteur, que « l'homme ou la femme, dans lesquels l'esprit pythique, ou de la divination, aura habité, soient punis de mort ; qu'on les lapide et que leur sang retombe sur eux¹⁰ » (p. 36). Pour l'auteur des *Farfadets*, « l'esprit pythique » fait bien entendu référence aux démons invisibles qui le persécutent nuit et jour, ce verset confirmant, à ses yeux, leur existence et le bien-fondé de sa lutte mortelle contre ses bourreaux. Ainsi, la Bible lui servant de guide, Berbiguier peut orienter ses actions selon ses enseignements, dont il se nourrit. Dans cette même perspective, il cite un autre passage du Lévitique, qui stipule que « l'âme qui sera attachée aux mages et aux devins doit périr du milieu de mon peuple » (p. 36), ainsi qu'un extrait du chapitre 22 de l'Exode, à l'impératif cette fois : « Ne laissez pas vivre les devins » (p. 36). Ces extraits sont à l'image de la répulsion de l'auteur envers les sorciers, qu'il associe immanquablement au démon. Nous reviendrons

¹⁰ Lévitique, ch. 20, v. 27. Soulignons à quel point la traduction de Berbiguier diffère de celle des bibles courantes. Dans *La Sainte Bible* du Chanoine Crampon, nous pouvons lire à ce verset : « Tout homme ou femme qui évoque les esprits où s'adonne à la divination sera mis à mort, on les lapidera : leur sang est sur eux » (*La Sainte Bible* [Texte imprimé] du chanoine [Auguste] Crampon. Traduction d'après les textes originaux. Ancien Testament, traduction révisée par J. [le P. Joseph] Bonsirven, S. J. Nouveau Testament, traduction nouvelle de A. [abbé Alphonse] Tricot. [Nouvelle édition.], Paris, Tournai, Rome : Desclée et Cie, 1967, p. 183). La version de Berbiguier s'inspire de bibles plus anciennes, qu'il a certainement consultées, la traduction de la Bible ayant considérablement muté avec le temps. Fait insolite à signaler, la liste de Berbiguier, notamment les références bibliques, est partiellement reprise dans l'introduction du *Petit manuel du devin et du sorcier* (1854) de Nathaniel Moulth, qui avait fort probablement lu *Les Farfadets*.

sur cette obsession dans notre prochaine partie. Il est en tout cas certain que l'auteur des *Farfadets* ne pouvait qu'être interpellé par cette consigne de mise à mort des êtres « farfadérisés », qu'il mettra en pratique selon les préceptes bibliques. Berbiguier précise ainsi que « L'Esprit saint, par une grâce infinie, ne [l]'abandonne pas, il [lui] inspire même tous [s]es moyens de défense, parce qu'il veut absolument qu'[il] remporte une victoire complète contre les agents de l'enfer » (p. 533).

Berbiguier mentionne en outre, toujours dans le dessein de prouver l'existence des farfadets, un extrait du Deutéronome, qui fait référence à des « hommes amollis et délicats dont l'œil fascinera leur frère et l'épouse de leur frère » (p. 36). Ces hommes renvoient fort probablement aux séductions des démons, qui peuvent adopter une apparence humaine attrayante, de même qu'une forme invisible. La Bible vient encore une fois appuyer son argumentation, ainsi que ce passage de *Saint Paul aux Galates* : « O Galates insensés, qui vous a fascinés au point de ne pas croire à la vérité ? » (p. 36). Saint-Paul, qui exhorte les Galates à croire en la vérité, a sans doute été choisi par Berbiguier pour répliquer aux nombreux incrédules qui parsèment sa route et le qualifient couramment de monomane et de naïf. Ce passage a ainsi pour fonction d'appuyer sa thèse du farfadérisme, les fascinateurs renvoyant aux farfadets, qui possèdent un puissant pouvoir d'attraction.

Afin de justifier sa lutte contre les démons, Berbiguier cite un extrait de l'Épître de Saint-Pierre, qui vient légitimer son offensive. Dans celui-ci, nous pouvons lire qu'« un esprit rugit comme un lion et rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer » (p. 36). Le

lion évoque ici un prédateur, soit un animal « néfaste », à l'instar du serpent de l'Ancien testament. Les farfadets, à la fois prédateurs et tentateurs, sont pour Berbiguier à l'image de ces carnassiers tapis dans l'ombre, guettant le bon moment pour fondre sur leur proie innocente dans le but de la dévorer. Il est en outre possible d'interpréter le terme « dévorer » dans le sens de « consumer ». En ce sens, « dévorer » renvoie au brasier de l'enfer, à l'abandon aux flammes des démons, dont les séductions, à force de tenter le sujet, finissent par le convaincre. Relevons de surcroît que, comme dans le jardin d'Éden, la tentation adopte dans cet extrait l'apparence d'un animal¹¹, ce sur quoi Berbiguier reviendra à de nombreuses reprises dans ses mémoires.

Parmi les métamorphoses privilégiées par le diable, du côté des animaux rampants, le serpent est le plus connu pour son caractère néfaste et il est à plusieurs reprises condamné dans les mémoires de Berbiguier. Ce dernier justifie sa croisade contre les démons en leur imputant jusqu'à la séduction d'Ève dans le jardin d'Éden¹². Il consacre ainsi le chapitre « Ève est séduite par le serpent farfadet » à nous relater sa vision de la

¹¹ L'auteur qui exècre plusieurs animaux, s'est certainement inspiré de la Bible dans sa classification de ces derniers, afin d'orienter ses actions en distinguant les créatures néfastes des favorables. Les exemples ne manquent pas, que ce soit dans son chapitre contre les chats, intitulé « Les farfadets prennent souvent la forme d'un chat », lorsqu'il invite les gens de bonne foi à « fai[re] la guerre aux grenouilles qui demandent la pluie » (p. 542), ou encore dans l'une ou l'autre de ses accusations contre les bêtes maléfiques, déguisements qu'empruntent les farfadets. Il explique : « depuis que je suis tombé en la puissance des farfadets[,] j'ai remarqué que, lorsque je me mettais à ma croisée, je voyais les gens de cette société infernale se changer et se métamorphoser sous toutes sortes de formes, prendre celles d'un chien, d'un chat, d'un rat, d'une chauve-souris, des oiseaux [...] » (p. 468). Ce passage n'est pas sans rappeler les distinctions sur les animaux purs et impurs du Lévitique : « mettez donc la bête pure à part de l'impure, l'oiseau pur à part de l'impur. Ne vous rendez pas vous-mêmes immondes avec ces bêtes, ces oiseaux, avec tout ce qui rampe sur le sol : je vous les ai fait mettre à part comme impurs » (Lévitique, ch. 20, v. 25). Soulignons dans ces deux extraits la présence des oiseaux, jugés pour certains « impurs » dans le Lévitique, ainsi que des chauves-souris, animal souvent associé au diable. Le démon, friand de métamorphoses, se plait donc à emprunter l'apparence d'animaux, tel que le démontrent certains des passages bibliques précédemment mentionnés, avec notamment l'esprit pythonique dans le chapitre 20 du Lévitique et l'épître de Saint-Pierre dans lequel l'esprit rugit tel un lion.

¹² À noter que le livre de la Genèse est certainement l'un de ceux qui ont le plus influencé l'auteur, qui revient souvent à l'imagerie du jardin d'Éden et mentionne abondamment le Déluge dans son ouvrage.

séduction d'Ève, qui est pour Berbiguier le « premier acte de farfadérisme » (p. 546). Si l'auteur reprend scrupuleusement le décor dépeint dans la Genèse, il s'accorde toutefois la liberté de faire discourir le serpent en d'autres termes que dans la Bible et lui prête ces propos :

Voici comment le farfadet s'exprima : « *Je vous assure, ma chère Ève, que la défense qui vous a été faite n'a pour but que de vous éprouver, et que votre désobéissance ne vous rendra pas coupable aux yeux de votre maître ; il sait bien que vous avez besoin d'augmenter vos connaissances, que vous ne pouvez pas toujours rester dans l'état de stupidité où vous vous trouvez ; je vous réponds que la saveur de ce fruit vous fera grand plaisir, et qu'il fera glisser dans vos veines le feu qui doit vous vivifier et agrandir la science que vous possédez déjà, en vous en donnant de nouvelles* » (p. 546, l'auteur souligne).

Berbiguier s'approprie ainsi les propos du serpent, qu'il modifie en fonction de sa propre argumentation. Il qualifie de surcroît le serpent de « séduisant farfadet » (p. 546), justifiant par le fait même sa lutte contre ses adversaires qui se retrouvent partout, à commencer par le jardin d'Éden.

À cet effet, un autre passage clef s'inspire directement du jardin d'Éden. Il s'agit du récit de l'enfance de Berbiguier, dévoilée à la fin du premier livre. Dans ce chapitre, qui a pour fonction d'orienter ses actions futures, Berbiguier a neuf ans et est grabataire. Après le décès de son jeune frère, il se met soudain à marcher. Il attribue sa guérison à une « faveur divine » (p. 216), qui fait de lui une sorte « d' élu ». Sans attendre, il entreprend une promenade au cours de laquelle il rencontrera deux pères jacobins : « ils me conduisirent au jardin, me firent choisir ceux des fruits qui me faisaient le plus de plaisir » (p. 217). Ce chapitre, aux descriptions idylliques, a peu d'équivalents dans les

mémoires, consacrés à la lutte désespérée de Berbiguier. Seuls quelques chapitres au début du premier livre, qui racontent l'apparition de Jésus-Christ et la visite du paradis vécue par Berbiguier, sont à l'image de cette vision édénique du couvent des Jacobins, directement calquée sur les intertextes bibliques. Le « Fléau des Farfadets », décidé à mettre fin à ses jours, recevra en effet la visite du Christ dans son lit, le Seigneur l'intimant de garder courage à travers cette épreuve imposée par Dieu. Il s'approprie ainsi, dans le dessein d'orienter ses actions, le Psaume 94 (« Dieu de vengeance, Yahweh [...] lève-toi, juge de la terre¹³ »), convaincu, tel que l'explique le théologien Antoine Vergote, qu'« à travers toute la Bible les vicissitudes de l'homme et du peuple élu sont interprétées comme des épreuves dont Dieu est l'acteur¹⁴ ».

À la suite de cette apparition, Berbiguier demeure persuadé non seulement que la religion doit orienter ses actions, mais qu'il est chargé d'une importante quête qui fait de lui un « missionnaire contre le farfadérisme » (p. 469). Il va même jusqu'à se comparer aux Saints et aux martyrs dans plusieurs chapitres, par exemple, à Sainte-Thérèse d'Avila (chapitre V du livre II), dont les mémoires l'ont fort probablement inspiré. Il consacre aussi un chapitre à Job, mis à l'épreuve par le diable, mais qui ne fléchit pas devant ses assauts, tout comme l'affirme Berbiguier à son propos : « de temps en temps j'ose me comparer au bonhomme Job. Rien n'a pu ébranler ma constance dans l'amour de ce Dieu,

¹³ *La Sainte Bible*, op. cit., p. 681.

¹⁴ Antoine Vergote, « Anthropologie du diable : l'homme séduit et en proie aux puissances ténébreuses », dans *Figures du démoniaque, hier et aujourd'hui*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1992, p. 93. Ce à quoi Christian Duquoc, théologien, ajoute : « Dans l'Ancien Testament, il n'existe pas de place pour assurer une fonction aux démons. En effet, les écrits bibliques anciens reportent sur Dieu ce que les traditions orientales reconnaissent être l'effet des démons : maladies, malheurs, mort. Les anciennes traditions n'hésitent pas à faire de Yahweh l'agent immédiat du malheur ou même du crime : ainsi Yahweh rend lépreuse la sœur de Moïse (Deut. 24,9) » (Christian Duquoc, « Le démoniaque, envers du divin », *Figures du démoniaque, hier et aujourd'hui*, op. cit., p. 137).

que je sers par devoir et par reconnaissance » (p. 551). Il s'attarde également sur la tentation de Saint-Antoine (p. 551), sur le rôle de Saint Médard, associé à la pluie, phénomène météorologique qui n'est pas sans obséder Berbiguier (p. 540), et sur quelques martyrs, dans le chapitre nommé fort à propos « Plusieurs faits consignés dans l'Écriture Sainte et notamment celui relatif aux anges rebelles, viennent à l'appui du farfadérisme » (p. 560). Au sujet de Saint-Antoine, Berbiguier invite ses lecteurs à consulter *La vie des Saints*, un ouvrage de François Giry, qui l'a également influencé. Après s'être comparé à ce Saint, dont « les souffrances [...] n'ont pas été aussi grandes et surtout aussi longues que les [s]iennes » (p. 553)¹⁵, Berbiguier convie néanmoins ses lecteurs à prendre connaissance de la vie de Saint-Antoine, un modèle de vertu des plus édifiants, afin d'inspirer leur agissements. Ces passages sur les saints et les martyrs viennent également justifier l'importance du rôle qu'il a à jouer, l'auteur des *Farfadets* s'assimilant par le fait même aux élus de la religion catholique, auxquels il se compare.

En somme, les apports bibliques cités dans cette section exposent de quelle manière la religion catholique a inspiré l'auteur des *Farfadets*, venant étoffer son argumentation sur l'existence des farfadets, justifier sa lutte contre les démons et orienter ses actions. Toutefois, comme nous le verrons dans la prochaine partie, des influences profanes traversent aussi *Les Farfadets*, dont bon nombre d'ouvrages démonologiques du XIV^e au XVI^e siècle. L'époque médiévale allait en effet voir naître la démonologie, la science des démons, en même temps que se met en place la crainte des sorcières, couronnée par

¹⁵ Ce à quoi il ajoute que « la preuve la plus évidente des farfadets, c'est le récit de la vie de Saint Antoine : c'est pourquoi je me joindrai à Saint Chrysostome, pour engager mes concitoyens à lire cette vie en même temps que mes Mémoires » (p. 554).

l'Inquisition. Berbiguier s'en est nourri, avec cette même ferveur qu'il prenait à compulsurer les Évangiles.

1.2 L'influence de l'Inquisition et des écrits affiliés

La science du démon, telle que nous la connaissons, naît autour du XV^e siècle, au cœur d'une époque marquée par l'Inquisition, qui a pris son essor au XIII^e siècle, sous l'égide du pape Grégoire IX. La chasse aux sorcières, à son apogée, finit alors par produire, comme le souligne Robert Muchembled, un « archétype humain du Mal absolu incarné par la sorcière¹⁶ ». Pour Berbiguier, fortement inspiré par les écrits du Moyen Âge, c'est donc la sorcière qui donne *accès* au *mal*, invitant les fidèles à pactiser avec le diable. L'auteur interprète ainsi les événements de sa vie selon les écrits liés à la sorcellerie, jugeant son entourage à l'aide de ses lectures. Dans cette perspective, il sera convaincu qu'à partir du moment où il qualifiera de sorcières les deux femmes qui lui ont tiré les cartes, il sera permis aux farfadets de le poursuivre de leurs incessantes tentations diaboliques¹⁷. Il décrira dans ses mémoires la cérémonie que président les deux sorcières, Mansotte et Janneton Lavalette, celle-ci comprenant, en plus des cartes, des ingrédients inusités, comme le sel, le poivre, l'huile et le laurier. Leur utilisation, comme jeter des poignées de sel dans le feu, sera par la suite récupérée par Berbiguier dans sa lutte contre les farfadets. Il amalgamera les méthodes des prétendues sibylles à diverses influences

¹⁶ Robert Muchembled, *Une histoire du diable*, Paris, Seuil, 2002, p. 51.

¹⁷ La tentation diabolique, sur laquelle nous reviendrons dans le second chapitre, nous semble s'appliquer particulièrement à Berbiguier, qui lutte pendant plus de vingt-cinq ans contre ses bourreaux, sans jamais succomber à leurs charmes. Dans le *Dictionnaire du diable*, la tentation diabolique est en effet définie comme une « épreuve à laquelle Dieu soumet l'homme pour l'éprouver, [consistant en] la marque la plus diffuse de l'influence que Satan exerce sur le monde » (Roland Villeneuve, *Dictionnaire du diable*, *op. cit.*, p. 969). En d'autres termes, le diable « tend de tous côtés ses filets pour nous tromper et nous surprendre. Il sait à qui il doit présenter les tentations des plus violentes cupidités ; à qui il doit suggérer les tentations de l'intempérance » (Giovanni Bona, *Traité du discernement des esprits*, Paris, J. De Nully, 1701, p. 216-217).

livresques, qui ont pour fonction de nourrir sa vision des farfadets, tel que nous l'exposerons dans cette partie.

Dans son récit du rituel des deux « farfadettes », l'auteur souligne leur grande puissance, puisque ce soir-là : « il s'éleva un temps affreux qui, peut-être, n'a jamais eu son pareil. [...] Pendant les huit jours qu'elles mirent à leur magie, je fus d'une tristesse accablante. Un bruit sourd se faisait entendre chez moi jour et nuit » (p. 68-69). Le choix de cet extrait est évocateur, compte tenu qu'il mentionne l'influence de la sorcière sur le temps, celle-ci étant capable, en plus de produire des bruits inquiétants, d'effectuer des visites nocturnes. Ce faisant, le *Marteau des sorcières* (*Malleus Maleficarum*) est mis en évidence comme l'un des ouvrages essentiels dans la constitution des mémoires de Berbiguier. En effet, l'auteur des *Farfadets*, fortement influencé par ce texte, ne cite pas moins de huit extraits de ce manuel des inquisiteurs dans sa liste d'ouvrages qui contiennent des preuves de l'existence des démons. Les autres « chasseurs de sorcières » de l'époque, tels Henry Boguet, Jean Bodin et Martin Delrio, sont pour leur part beaucoup moins présents dans cette compilation : aucune référence pour Boguet, une mention pour Bodin et trois pour Del Rio¹⁸. Par contre, le spectre du *Marteau des sorcières* traverse tout le livre de Berbiguier, qui s'inspire, dans le cadre de sa thèse sur

¹⁸ Henry Boguet, Jean Bodin et Martin Delrio ont été particulièrement influents à leur époque, où ils faisaient autorité dans le domaine de la chasse aux sorcières. Henry Boguet (1550-1619), démonologue, est surtout connu pour son *Discours exécration des sorciers*. Il a également signé *Instruction pour un juge*, ouvrage qui regroupe des instructions à suivre dans le cadre des procès de sorcellerie. Jean Bodin (1529-1596), auteur de plusieurs livres, a entre autres écrit *La démonomanie des sorciers*, dans lequel il traite notamment des preuves pour établir la culpabilité des sorciers et des moyens de les châtier. Fait singulier, son ouvrage a aussi été réédité sous le titre de *Fléau des démons et des sorciers*, ce qui n'est pas sans rappeler le titre de « Fléau des Farfadets » que s'est autoattribué Berbiguier. Quant à Martin Delrio (1551-1608), en plus d'avoir écrit *Disquisitiones magies*, il est également l'auteur de *Controverses et recherches magiques*, titre qui influencera considérablement les juges de l'Inquisition. Dans son livre, il préconise la sévérité envers les sorciers, y compris lorsque les soupçons se portent sur un enfant. Ces trois auteurs, liés de près à l'Inquisition, ont donc nourri Berbiguier de leurs écrits, qui mettaient de l'avant des méthodes punitives pour lutter contre les suppôts du démon.

l'existence des farfadets, des pouvoirs des sorcières recensés dans le manuel, comme altérer la température, affecter l'humeur, produire des bruits effrayants et se métamorphoser en animaux. L'auteur des *Farfadets* s'inspire ainsi du *Marteau des sorcières*, notamment du chapitre « Comment les sorcières frappent bêtes et gens de l'orage et de la grêle », où nous pouvons lire que « les diables et leurs disciples peuvent par des maléfices susciter la foudre, la grêle, la tempête¹⁹ ». Il reprend également une anecdote de l'ouvrage des inquisiteurs qui raconte qu'un homme, après avoir molesté trois chats agressifs, s'est vu accusé d'avoir « blessé trois des matrones les plus considérées de cette ville²⁰ », alors métamorphosées sous une forme animale. Il en est de même, selon lui, pour les deux sorcières qu'il fréquente, qui, tel que Berbiguier le raconte dans ses mémoires, « se métamorphos[ent] en chats, venant sur [s]on lit pour [l]e tourmenter » (p. 69).

Il est vrai que *Le Marteau des sorcières*, traduit et réimprimé un très grand nombre de fois, a connu un succès impressionnant dans l'Europe du Moyen Âge. S'inscrivant dans la foulée des *Directoria* et de la bulle « Summis desiderantes affectibus²¹ » du pape Innocent VIII (1484), il « devint l'autorité capitale invoquée dans la poursuite des

¹⁹ Henri Institoris et Jacques Sprenger, *Le marteau des sorcières*, Paris, Jérôme Millon, 2005, p. 327. Les pouvoirs des sorciers étaient en effet dans l'air du temps. Roland Villeneuve précise à ce propos que « Saint Thomas d'Aquin [...] déclarait que la seule présence du démon suffisait pour perturber les cieux [et qu'en outre,] les démonologues, tout comme les théologiens, se plaisaient à imaginer que les sorciers savaient eux aussi commander à la foudre, aux comètes et aux éclipses ». (Roland Villeneuve, *Satan parmi nous : vingt siècles de « possession »*, Verviers, Gérard et Cie, 1973, p. 70). Rappelons un passage éloquent des *Farfadets*, dans lequel Berbiguier écrit que les démons l'ont « livré à une planète orageuse, qui fait fondre sur [lui] la neige, la pluie et les éclairs » (p. 147).

²⁰ Henri Institoris et Jacques Sprenger, *op. cit.*, p. 297.

²¹ Expression qui signifie « désirer avec une ardeur suprême ».

sorcières[, c]eux qui étaient d'un autre avis n'éta[nt] pas écoutés²² ». Berbiguier ne pouvait donc qu'apprécier ce manuel qui lui servait de guide, en l'invitant à châtier les démons, tout en légitimant la violence de sa lutte contre les farfadets. N'oublions pas, en effet, que Berbiguier avait l'habitude de larder d'épingles des cœurs de bœuf, dans l'optique de blesser ses bourreaux invisibles, d'enfermer ces derniers dans des bouteilles ou encore de les transpercer d'aiguilles dans son lit... Il appréciait également les tortures impliquant le feu, ce qui rappelle sans contredit les bûchers dressés pour les sorcières. L'auteur des *Farfadets* empruntera d'ailleurs souvent à cette imagerie des bûchers, envers laquelle il exprime une certaine nostalgie, notamment dans ce passage :

dans les temps passés, les lois condamnaient à être brûlés vifs tous les sorciers, magiciens ; que telles étaient les lois de la sainte Inquisition. Ainsi donc, je leur répétais bien que s'ils [les farfadets] ne me laissaient pas tranquille, je trouverais bien les moyens de les faire brûler tout vifs (p. 132).

Il reviendra sur le sujet à plusieurs reprises dans ses mémoires, arguant chaque fois que les méthodes de l'Inquisition devaient à nouveau être appliquées comme moyens privilégiés de lutter contre ses tortionnaires. Ainsi, entre son premier et son troisième livre, écrits à quelques années d'intervalles, son opinion n'a pas changé, comme l'illustre cet extrait du dernier volume :

²² G. Schnuerer, *L'Église et la civilisation au Moyen Âge*, tome III, Paris, Payot, 1938, p. 370-371. Signalons également les similitudes entre les accusations d'Innocent VIII et celles de Berbiguier envers les sorcières, qui, selon le pape, « font dépérir, s'étouffer et s'éteindre la progéniture des femmes, les petits des animaux, les moissons de la terre, les raisins des vignes et les fruits des arbres. Aussi bien que les hommes eux-mêmes, les femmes, le petit et le gros bétail, et autres animaux de toutes espèces, les vignobles, les vergers, les prairies, les pâturages, les blés, les grains et plantes légumineuses ». (Innocent VIII, « Bulle apostolique contre l'hérésie des sorcières », dans *Le marteau des sorcières*, *op. cit.*, p. 93). Il n'est aucune de ces accusations qui soient absentes des *Farfadets*. Mentionnons comme exemple la mort de Coco, l'écureuil domestique de Berbiguier, qui se voit périr en victime innocente des farfadets, selon leur bon vouloir.

Convenons maintenant, sans détours, que si autrefois il y avait plus de sorciers, il y avait aussi plus de surveillance à leur égard : on les punissait bien vite ; tandis qu'aujourd'hui on ne démêle aucun des motifs qui font agir ces scélérats, dont le nombre s'accroît chaque jour par l'impunité, quand on devrait les livrer aux flammes. [...] Car si on ne réprime pas bientôt l'audace de cette race farfadéico-diabolique, on en sera tout autant infesté que les montagnes de la Bohême le sont de troupes de vauriens, de vagabonds, que rien ne peut réprimer, ni même arrêter (p. 420-421).

À propos des bohèmes et des gitans, Marie Mauron précise justement, rejoignant l'une des méthodes préférées de Berbiguier, soit de piquer des cœurs de bœuf avec des aiguilles :

Quant aux aiguilles, chacun sait qu'elles ont toujours eu et qu'elles garderont leur pouvoir redoutable aux mains des magiciens ; et que les gitanes en font grand usage pour conjurer le mauvais sort, soit que, pour les peureux, elles les fichent dans des cierges, soit que, pour les cruels, elles les lardent dans des foies, des cœurs de chair ou des figurines de cire. [...] On enfonçait ensuite, à la place du cœur, du foie ou de la tête, des aiguilles, des clous, des dards. Berbiguier a pu le voir faire dans notre Midi où Grecs et Latins ont laissé tant de leurs pratiques²³.

Pour l'ensemble des *Farfadets*, et notamment à propos des deux sorcières à l'origine de ses tourments, Berbiguier souhaite renouer avec des traditions plus punitives que celles de son époque, dans laquelle la croyance en la magie est devenue marginale. *Le Marteau des sorcières* fait de cette manière fonction de modèle, voire de *guide*, pour lui, l'ouvrage compilant des moyens efficaces pour combattre les farfadets, dont le châtiment est selon lui mérité. Après tout, il juge les deux femmes responsables du mauvais sort qui l'accable

²³ Marie Mauron, *op. cit.*, p. 218. Robert Muchembled écrit, au sujet des aiguilles à l'époque de l'Inquisition, que « la recherche du stigmaté maléfique s'effectuait sur un corps dénudé, entièrement rasé, sous le contrôle d'un chirurgien. L'attention de l'intéressé étant détournée, on piquait les endroits suspects avec de longues aiguilles » (Robert Muchembled, *op. cit.*, p. 89).

et qui l'empêche, entre autres, de se marier, compte tenu de l'impuissance qu'il éprouve par leur faute. Cette référence à l'impuissance découlant des seules sorcières tient presque certainement son origine du *Marteau des sorcières*, qui consacre au sujet de nombreux chapitres, dont « Comment les sorcières savent frapper d'incapacité la puissance génitale²⁴ ». Berbiguier s'approprie par le fait même cette pensée typique du Moyen Âge, qui voulait que

les maladies, et surtout les épidémies et les affections nerveuses, étaient plus particulièrement réputées surnaturelles ; les premières, à cause de leur apparition inopinée, de leurs effets contagieux et meurtriers ; les secondes, à raison de leur origine mystérieuse, des troubles profonds qu'elles apportent dans l'intelligence, les mouvements musculaires et la sensibilité²⁵.

Le « Fléau des Farfadets » va également en ce sens lorsqu'il écrit dans ses mémoires que plusieurs maux, dont les maladies de peau, sont l'ouvrage des farfadets. Il rejoint une nouvelle fois les enseignements du *Marteau des sorcières*, qui précise qu'« il n'y a pas d'infirmité corporelle, même pas la lèpre et l'épilepsie, qui ne puisse être causée par les sorcières avec la permission de Dieu²⁶ ». La femme, diabolisée dans le manuel des inquisiteurs, l'est par conséquent souvent dans l'ouvrage de Berbiguier, qui appuie par l'entremise du livre sa thèse de l'existence non seulement de farfadets, mais de

²⁴ Henri Institoris et Jacques Sprenger, *op. cit.*, p. 282.

²⁵ L.-F. Alfred Maury, *La magie et l'astrologie : dans l'Antiquité et au Moyen Âge ou étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours*, Paris, Didier et Compagnie, Libraires-Éditeurs, 1860, p. 256. En ce qui concerne plus spécifiquement l'impuissance, le manuel des inquisiteurs est précis, affirmant que les sorcières peuvent « empêch[er] l'érection du membre nécessaire à l'union féconde [...] et le flux des essences vitales vers les membres où réside une force motrice, obturant quasiment les conduits séminaux afin que la semence ne descende pas vers les organes générateurs et ne soit pas éjaculée ou soit éjaculée à perte » (Henri Institoris et Jacques Sprenger, *op. cit.*, p. 282). Le pauvre Berbiguier, incapable de fonder une famille, conformément à ses souhaits, trouve ainsi une force surnaturelle spécifique à blâmer pour son incapacité.

²⁶ *Ibid.*, p. 308.

farfadettes. Il épargne néanmoins les plus dévotes d'entre elles, parmi lesquelles il souhaiterait trouver une épouse, sitôt son incapacité envolée. La femme est, outre l'Ève tentatrice (ou son pendant plus sombre, Lilith, incarnée dans la nomenclature de Berbiguier par l'archi-diabliesse Prospérine), à la source de tourments et de maladies, comme l'illustre sa rencontre avec une farfadette dans le livre premier. Dans ce chapitre, intitulé « Une demoiselle me jette un sort en me touchant les deux cuisses », la prétendue sorcière lui fait subir un attouchement que n'apprécie guère Berbiguier. En effet, « à peine fu[t]-il dehors, qu'[il] commenç[a] à ressentir une petite douleur à la place même où cette demoiselle avait posé le bout de son doigt » (p. 192). Encore une fois, la sorcière est associée, comme ce fut souvent le cas chez les inquisiteurs, au mauvais sort et à une figure de séduction et de perversion. Pour un pratiquant tel Berbiguier, qui redoute les femmes qui ne sont pas entièrement vertueuses, les disciples féminins de Belzébuth ne peuvent qu'inspirer la peur et l'aversion.

Les pouvoirs des sorcières se trouvent donc accentués par l'ambivalence qu'elles éveillent. Le démon et ses suppôts « s'insinue[nt] dans le jeu des rêves et des désirs, et, parce qu'il[s] [sont] doté[s] d'une plasticité étonnante, il[s] se glisse[nt] dans la moindre faille et le plus léger dysfonctionnement²⁷ ». Capables de produire tous les maux selon Berbiguier, les sorcières-farfadettes possèdent en outre des rituels spécifiques. Ces rituels, dont s'inspire l'auteur dans sa propre lutte pour éradiquer la race infernale, ont donc par extension une fonction *instructive*, le supplicie les employant à son tour contre ses propres bourreaux. Il reprendra ainsi les méthodes enseignées par Madame Vandeval, une

²⁷ Sophie Houdard, *Les sciences du diable : quatre discours sur la sorcellerie : XV^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1992, p. 41.

autre sorcière, alliée à Janneton Lavalette et à la Mansotte. Celle-ci lui conseille, s'il veut chasser les farfadets, d'envelopper une chandelle allumée avec du papier, sur lequel les noms de ses tortionnaires sont inscrits. Ensuite, le papier, fixé sur la chandelle avec une épingle, doit être piqué, et de généreuses poignées de sel jetées dans la flamme. Berbiguiier mentionnera aussi à certains moments l'usage de « talismans », reprenant un objet typique de la sorcellerie, ou encore l'utilisation de baquets-révélateurs (des bassins remplis d'eau, posés près de la fenêtre, qui lui permettent de voir les complots des farfadets dans les nuages) et de « bouteilles-prisons », rappelant par le fait même la bouteille-piège dans laquelle est emprisonnée l'Asmodée d'Alain-René Le Sage. Ce à quoi Marie Mauron ajoute : « Grillot de Givry, sorcier, que cite Pierre d'Albano, ne tenait-il pas sept démons enfermés aussi dans une bouteille ? Salomon, le roi si savant, si sage, n'en avait-il pas scellé dans des vases qu'il avait ensuite enterrés ?²⁸ » Berbiguiier s'est certainement inspiré de ces derniers dans l'élaboration de ses « bouteilles-prisons », méthode d'extermination qu'il reprend à sa façon, ajoutant du tabac (un repoussoir de farfadets) et du vinaigre (un breuvage désagréable) à ses réceptacles. Il est donc indéniable que les écrits de l'Inquisition ont joué un rôle fondamental dans l'élaboration de la lutte de Berbiguiier contre les farfadets et dans la rédaction de ses mémoires. Ce dernier a en somme tiré de nombreux enseignements des textes médiévaux liés à la chasse aux sorcières. Mais son ouvrage ne se borne pas à la reprise d'écrits des Évangiles et de l'Inquisition, puisqu'il accorde une large part aux influences de la Renaissance, aux sciences (dont l'astrologie et la médecine) ainsi qu'à la littérature de son époque, comme nous le constaterons dans la prochaine partie.

²⁸ Marie Mauron, *op. cit.*, p. 218.

1.3 Apports révolutionnaires et du « siècle du savoir »

Écrivain de la Restauration, Berbiguier traite étonnamment peu de politique dans l'ensemble de ses mémoires. Centré sur son propre combat, il ne laisse filtrer que de rares bribes de sa pensée à ce sujet, affirmant aimer les Bourbon et la royauté. D'ailleurs, c'est à personne de moins qu'« à tous les empereurs, rois, princes, souverains des quatre parties du monde » (p. 24) qu'il dédie son ouvrage, afin de leur permettre d'unir leurs forces (et leurs armées) pour lutter contre les farfadets. Il porte aussi un soin particulier à multiplier les remèdes « anti-farfadéens » lors des fêtes des rois, qu'il souhaite ensoleillées. Mais l'un de ses propos les plus curieux, au chapitre de la politique, est certainement cette certitude que la Révolution française est l'ouvrage des farfadets. Ce sont eux qui ont « été les agents de toutes les factions qui ont ensanglanté notre belle patrie. Tantôt ils sont déguisés en sardanapales, tantôt ils ont pris le masque de l'hypocrisie pour nous mieux tromper » (p. 404). Il est vrai qu'à l'époque de Berbiguier, Satan fait un certain retour, et que « la croyance en une intervention directe de Satan dans les affaires humaines [était] remise à l'ordre du jour par le spectacle des fureurs révolutionnaires²⁹ ». Ces propos de Max Milner illustrent donc adéquatement l'ambiance de cette période, qui verra bientôt naître la littérature fantastique, théorisée dès 1830 avec le manifeste de Charles Nodier, « Du fantastique en littérature³⁰ ».

Soulignons que la Révolution de 1789 met symboliquement un terme à l'ancien illuminisme : des écoles ferment leurs portes et les adeptes s'éparpillent, parfois dans les

²⁹ Max Milner, *op. cit.*, p. 136.

³⁰ Contemporain des premiers écrivains fantastiques, Berbiguier en partage aussi l'imaginaire, peuplé « d'être difformes et grimaçants qui savent lire dans le cœur de l'homme, et de créatures élémentaires qui flattent à la fois sa sensualité et sa volonté de puissance en lui offrant de l'arracher à la médiocrité des amours terrestres et de l'initier aux secrets du monde occulte » (*Ibid.*, p. 157).

pays voisins. C'est également l'époque d'un engouement pour l'occulte dans certaines régions de l'Europe, notamment en Angleterre, où le roman gothique est populaire, avec la publication des *Mystères d'Udolphe* d'Ann Radcliffe (1794) et du *Moine* de M. G. Lewis (1796), que Berbiguier a certainement lus en traduction. De ce dernier, le « Fléau des Farfadets » a peut-être repris l'idée qu'il n'est en sécurité nulle part contre les assauts de ses bourreaux, pas même dans les églises, où viendra par exemple le tenter une courtisane-farfadette. En ce sens, l'auteur est le reflet de son temps, les écrivains étant séduits par le « charme mystérieux [des] apparitions d'un autre monde ; ils utiliseront la mythologie des rose-croix, gnomes, farfadets, lutins ; ils laisseront entrevoir des perspectives inconnues, des possibilités troublantes : ce sera la veine d'*Oberman*, et bientôt du *Livre mystique* de Balzac³¹ ». Dans un tel contexte, il apparaît donc peu étonnant que l'auteur personnalise le démon sous la forme de « farfadets », influencé par la littérature de l'époque, qu'il s'appropriera à sa manière.

Mais c'est surtout dans des ouvrages comme le *Dictionnaire infernal* que Berbiguier trouvera des matériaux pour ses mémoires. Ce livre apparaissait aux yeux de plusieurs personnes comme un ouvrage « sérieux, solide, documenté[,] une mine d'anecdotes³² » et s'inscrivait tout naturellement dans le paysage littéraire des années 1815-1820, qui, après les guerres napoléoniennes, se caractérisait par la recherche d'une forme de « catharsis » dans la fiction. Berbiguier, fervent de compilations d'anecdotes, s'intéressera donc sans surprise à l'ouvrage de Plancy. Il écrit d'ailleurs qu'il a « augmenté [s]a science par la

³¹ Auguste Viatte, *op. cit.*, p. 273. Comme le fait d'ailleurs remarquer Max Milner, « ce besoin de renouveler le merveilleux infernal par des emprunts aux mythologies nordiques ou au folklore celtique se retrouve dans un certain nombre d'épopées parues entre 1815 et 1820 » (Max Milner, *op. cit.*, p. 280).

³² Roland Villeneuve, « Introduction », dans J.A.S. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Verviers, Gérard et Cie., 1973, p. 6.

lecture du *Dictionnaire infernal*, qui a achevé de [l']instruire de toutes les institutions de cette cour³³ » (p. 281). L'ouvrage de Plancy est en effet très riche en enseignements démonologiques, notamment à l'article « cour infernale » que Berbiguier cite en grande partie, tel que nous l'avons souligné dans l'introduction à ce chapitre.

Parmi les nombreux apports de l'ouvrage de Plancy aux *Farfadets*, nous retrouvons par exemple cette perception du cauchemar, en tant qu'« embarras dans la poitrine, une oppression et une difficulté de respirer qui surviennent pendant le sommeil, causent des rêves fatigants, et ne cessent que quand on se réveille³⁴ ». Cette description, qui n'est pas sans rappeler le célèbre tableau « Le cauchemar » de Johann Heinrich Füssli, a certainement marqué Berbiguier, qui décrit à plusieurs reprises dans ses mémoires le cauchemar sous cette forme :

Cette maladie, qui n'est, au fait, qu'un malaise que le diable nous procure très souvent, en se déguisant en chat. Voilà pourquoi on nous représente le cauchemar sous l'emblème de cet animal astucieux. Et, en effet, le cauchemar est représenté par une personne couchée sur le dos, ayant sur la poitrine un chat farfadet qui lui gêne la respiration et voudrait la faire expirer (p. 261).

La vision du félin, animal propice selon Berbiguier aux métamorphoses diaboliques, tel que nous l'avons déjà évoqué, n'est pas en reste chez Plancy, puisque « le chat est un de ces animaux privilégiés que la superstition a souvent pris sous son égide³⁵ ». D'autres

³³ Mais Berbiguier va plus loin que la simple reprise des enseignements de Plancy, comme il le précise lui-même, en écrivant : « Les personnes qui voudront s'instruire comme moi, dans la connaissance et l'origine des farfadets, verront, par la lecture de ce Dictionnaire, les preuves de tout ce que j'avance ; mais ils n'y verraient pas tout ce qui est relatif à mes ennemis particuliers, que j'ai déjà nommés comme farfadets, et qu'en cette qualité je ne dois pas craindre de faire connaître à l'univers entier » (p. 281).

³⁴ J.A.S. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Verviers, Gérard et Cie., 1973, p. 93.

³⁵ *Ibid.*, p. 100.

entrées du *Dictionnaire* sont aussi frappantes, comme celle sur le sel, l'un des ingrédients utilisés contre les farfadets par Berbiguier, qui est un « antidote souverain contre la puissance de l'enfer³⁶ » ou celle sur la Lécanomancie, soit, selon Plancy, « la divination par le moyen de l'eau³⁷ ». Cette pratique n'est pas sans rappeler les « baquets-révélateurs » de l'auteur des *Farfadets*, dont nous avons mentionné l'existence plus tôt.

Les enseignements de diverses sciences, notamment occultes, sont donc reprises par Berbiguier dans ce *Dictionnaire*, qui fait fonction de *référence*, entre autres en ce qui a trait à l'astrologie, l'un de ses grands sujets de préoccupation. Berbiguier est en effet convaincu que ses tortionnaires le placent sous le contrôle de planètes néfastes, qui déterminent la teneur de ses supplices. Ces planètes sont dirigées par divers farfadets, qui en donnent la *coloration*, certaines étant plus néfastes que d'autres. De telles connaissances pseudo-scientifiques figurent en bonne place dans l'ouvrage de Plancy, qui stipule que « les astres président à tout dans le monde, si l'on en croit les astrologues, et leur puissance est si grande, que celle de Dieu même peut à peine la balancer³⁸ ». De plus, Berbiguier le paraphrase abondamment dans son chapitre « Mes mémoires seraient inépuisables, si je voulais rapporter tout ce que j'ai appris sur l'influence des planètes », lorsqu'il définit chacune des planètes et leurs caractéristiques. Par exemple, il écrit à propos de la Lune, que « les magiciens l'ont choisie pour être la présidente de leurs opérations nocturnes » (p. 208). Soulignons que l'on peut lire, dans l'ouvrage de Plancy, que « la Lune présidait, avec une grande influence, aux charmes et aux cérémonies

³⁶ *Ibid.*, p. 431.

³⁷ *Ibid.*, p. 262.

³⁸ *Ibid.*, p. 64.

magiques des enchanteurs³⁹ ». Berbiguier incorpore ainsi le savoir véhiculé par Plancy, plutôt que de se tourner vers une pensée davantage empreinte de rationalité, philosophes et médecins étant considérés par l'auteur comme des farfadets. Peut-être a-t-il consulté l'ouvrage d'un autre illuminé de la Restauration, l'abbé Fiard, *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du dix-huitième siècle*, publié en 1802 ? Dans cette somme d'anecdotes extravagantes, l'auteur soutient lui aussi que tous les philosophes sont à rapprocher des démons⁴⁰.

Les scientifiques figurent donc en bonne place dans la nomenclature des farfadets de Berbiguier, qui accorde une place de choix à un aliéniste connu, Philippe Pinel (1745-1826). Pinel n'a pas su le guérir des tourments de ses bourreaux et sera dès lors le « représentant de Satan », Berbiguier s'apercevant bientôt que « le docteur ne valait pas mieux que la Vandeval, [une des sorcières] ; qu'il était de la même société et agissait de concert avec elle » (p. 99-100). Le « Fléau des Farfadets » préfère donc sans surprise s'en remettre aux enseignements des religieux, qui font encore une fois fonction de guides, plus spécifiquement lorsqu'ils ont signé des ouvrages, comme Dom Calmet ou l'abbé Prévost. Dans son *Traité sur les apparitions*, Dom Calmet recense notamment des faits à saveur surnaturelle. Certains passages ne sont pas sans rappeler les visions de Berbiguier, à propos des « magiciens qui se rendent invisibles et qui se divertissent à inquiéter les

³⁹ *Ibid.*, p. 378.

⁴⁰ Outre que l'abbé fut qualifié d'aliéné, n'oublions pas la place qu'occupait alors le démon, le « parti ultramontain exploit[ant] la croyance au diable pendant la première et la seconde Restauration. La nombreuse légion de missionnaires qui parcourut la France, de 1821 à 1825 se livra, à propos du diable et de l'enfer, à des extravagances dont on aurait pu rire, si elles ne s'étaient terminées par des actes d'intolérance presque dignes de l'Inquisition espagnole » (J.M. Cayla, *Le diable, sa grandeur et sa décadence*, Paris, E. Dentu, 1864, p. 384).

vivants [...] s'attach[ant] à certains lieux et à certaines personnes plutôt qu'à d'autres⁴¹ ».

Quant à l'abbé Prévost, son *Histoire générale des voyages* rassemble les croyances de nombreux peuples, puisque, comme l'explique Berbiguier :

[...] le Hottentot et l'habitant de la Norvège, le Chinois et le Caraïbe, l'Européen, l'Asiatique, l'habitant noirci du désert de Sahara, tous les peuples de la terre ont cru et croient encore qu'il existe des hommes adonnés aux esprits infernaux. (On peut s'en assurer dans l'*Histoire générale des voyages*, et dans l'ouvrage de Dom Calmet) (p. 36).

Les livres de Dom Calmet et de l'abbé Prévost servent donc de preuves quant à l'existence des démons, contribuant de près à l'élaboration de la démonologie personnelle de Berbiguier. De cette manière, le « Fléau des Farfadets » se fait le reflet de la littérature de son époque, à l'orée du fantastique, et s'inscrit à sa façon parmi les « petits romantiques », qui allaient paver la voie à Victor Hugo, Gustave Flaubert et Honoré de Balzac. Sans contredit, Satan occupe « un rôle littéraire de premier plan dans les années comprises entre 1820 et 1860. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il fut un héros pour les romantiques [...] représentatif de tout ce qu'ils aimaient [...]. L'on pourrait même dire qu'il fut *le héros romantique*⁴² ». En ce sens, Berbiguier est vraiment un homme de son époque, même si, pour lui, le diable quitte les marges pour prendre toute la place.

⁴¹ Dom Calmet, *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.*, t. 1, Paris, Debure l'aîné, 1751, p. 269.

⁴² Claudius Grillet, *op. cit.*, p. 216. En effet, comme Robert Muchembled le souligne, « l'Europe des Lumières fut celle du crépuscule du diable, du recul de Lucifer cornu [...]. Un processus d'intériorisation du Mal débuta, avec l'invention du fantastique, manière littéraire et culturelle de traiter le surnaturel avec respect, sans trop y croire, sans trop en douter » (Robert Muchembled, *op. cit.*, p. 15).

Conclusion

Au terme de ce chapitre, il appert que de nombreuses influences intertextuelles ont contribué à forger l'œuvre de Berbiguier, qui s'inspire d'ouvrages de provenances diverses. *Les Farfadets* est donc à l'image de ces apports multiples, qui proviennent tant de la Bible que du *Malleus Maleficarum* et autres écrits de l'Inquisition, sans oublier des ouvrages de ses contemporains, comme le *Dictionnaire infernal* de Plancy. Ce qu'il est important de retenir est l'érudition et la rigueur observées par Berbiguier dans sa démarche d'écriture, le « Fléau des Farfadets » s'inspirant des auteurs qui l'ont précédé, comme l'illustre la liste de preuves de son discours préliminaire. Sa paranoïa conduit ainsi à une construction imaginaire à la fois dense et personnelle, fortement marquée par les influences intertextuelles.

L'ensemble des mémoires de Berbiguier est par conséquent semblable à un miroir déformant qui amalgame différentes références occultes, de provenances et d'époques variées, pour les transformer selon les fantaisies de l'auteur. Tantôt réputées sérieuses, tantôt boudées par les intellectuels de l'époque, les sources que Berbiguier retient obéissent avant tout à une seule règle : prouver au monde l'existence des farfadets. Il n'est pas étonnant, en ce sens, qu'il apprécie particulièrement les écrits des démonologues, qui mettent le diable à l'avant-scène. Mais c'est surtout l'interaction du démon avec les hommes, par l'entremise du pacte diabolique, qui a fasciné le « Fléau des Farfadets ». C'est pourquoi il revient régulièrement sur la tentation que lui font subir les démons. Influencé en partie par le *Faust* de Goethe et nourri d'influences occultes, Berbiguier sera obnubilé par l'idée de l'alliance avec le Malin, qui vient tantôt le tenter,

tantôt chercher à le posséder. Berbiguier s'appropriera donc également l'imagerie du pacte diabolique, qu'il intégrera tout naturellement à ses tourments. Le spectre du pacte diabolique plane par conséquent sur l'ensemble du livre, comme nous le démontrerons dans la suite de notre analyse.

CHAPITRE II

LES CARACTÉRISTIQUES DU PACTE DIABOLIQUE

CHEZ BERBIGUIER

La croyance en une possible alliance avec le diable est ancienne, imbriquée dans la culture occidentale depuis des siècles. Le plus ancien pacte serait celui de « Théophile, économe de l'église d'Adava, [...] vers l'an 538, [qui, pour retrouver] sa charge, [aurait] vendu son âme au Diable¹ ». Les exemples plus récents ne manquent pas, qu'il s'agisse du baron de Rays, du docteur Faust, de la marquise de Montboisier (qui reçut ainsi 15 millions de livres sterling) ou encore du baron de la Grance (afin d'obtenir le grade de colonel). De telles alliances avec le Malin permettaient d'obtenir certains avantages terrestres, en échange de la damnation éternelle.

Berbiguier connaissait bien les clauses qui régissent de tels pactes, ses mémoires étant traversés par l'idée du contrat diabolique. Dans ses trois volumes, l'auteur nous raconte

¹ Émile-Jules Grillot de Givry, *Le Musée des sorciers mages et alchimistes*, Paris, Veyrier, 1980, p. 122.

en effet la lutte incessante qu'il mène pour résister aux démons, qui essaient sans relâche de le convaincre de rallier leurs rangs. Cette omniprésence de la tentation n'est pas étonnante, puisque, comme le précise J. Lévy-Valensi : « On délire avec les éléments que l'on possède, [et] Berbiguier [étant] un homme d'une piété extrême, il va délirer sur un thème mystique² ». Nous avons justement démontré, dans le chapitre précédent, l'influence des écrits occultes sur les mémoires de l'auteur, fortement imprégnés de mysticisme. Berbiguier s'approprie ainsi les croyances autour du pacte diabolique à sa manière, en s'inspirant à la fois de divers ouvrages démonologiques et de sa propre vision de l'alliance avec le Malin. En d'autres termes, tel que le souligne Jean-Luc Steinmetz : « Berbiguier inscrit donc l'univers dans un système imaginaire, indice non seulement de sa culture démonologique, mais de sa paranoïa. Quoique les farfadets soient bien connus avant lui, il leur donne une importance démesurée et ne cesse de découvrir de nouveaux attributs de cette secte ou race infernale³ ».

La lecture des mémoires de l'auteur révèle que les tentations du diable ne sont pas sans attirer Berbiguier, qui doit parfois lutter farouchement pour ne pas se laisser convaincre de bénéficier des avantages offerts par le diable, comme la richesse ou encore la puissance. Sa relation avec ses bourreaux est d'ailleurs ambiguë, notamment lorsqu'il nomme les farfadets ses maîtres, en écrivant qu'Étienne, un important farfadet a : « plein pouvoir sur [lui], comme [il se] pla[ît] à le reconnaître, étant le dispensateur de [s]a destinée [...] » (p. 140). Pourtant, Berbiguier n'a pas contracté de pacte diabolique en

² J. Lévy-Valensi, « Une forme littéraire du délire d'interprétation : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », *Encéphale*, n° 9, septembre 1911, p. 213.

³ Jean-Luc Steinmetz, « Un Schreber romantique : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », *Romantisme*, n° 24, 1979, p. 64.

tant que tel, comme nous y reviendrons dans ce chapitre. Par contre, les farfadets le tentent constamment par une éventuelle alliance. Son statut de *résistant* est par ailleurs représenté en de nombreux passages, dans lesquels l'auteur décrit sa fermeté face aux séductions des farfadets :

[...] j'aime mieux souffrir tout de leur indignité, que de faiblir un instant du côté où ils voudraient m'entraîner [...]. Je renonce [...] à la tentation que le démon pourrait exercer sur moi. [...] Je ne veux participer, en aucune manière, à de criminelles opérations, malgré les nombreuses invitations de mes ennemis pour me réunir à leur infâme société (p. 187-188).

Cependant, cette tentation n'est pas sans alimenter les pensées du « Fléau des Farfadets », qui reviennent périodiquement à cette éventualité offerte par ses bourreaux invisibles. Tout comme il a déjà envisagé le suicide, acte jugé très sévèrement par le clergé à l'époque, Berbiguier est d'une certaine manière tenaillé par les avantages du pacte diabolique, qui lui donnerait entre autres accès au pouvoir et, par extension, lui procurerait une ascendance certaine sur les autres.

Ce chapitre s'attardera donc sur les avantages spécifiques qu'offre le pacte diabolique, tel que perçus par Berbiguier. Nous étudierons ainsi quelles sont les fonctions de l'alliance diabolique dans les *Farfadets*, dans l'optique d'en cerner les spécificités et l'originalité. En outre, nous tenterons de distinguer de quelle façon Berbiguier, à partir de sa vision du pacte avec le démon, s'approprie l'alliance diabolique et en quoi son apport est singulier. Pour ce faire, notre chapitre se divisera en trois temps. La première section s'intéressera à la question du pouvoir et de l'ascendance sur les autres qu'offre l'alliance avec le Malin, tandis que la seconde étudiera l'appât des gains matériels, dont financiers.

En dernier lieu, nous nous pencherons sur l'attrait de la luxure et de la séduction de la chair. Ces divers aspects nous permettront de mieux saisir le pacte diabolique, tel qu'appréhendé par Berbiguier, pour qui il revêt un caractère des plus ambigus.

2.1. Le désir de pouvoir et d'ascendance

Dans sa lutte contre les farfadets, Berbiguier n'a de cesse de tenter de convaincre ses proches du malheur qui l'accable, à l'instar des autres « farfadérisés ». Pour soulager les maux des tourmentés, prétendument affectés du mal farfadéen, il leur offre de les libérer à l'aide de ses propres rituels. Très tôt, sa quête fera appel à une certaine *puissance*, l'auteur se proclamant médecin anti-farfadéen ou encore se posant en missionnaire, dont le destin est de lutter contre tous les bourreaux invisibles de ce monde. Berbiguier, devenu à la fois persécuteur et persécuté, verra sa propension à la mégalomanie accrue, nourrie par son désir d'anéantir les farfadets aux yeux du monde entier. Lévy-Valensi explique d'ailleurs, à propos de l'auteur, qu'il « a vu se développer en lui les deux tendances si intimement liées chez certains délirants : la méfiance, la vanité, et il est arrivé rapidement à la conception logique de l'importance de son rôle⁴ ». Berbiguier devient dès lors, à l'instar des martyrs, une sorte d' élu, dont les souffrances sont autant d'épreuves bienheureuses et nécessaires. La fierté de se distinguer de ses semblables ne

⁴ J. Lévy-Valensi, *op. cit.*, p. 195. Ce qui n'est pas rare chez les « âmes inclinées à la grandeur », comme le relève Antoine Vergote. En effet, « L'action la plus néfaste et la plus subtile du diable, selon Jean de la Croix, consiste à inciter les "âmes inclinées aux grandeurs" à s'enorgueillir de leurs œuvres de foi. Ici encore le diable profite des tendances humaines. Il fait s'enfler le spirituel que sa nature porte à l'inflation. Le diable attend le spirituel qui, purifié des attachements sensibles et imaginaires, incline à la folie spirituelle des grandeurs ; c'est le moment de la plus grande complicité possible entre le diable et l'homme de foi. Ici encore, le diable s'insère dans les facultés humaines pour pousser l'homme à s'enfermer dans la suffisance à laquelle l'inclinent ses progrès spirituels » (Antoine Vergote, « Anthropologie du diable : l'homme séduit et en proie aux puissances ténébreuses », dans *Figures du démoniaque, hier et aujourd'hui*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1992, p. 96).

peut donc qu'habiter le persécuté, devenant de plus en plus marquée avec le passage des années.

La tentation du pacte diabolique, en tant qu'accès à l'ascendance sur les autres et à la puissance, s'avère de cette manière séduisante, octroyant au sujet le prestige qu'il croit mériter. Dans le cas de Berbiguier, ses ambitions sont clairement énoncées et non dénuées d'une certaine vanité. Il écrit ainsi : « Pour prémunir la jeunesse contre la séduction des esprits malins, je voudrais que dans chaque collège il y eût un professeur anti-farfadéen. Il serait chargé de retracer tous les jours les crimes de la secte diabolique. Mon livre pour lui deviendrait un classique⁵ » (p. 316). Ce à quoi il ajoute, avec ambition :

Bientôt le roi de la France forcera tous les avocats de son conseil [des farfadets] à être dignes du nom révérend dont ils se parent pour rester dans une inaction contrôlable. Bientôt tous les farfadets seront piqués par les lardoires que le gouvernement fera fabriquer, ou emprisonnés dans les bouteilles où les souverains les feront enfermer (p. 631).

Berbiguier espère néanmoins parvenir à ses fins par des voies honorables, en ne pactisant pas avec les farfadets, contrairement à plusieurs personnes de son entourage. Et même

⁵ Berbiguier a également des ambitions littéraires, souhaitant s'inscrire parmi des auteurs comme Bossuet, Massillon et Fléchier. Fait intéressant, il rapproche son œuvre de celle de Jean-Jacques Rousseau, aussi sujet à la mégalomanie, même s'il spécifie : « Je pense mieux qu'il ne l'a fait : il n'écrivait que pour tromper les hommes, je n'ai pris la plume que pour les éclairer » (p. 298). Le rôle de « guide » qu'il doit jouer envers l'humanité est une nouvelle fois mis de l'avant dans cet extrait, qui place la science de Berbiguier sur un piédestal. L'auteur des *Farfadets* a toutefois la « modestie » de reconnaître que Rousseau était un grand homme, malgré ses principes réprouvés, l'écrivain étant aussi persécuté par les farfadets. En ferait foi par exemple ce passage des *Rêveries du promeneur solitaire*, dans lequel Rousseau fait référence à ses persécuteurs : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. [...] Dans tous les raffinements de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier; c'était d'en graduer si bien les effets qu'ils pussent entretenir et renouveler mes douleurs sans cesse en me portant toujours quelque nouvelle atteinte » (Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, p. 35-37).

s'il refuse ainsi de puissants pouvoirs, tels que l'invisibilité, sur lesquels nous reviendrons plus loin, il prétend qu'il préfère *lutter* et résister aux incessantes séductions des démons.

Les propos d'Irène Bessière sur le pacte diabolique et sa tentation nous semblent particulièrement intéressants en ce qui a trait à Berbiguier. Dans son essai *Le récit fantastique*, Bessière précise que

la régression de la croyance suscite un dialogue de l'homme avec ses propres fables qu'il a tenues pour vraies, et qui témoignent de ses obsessions. La sorcellerie devenue suspecte, le réel est d'autant plus inquiétant : l'anormal et l'étrange ne s'inscrivent plus dans un ordre donné ; ils appellent la réflexion et l'analyse libres⁶.

Chez Berbiguier, ses propres « fables », entremêlées à des apports livresques divers, comme nous l'avons démontré dans le précédent chapitre, prennent donc un aspect véridique et apparaissent comme des faits indéniables. Il n'est pas étonnant, en ce sens, que le « Fléau des Farfadets », épris de mégalomanie, tende à vouloir imposer ses visées au monde entier. En contractant un pacte diabolique, il lui serait dès lors possible d'imposer sa vision, en d'autres termes son « analyse libre » de l'existence de la secte farfadéenne à tous les sceptiques. Par conséquent, tel que l'ajoute Bessière, « le contrat diabolique et sa dénonciation rendent contemporaines deux positions intellectuelles contraires : la reconnaissance de la surnature qui commande la nature et celle des lois naturelles à l'exclusion de toutes autres⁷ ». Berbiguier exprime ainsi un paradoxe, par la croyance au surnaturel, qui est à l'origine du pacte, et par sa dénonciation, qui tend à vouloir rétablir l'ordre du monde empirique sur une vision plus métaphysique.

⁶ Irène Bessière, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, Paris, Larousse, 1976, p. 78.

⁷ *Ibid.*, p. 82.

Cependant, c'est l'attrait du surnaturel qui l'emporte le plus souvent, l'univers étant régi, selon Berbiguier, à la fois par des volontés divines et diaboliques. Ces deux *puissances* se confrontent sans relâche, même si Dieu a le dernier mot, comme le répète souvent l'auteur des *Farfadets*, et qu'il a choisi de soumettre son prétendu élu à une série d'épreuves pour valider sa foi, à l'instar des premiers croyants. D'ailleurs, l'une des premières mentions d'une forme de pacte diabolique découle de la Bible. Dans cette dernière, les damnés s'expriment en ces termes : « Nous avons conclu une alliance avec la mort, avec le shéol [le séjour des morts] nous avons fait un pacte. Quant au fléau menaçant, il passera sans nous atteindre, car nous avons fait du mensonge notre refuge et dans la fausseté nous nous sommes cachés⁸ ». Les premiers chrétiens étaient donc déjà familiers avec l'idée de pacte diabolique, cette entente permettant de se mettre à l'abri des épreuves du monde, ici-nommées « fléau ». En échappant au fléau, le bénéficiaire s'élève alors au-dessus de ses semblables, sur qui il possède sans contredit un avantage, voire une ascendance.

Mais cette ascendance ne suffit pas toujours, puisque c'est souvent le *pouvoir* qui est recherché par l'entremise de l'alliance avec le Malin. Ce pouvoir découle dans plusieurs cas d'un grand savoir, d'un accès illimité à la connaissance. Berbiguier raconte par exemple cette anecdote d'un jeune homme peu porté aux études, à qui, « un jour qu'il se désespérait de ce malheur, le diable [...] apparut, et lui dit que s'il voulait adopter son culte et lui rendre tous les hommages que l'on rend au maître des maîtres, il le rendrait sur le champ aussi instruit, aussi savant que ses camarades et ses professeurs tous

⁸ Isaïe, ch. 28, v. 15-18.

ensemble » (p. 389). Ce passage illustre l'attrait qu'exerce le savoir, qui va jusqu'à pousser certains à contracter une alliance irréversible pour l'obtenir. Berbiguier, qui répète plus souvent que nécessaire son manque de culture (même si son érudition est évidente), n'est donc pas insensible à ce pouvoir octroyé par le diable, qui permet de contraindre ses semblables à reconnaître la justesse de ses propres connaissances et, par extension, de ses propres obsessions⁹.

Le mythe de Faust est révélateur à ce sujet, puisque, par l'action de vendre son âme au diable, le savant obtient la puissance et la connaissance, qui lui octroient un net avantage sur ses semblables. Apparu à Francfort à la fin du XVI^e siècle, ce mythe exprime les changements survenus dans l'univers religieux de l'époque, qui véhicule désormais un sens aiguisé de la culpabilité. Selon Muchembled, le pacte serait en fait la

production la plus récente de l'imaginaire savant. Tout en enrobant de vieilles croyances populaires diffuses et des images liées à l'alchimie ou à l'astrologie des mages cultivés de la Renaissance, il concentre une nouvelle vision des rapports de l'homme avec Méphistophélès : comme Faust, la sorcière inaugure une relation très personnelle, très physique, avec le diable. Dans sa double dimension littéraire et criminelle, le mythe du pacte démoniaque envahit l'imaginaire occidental. En d'autres termes, les auteurs de traités de démonologie imaginent que les sorcières ont délibérément fait le choix de la damnation, comme le docteur Faust, pour jouir des biens de ce monde¹⁰.

⁹ L'obsession diabolique, qu'il faut différencier de la possession, est en effet omniprésente dans le délire de grandeur de Berbiguier. Intermédiaire entre la tentation et la possession, elle se caractérise par des vexations, des visions, des impulsions suicidaires et d'incroyables fantasmes. Roland Villeneuve recense quelques cas célèbres dont « Jean-Marie Vianney et son *Grappin*, Berbiguier et ses farfadets, Huysmans qui recevait des "coups de poings fluidiques", et bien entendu, les saints : Benoît, Romuald, Dominique, François d'Assise... » (Roland Villeneuve, *Dictionnaire du diable*, Paris, Omnibus, 1998, p. 694).

¹⁰ Robert Muchembled, *op. cit.*, p. 87.

Fortement influencé par les sciences occultes, dont l'alchimie et l'astrologie, Berbiguier ne peut qu'être intéressé par cette vision du pacte diabolique, dans laquelle les damnés, soit les farfadets, sont directement responsables de leur sort. C'est par choix qu'ils se livrent aux démons, vaincus par le désir de « jouir des biens de ce monde » et d'être avantagés par rapport à leurs semblables. C'est d'ailleurs à peu près dans ces mots que de prétendus farfadets s'adressent à Berbiguier dans l'une des lettres qu'ils lui font parvenir :

Si tu voulais être plus indulgent pour nous, nous te nommerions notre souverain ; regarde quelle place imminente tu posséderais ! Tu serais le chef de tous les esprits ; tu jouirais non seulement de ce grand avantage, mais encore de celui de posséder toutes les belles qui seraient dans ton palais¹¹ (p. 628).

En somme, la tentation du pouvoir et de l'ascendance sur ses semblables demeure palpable dans l'ensemble des mémoires de Berbiguier, qui est fortement impressionné par la puissance du diable, entre autres lorsqu'il le nomme « son maître ».

La puissance des farfadets confère aussi de nombreux avantages à ses persécuteurs, dont l'invisibilité. Cette capacité n'est pas sans obséder Berbiguier, qui relate fréquemment les visites nocturnes des farfadets. Outre leur puissance sur le temps et les planètes, qu'ils contrôlent à leur guise, ceux qui ont pactisé avec le démon se font promettre « le pouvoir des métamorphoses sous quelques formes qu'il leur plaise de se

¹¹ Nous reviendrons sur la luxure dans la troisième section de ce chapitre, où nous analyserons notamment des lettres que Berbiguier affirme avoir reçues des farfadets. La provenance de ces lettres est d'ailleurs sujette à discussion. L'auteur se les serait-il adressées, du moins certaines d'entre elles, dans un état second ? À moins qu'il ne s'agisse, comme l'avance Jean-Luc Steinmetz, « d'autant de canulars, à peine masqués ? » (Jean-Luc Steinmetz, *op. cit.*, p. 64).

présenter : quadrupèdes, volatiles, [...] amphibiens même, il soumet tout à leur puissance, pour seconder leurs désirs criminels¹² » (p. 504-505). Et, bien entendu, ils ont la capacité, « par cette séparation de l'âme et du corps [...] d'entrer partout même où l'air ne peut pas passer » (p. 505). De tels talents sont certes impressionnants, surtout pour quelqu'un comme Berbiguier, empli d'idées de grandeur. Et puisque les sorciers recevaient des pouvoirs maléfiques presque illimités en échange du pacte, nous pouvons aisément comprendre pourquoi l'auteur des *Farfadets* ressasse sans arrêt les facultés de ses tortionnaires, tout en les condamnant. Nous devons cependant reconnaître que l'importance du pacte en tant que pouvoir et ascendance sur ses semblables n'est pas prédominante dans les mémoires de Berbiguier. En effet, le « Fléau des Farfadets », malgré sa mégalomanie, n'est pas *assoiffé* de puissance et de contrôle. Il s'avère davantage tenté par l'appât du gain, et surtout par celui de la luxure, en ce qu'elle remédierait à son impuissance. L'attrait de la luxure et le désir de richesse seront donc examinés dans les prochaines sections.

2.2. L'attrait de la richesse et des gains matériels

L'image du diable est polymorphe, souvent sujette aux métamorphoses. Max Milner le fait remarquer dans la conclusion de son ouvrage *Le diable dans la littérature française*, en écrivant que

¹² Martin Delrio exprime pour sa part la puissance ainsi acquise par les sorciers et les règles sous-jacentes à l'entente avec le diable : « la paction que les magiciens font avec le démon est le seul soutien sur lequel sont affermiées toutes les opérations magiques ; de sorte que toutes les fois qu'il plaît au magicien de faire quelque chose par les moyens de son art, il est expressément, ou bien implicitement tenu de prier le Démon, que, suivant l'accord fait entre eux, il intervienne et besogne secrètement en icelle » (Martin Delrio, *Les controverses et les recherches magiques*, Paris, 1599, t. 2, p. 119).

le personnage de Satan nous est apparu tout à tour, en allant du plus superficiel au plus profond, comme un motif, comme un emblème, comme un mythe, et comme un symbole au sens fort [...]. L'emblème se rattache à la pensée allégorique : l'être emblématique incarne une idée, une tendance, un vice [...]. En passant au niveau du mythe nous franchissons tout l'espace qui sépare une représentation fragmentaire d'une représentation totale. Un mythe, c'est [...] un aspect de la condition humaine condensé en une histoire ou en un être, et permettant à celui qui s'y contemple de résoudre ses propres conflits¹³.

Cet extrait est particulièrement intéressant en ce qui a trait à Berbiguier, qui emploie littéralement le personnage « mythique » de Satan pour résoudre ses propres conflits, ainsi que pour élaborer sa nomenclature des démons. Puisqu'il se juge trahi par ses cohéritiers, qui refusent de lui laisser l'entière de la fortune de son oncle, l'auteur en vient à les accuser du vice de la cupidité, les farfadets ayant coutume de pactiser avec le diable entre autres pour des raisons pécuniaires. En effet, les considérations financières sont importantes pour le « Fléau des Farfadets », qui consacre de nombreuses pages de ses mémoires à la succession de son oncle. La quasi-totalité de ses preuves justificatives sont justement dévouées à cet héritage, qui obsède Berbiguier¹⁴. Par conséquent, avec l'importance que prennent les considérations monétaires chez le « Fléau des Farfadets », il n'est pas étonnant que sa vision des démons soit fortement marquée par l'appât de la richesse, les suppôts du diable possédant d'indéniables avantages financiers.

¹³ Max Milner, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire 1772-1861*, Paris, José Corti, 2007, p. 883-884.

¹⁴ Paradoxalement, malgré son intérêt marqué pour l'héritage de son oncle, Berbiguier finira par le distribuer largement entre ses cohéritiers, pour ne conserver qu'une somme dérisoire pour lui. Il s'affirme à ce moment las des procédures judiciaires, qui durent depuis des années, et explique qu'il préfère abandonner à ses proches une partie des sommes qui devaient lui revenir. Toutefois, Berbiguier s'est longuement acharné auprès des avocats avant de prendre cette décision, comme en témoignent les pièces justificatives de son troisième livre. Il souhaitait également obtenir réparation avec la publication de ses mémoires, qui rendaient publique l'injustice à laquelle il a été soumis.

Plusieurs chapitres des *Farfadets* sont évocateurs à ce sujet, Berbiguier y exprimant ses penchants pour la fortune. L'auteur mentionne notamment, dans son troisième livre, un événement nouveau au sujet du tirage de tarot effectué par les sorcières, qui l'a laissé aux mains des démons invisibles. Dans la première version, il traçait un portrait vertueux de lui-même, les seules sibylles étant à l'origine de son malheur. Il ajoute pourtant dans ce chapitre que

[...] dans le temps [où il] étai[t] auprès de Madame Vandeval, elle [lui en] offrit [une pièce de cent sous magique] : [et qu'il] ne lui répondi[t] pas dans le même moment ; mais le lendemain [il] lui di[t] qu'[il] n'accept[erait] pas son offre, parce qu'[il] ne livrerai[t] point [s]on corps et [s]on âme à Belzébuth, ni pour une pièce d'argent, ni pour la fortune la plus brillante de ce monde¹⁵ (p. 466).

La tentation est donc présente chez Berbiguier, qui réfléchit une nuit entière avant de prendre une décision. Même s'il affirme souvent le contraire, peut-être regrette-t-il d'avoir refusé cet avantage. Quoiqu'il en soit, la mention de cette pièce magique revient ponctuellement dans les mémoires de Berbiguier, ce dernier s'avérant incapable d'en repousser définitivement les séductions. La pièce magique n'est toutefois pas une de ses « inventions », mais s'inspire plutôt de superstitions anciennes, telles que la pièce du Juif

¹⁵ Cette pièce, qui rappelle la « pièce du juif errant » n'est pas anodine. Le juif errant, pour avoir refusé d'aider le Christ à porter sa croix, se voit ainsi, dans la tradition biblique, condamné à une errance éternelle. Selon certaines versions, « l'éternel voyageur, pour assurer sa subsistance, trouve toujours dans sa poche *cinq blancs*, cinq pièces de la plus menue monnaie du pays par où il passe. D'autre part, il a la propriété de voyager par les airs en demeurant invisible, sauf quand il lui convient d'être vu, en particulier pour acheter sa nourriture » (Marcel Bataillon, « Pérégrinations espagnoles du Juif errant », *Bulletin Hispanique*, t. 43, n° 2, 1941, p. 85). Les farfadets, détenteurs d'une pièce magique et de la faculté de demeurer invisible, possèdent donc les mêmes « avantages » que ce voyageur errant qui a possiblement inspiré Berbiguier dans sa vision du pacte diabolique. L'auteur accorde d'ailleurs un chapitre aux voyages qu'effectuent les farfadets avec leur pièce magique, qui leur permet, à l'instar des auteurs de récits de voyage (fort appréciés par Berbiguier), d'arpenter le monde à leur guise.

errant¹⁶. Selon ces dernières, il était possible, moyennant pacte avec le démon, de posséder une pièce qui revenait sans cesse dans la bourse de son propriétaire. L'« heureux bénéficiaire » obtenait ainsi le privilège de pouvoir payer l'ensemble de ses transactions courantes avec cette même pièce, qui lui permettait de faire fructifier, en parallèle, ses autres avoirs. Berbiguier résume, pour sa part, les propriétés de cette pièce en ces termes : « En faisant pacte avec leur grand-maître, les démons leur donnent la faculté d'avoir toujours de l'argent dans leurs poches. [...] Cette pièce est aimantée et revient toujours dans la poche du farfadet qui la donne en paiement » (p. 268-269). Le « Fléau des Farfadets » ajoute donc cette pièce à sa démonologie personnelle, en ne manquant pas de blâmer ses bourreaux d'avoir succombé aux séductions de la richesse.

En ce qui le concerne, Berbiguier s'affirme moins cupide que ses cohéritiers, tombés sous l'égide des farfadets et, bien entendu, avides de s'enrichir. Tout comme nombre de martyrs et de saints, il repousse la gloire et la fortune que proposent les démons, la séduction du pacte n'étant pas sans rappeler la proposition faite par Satan au Christ. Henry Ansgar Kelly, théologien, explique en effet qu'

on peut voir un prototype du pacte que les sorciers ou sorcières furent plus tard censés avoir signé avec le diable dans la proposition faite à Jésus par Satan de lui donner tous les royaumes du monde, si seulement il voulait tomber à ses pieds et l'adorer (Mt 4, 8-9). À cette tentation, à laquelle Jésus résista, on peut comparer celle à laquelle succomba le docteur Faust¹⁷.

¹⁶ Par exemple, tel que consigné par Chesnel de la Charbouclais, « la pistole volante était une monnaie marquée d'un signe magique, qui revenait toujours dans la poche de son maître, comme les cinq sous du Juif errant » (Louis Pierre F. Adolphe Chesnel de la Charbouclais, *Dictionnaire des superstitions, erreurs, préjugés et traditions populaires*, t. 20, Paris. J.P. Migne, 1836, p. 1114).

¹⁷ Henry Ansgar Kelly, *Le diable et ses démons : la démonologie chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris, Éditions du cerf, 1977, p. 71.

C'est donc le refus de « tous les royaumes du monde », et par extension de leurs richesses, qui est au centre de la proposition faite par le diable et à laquelle le « Fléau des Farfadets » refusera aussi de se soumettre.

Berbiguier n'en sera pas moins *hanté* par la pièce qu'il a refusée et qui faisait figure de talisman. Ce terme est entre autres employé lors d'une conversation avec un de ses amis, propriétaire d'une maison, qui affirme : « je crains, lorsque j'aurai besoin d'argent, d'être tenté d'entrer dans la compagnie où on possède un si heureux talisman¹⁸ » (p. 269). Dans cet extrait, Berbiguier emploie le terme « talisman » avec une connotation négative, l'intervention du diable (et du pacte diabolique) étant nécessaire afin d'obtenir la pièce magique. Précisons qu'à l'origine, le mot grec *telesma* signifie « objet consacré », la création de celui-ci impliquant le plus souvent la magie. Quant à son influence, Jean Marquès-Rivière explique qu'elle « est fonction d'un raisonnement, parfois logique, toujours symbolique et analogique [...]. Le talisman est donc un objet « scientifique » ; il est sujet à des lois, à des correspondances, à une fabrication¹⁹ ». Dans le cas de la pièce de monnaie tant convoitée, l'accès est donc restreint par la signature du pacte diabolique, la damnation *correspondant* à l'obtention de ce talisman spécifique.

¹⁸ Fait intéressant, Berbiguier ajoute lui-même, en réponse à son interlocuteur : « Laissez-moi la consolation de vous dire que cette pièce est séduisante » (p. 269). Encore une fois, le « Fléau des Farfadets » exprime ici la tentation exercée par le pacte diabolique, plus spécifiquement par l'accès à cette fameuse pièce, à laquelle il résiste pour son salut.

¹⁹ Jean Marquès-Rivière, *Amulettes, talismans et pentacles*, Paris, Payot, 1950, p. 9. Ce à quoi il ajoute, pour distinguer le talisman du fétiche : « Il ne protège plus, comme le fétiche, contre tout ce qui est mauvais mais contre telle ou telle influence, dans tel ou tel cas ». *Idem*. Distinguons également les amulettes, plus « combattives », puisqu'elles constituent de « véritables moyens d'exorcisme, agissant d'eux-mêmes, sans l'intervention de l'exorciste et par la seule vertu de leur consécration ou des formules qui s'y trouvaient inscrites » (L.-F. Alfred Maury, *La magie et l'astrologie : dans l'Antiquité et au Moyen Âge ou étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours*, Paris, Didier et Compagnie, Libraires-Éditeurs, 1860, p. 312).

Néanmoins, les farfadets, par leur nature diabolique, ne sauraient se contenter de leurs seules pièces, prenant plaisir, selon Berbiguier, à le voler chaque fois qu'ils en ont l'occasion. L'auteur consacre de cette manière plusieurs passages de son livre à leurs larcins, notamment le chapitre « Les farfadets me volent une pièce de trente sous que je tenais dans la main ». Il y raconte : « Quelle fut ma surprise lorsque, sûr de n'avoir pas ouvert la main dans laquelle je tenais ma monnaie, je vis qu'il me manquait une pièce de trente sous !²⁰ » (p. 340) Il en est de même pour plusieurs objets de Berbiguier, qui disparaîtront d'étonnantes façons. Le pacte diabolique permettant en effet l'invisibilité, comme nous l'avons évoqué dans la précédente section, les farfadets, toujours avides de richesses, en profitent à satiété. L'alliance diabolique se teinte dès lors d'une attrayante *matérialité*²¹, les démons affirmant vivre dans un luxueux palais, dont Berbiguier pourrait devenir le souverain, s'il acceptait leur offre.

Irène Bessière souligne également l'obtention d'avantages divers, dont matériels, par la signature du contrat diabolique, qui « échappe aux manières communes de sentir et de vivre. Le satanisme n'est plus vécu ; il aide à définir les cadres du possible et les jeux de la conscience subjective²² ». En ce sens, l'alliance diabolique permet l'immunité aux lois

²⁰ Le vol n'est d'ailleurs pas le seul vice monétaire auquel les farfadets succombent, ces derniers appréciant particulièrement les jeux d'argent, très répréhensibles aux yeux de Berbiguier. Il écrit en effet, dans son chapitre « La passion du jeu nous entraîne dans tous les précipices », que « tous les vices, en général, sont affreux ; mais celui du jeu a toujours été le plus funeste » (p. 401).

²¹ Soulignons que « les pactes qui, généralement entraînaient la perte de l'âme ou des œuvres de leurs signataires avaient lieu moyennant la remise d'un objet matériel. L'un versait un peu de son sang ; l'autre, quand il se nommait Léger Rivasseau, abandonnait deux orteils ; les sorcières coupaient leurs cheveux [...]. Parfois aussi Satan exigeait la remise en gage d'un membre de la famille des sorciers qui s'adressaient à lui » (Roland Villeneuve, *Satan parmi nous : vingt siècles de « possession »*, Verviers, Gérard et Cie., 1973, p. 61-62).

²² Irène Bessière, *op. cit.*, p. 83.

humaines, auxquelles les farfadets ne sont pas assujettis. Leur champ d'action est élargi, non seulement par le pouvoir d'invisibilité, mais aussi par la richesse, qui leur permet de se tailler une place enviable dans la société. Généralement bien perçus dans cette dernière, les farfadets vivent ainsi, selon Berbiguier, aux dépens des âmes crédules, qui ne peuvent concevoir leur perfidie. Plutôt que de pratiquer le jeûne, comme le fait de temps à autre le « Fléau des Farfadets », les membres de la secte diabolique donnent des repas splendides à l'aide de la pièce magique et portent des toasts au diable. La richesse est ici aisément accessible, même si elle est empreinte de soufre, car, comme le précise Roland Villeneuve, « l'argent – ou l'or – reçu du diable est toujours de mauvais aloi, et ne tarde pas à se transformer en feuilles mortes ou en poussière²³ ».

Dans un tel contexte, il est compréhensible que Berbiguier s'acharne à obtenir l'héritage de son oncle, dont l'origine est honorable, plutôt que de succomber à l'attrait de la pièce farfadérisée. L'auteur expose en effet dans ses mémoires les procédures judiciaires fastidieuses auxquelles il doit se soumettre, en compagnie des autres héritiers. Puisque cet oncle était quasi divinisé par Berbiguier, il n'est pas étonnant que son neveu cherche à tout prix à honorer sa volonté et se console difficilement de ce décès : « je l'ai perdu, et cette perte me prive d'un protecteur, d'un père et de la fortune qui m'était destinée » (p. 371). La phrase précédente est particulièrement intéressante en ce qu'elle reflète l'idée que, pour l'auteur des *Farfadets*, l'obtention de l'héritage de son oncle

²³ Roland Villeneuve, *Dictionnaire du diable*, op. cit., p. 57. Le *Dictionnaire des sciences occultes* offre aussi un extrait évocateur à ce sujet, à propos d'un avare qui voulut mourir avec son argent dans les mains. Son souhait exaucé, on découvrit après son décès deux seuls crapauds dans sa bourse. On conclut donc que « le diable était venu, et en emportant l'âme de l'usurier, il avait emporté son or, comme deux choses inséparables et qui n'en faisaient qu'une » (*Dictionnaire des sciences occultes*, Paris, 1846, t. 1, p. 116-117).

s'inscrivait dans son propre destin de façon incontestable. Dans l'optique où Berbiguier *devait* obtenir une fortune, le pacte avec le démon devient encore plus tentant, afin de remédier à l'injustice que lui a fait subir sa famille. Mais, malgré le soin apporté par le tourmenté à dénoncer ses traîtres cohéritiers, il n'obtiendra pas gain de cause, se bornant finalement à quitter Paris pour retourner dans sa ville d'origine. Là-bas, il ne réalisera pas davantage son rêve de fonder une lignée de Berbiguier de Terre-Neuve du Thym avec une épouse vertueuse, même si les persécutions des farfadets se poursuivent et prennent souvent un caractère charnel, comme nous l'étudierons dans la prochaine section.

2.3. L'attrait de la luxure et les séductions de la chair

Outre les attraits exercés sur Berbiguier par le pouvoir et l'argent à satiété, l'un des avantages les plus attrayants du pacte pour l'auteur est celui de se marier. Bien que très vertueux, le « Fléau des Farfadets » est désemparé par son impuissance sexuelle, qui entrave ses projets familiaux²⁴. De plus, les femmes ne sont pas sans le tenter dans l'ensemble de ses mémoires, et Berbiguier revient couramment sur les séductions qu'elles déploient à son encontre. Le plus souvent farfadettes, selon lui, ces courtisanes essaient de l'entraîner dans les pièges de la volupté, l'amenant ainsi à signer quelque pacte diabolique. D'ailleurs, ce rapprochement entre le pacte diabolique et les attraits de la

²⁴ Précisons qu'en renommant sa lignée « Terre-Neuve du Thym », Berbiguier devient ainsi le « tronc » de sa propre famille, dont il constitue, sans épouse ni enfant, l'unique membre. L'auteur, conscient que sa lignée est encore jeune, accordera donc davantage de prix à la création d'une descendance. C'est sans compter son isolement familial relatif, la plupart des membres de sa famille proche (père, mère, frères et sœurs) étant décédés tragiquement au cours de ses jeunes années. Cette révélation, absente dans ses mémoires, est issue de la thèse de Lechner, qui a découvert que « si Berbiguier a mentionné ce décès [celui de son jeune frère] dans son livre, il a tu la véritable hécatombe familiale à laquelle il a assisté durant son enfance et sa jeunesse » (Jean Lechner, *A.V.C. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym*, « L'homme aux farfadets », Thèse de médecine, Strasbourg, 1983, p. 113).

chair n'est pas fortuit, puisqu'il s'inscrit dans un passé encore vivant dans la mémoire collective. En effet,

après la hantise dramatique du satanisme, dans l'Europe de la Renaissance, la méfiance chrétienne envers les pulsions sexuelles a répandu la peur du diable tentateur [...]. Associé à la répression de la sexualité, le diable a pris la figure du bourreau sadique. Ainsi des fantasmes pervers ont recouvert l'idée biblique de l'être qui est le mal pur, idée qui est au-delà de tout contenu représentable²⁵.

Le XIX^e siècle, bien que moins répressif du côté sexuel, en porte néanmoins les stigmates, les plaisirs de la chair revêtant, surtout sous l'angle religieux, un caractère honteux. Très croyant, Berbiguier est par conséquent tourmenté par les préceptes de l'Église, qui viennent s'amalgamer, dans son cas, à sa vision du pacte diabolique.

Plusieurs passages des *Farfadets* sont révélateurs de la relation paradoxale que Berbiguier entretient avec la femme et du désir qu'il éprouve à son égard. Tantôt, il en fait la maîtresse de légions de démons, à l'instar de Madame LeNormand²⁶, tantôt un être

²⁵ Antoine Vergote, *op. cit.*, p. 95. Très corporalisé, le « mal » trouve alors son expression dans la sorcière. Roland Villeneuve le souligne lorsqu'il écrit qu'au XIV^e siècle, « une folle terreur s'était emparée des esprits, savamment entretenue, attisée par l'empressement intempestif de moines hallucinés ou malades de peur. Ces derniers en étaient venus à penser que, par un simple rapport de causalité, les sorcières pouvaient, en urinant dans un trou, ou en agitant quelque liquide avec une baguette, provoquer une pluie abondante ou faire tomber la grêle » (Roland Villeneuve, *Satan parmi nous : vingt siècles de « possession »*, *op. cit.*, p. 69).

²⁶ Marie-Anne Lenormand (1772-1843), voyante et cartomancienne, a joui d'une certaine notoriété à son époque. Berbiguier en fait l'un des membres féminins les plus importants des farfadets et écrit à son sujet qu'« elle devine, dit-on, le temps qu'il fera pendant toute une année [...] elle dévoile les femmes qui trompent leurs maris, elle signale les maris qui trompent leurs femmes ; elle sait si les filles qu'on conduit au lit nuptial ont encore leur virginité [...] elle paralyse la langue de ceux qui voudraient la contrarier. Mademoiselle Lenormand est un démon » (p. 273-274). Il ajoute aussi, une centaine de pages plus loin, toujours concerné par cette prétendue farfadette, que « mademoiselle Lenormand, qui se rendait en Bohême pour faire des élèves, avait été arrêtée en passant dans la Belgique [...] [En espérant qu'ils garderont longtemps dans leurs cachots cette fameuse sibylle, qui se fait appeler Lenormand, et qu'on ne connaît dans le monde farfadéen que sous le titre de la grande et fameuse bohémienne. Voilà ce que j'appelle être juste : c'est d'être inexorable pour tous les hommes et femmes qui font pacte avec le démon » (p. 375).

à chérir avec excès. Il exprime ce rapport antithétique notamment lorsqu'il écrit, en ce qui a trait à son choix d'épouser une femme dévote :

Or, pour être un honnête homme, évitez d'être un coquin... Dieu vous a laissé les maîtres de manger un fruit savoureux ou d'avaler un poison... Choisissez... J'aime mieux me désaltérer à une source d'eau limpide et pure que de boire les eaux croupissantes d'un marais fangeux... Si jamais je me décide à me marier, je n'irai pas choisir ma femme dans un lieu de débauche, j'irai la chercher dans un couvent catholique, apostolique et romain où on l'aura instruite de ses devoirs et élevée dans les préceptes de la religion sainte... (p. 214)

La référence au jardin d'Éden est intéressante dans cet extrait, liée aux influences bibliques de Berbiguier, en ce qu'elle contraste particulièrement avec la mention du « poison » offert comme alternative. Mais le fruit défendu du jardin d'Éden n'était-il pas lui aussi un piège perfide ? L'auteur des *Farfadets* élabore en tout cas ici une vision idéalisée de sa future épouse, qu'il place sur un piédestal.

Il n'en est pas de même pour la plupart des femmes, qu'il considère comme des tentatrices. Et c'est par leur charme qu'elles essaient de l'entraîner à pactiser avec la secte infernale, comme l'illustre cette lettre, prétendument écrite par les farfadets :

Tremble, Berbiguier ! Tremble, infatigable persécuteur de nos infernales orgies, perturbateur éternel de nos moindres plaisirs ! [...] Tu as cassé la troisième côte du côté gauche de notre tendre et chère nièce Féliciadoïska, en la serrant contre un mur il y a quelques jours [...]. Rien ne pourra te garantir de notre vengeance, ni ta grosse lévite de bure, ni ta poche gauche de côté où tu mets tes pièces de 30 sols, qui sera toujours pleine de nos griffardets, ni tes voluptueux boudins qui servent de trône à l'amour, et d'où partit le trait qui blessa le cœur de notre tendre Féliciadoïska. [...] Elle voulait te procurer le plaisir de nous appartenir. [...] Si tu veux entrer dans notre société, [...] alors tu seras bien reçu, tu seras enlevé dans une gondole zéphirine qui te transportera dans un lieu de délices où tu jouiras *ad libitum* (p. 575).

Relevons à quel point le portrait tracé de Berbiguier – violent et voluptueux – contraste avec celui que l’auteur peint de lui-même. Il en est de même dans une seconde missive, où il est accusé « d’avoir séduit la Mançot [et] convoité la Vandeval » (p. 627). Dans ces lettres, l’auteur est décrit comme un libidineux, attiré par trois femmes, dont la jeune Féliciadoïska. Nul doute que Berbiguier fut troublé par la proposition de la première lettre, qui lui aurait permis de « jouir *ab libitum* » (p. 575) et de remédier par le fait même à son impuissance.

L’auteur des mémoires doit dès lors résister à l’attrait du sabbat, qui revient le hanter presque chaque nuit, lorsque les farfadets invisibles se livrent à des attouchements pervers dans son lit. Le sabbat est d’ailleurs l’une des constituantes importantes du pacte diabolique, puisqu’il réunit pour des rites endiablés les sorciers qui ont pactisé avec le démon. Cristiani le fait justement remarquer, en écrivant que le sorcier contracte une « intime liaison avec les esprits malfaisants [... qui] se manifest[e] sous deux formes plus frappantes que les autres : *les pactes avec le diable* et *les assemblées du sabbat*²⁷ ». Pour Berbiguier, le sabbat prend donc un aspect immatériel, les sorciers pouvant se rassembler, sous leur aspect invisible, dans les appartements des pauvres tourmentés, ces derniers laissant leur corps en sécurité dans leur propre logis. Il précise de cette manière que M.

²⁷ L. Cristiani, *op. cit.*, p. 95. Le sabbat tire en effet son origine de l’époque médiévale, comme l’explicite Jean-Claude Aguerre : « À partir de l’année 1484 la bulle « *Summis desiderantes affectibus* » du pape Innocent VIII donne le signal de l’invraisemblable chasse aux sorcières inaugurée par les frères Sprenger et Institoris. Les démons sont alors partout, on les arrache à grands coups d’exorcisme. Les sorcières rencontrent régulièrement le diable dans les soirées de sabbat. Il s’appelle Léonard, il porte des cornes de bouc, se tient sur des jambes de bouc, s’éclaire d’une bougie bleue fichée sur son front » (Jean-Claude Aguerre, « De l’incertitude du diable », *Le diable : Colloque de Cerisy*, cahiers de l’Hermétisme, Paris, Éditions Dervy, 1998, p. 26-27).

Étienne, un étudiant farfadet, ne « tarda pas à revenir [I]l le visiter invisiblement dans [s]on lit [...] accompagné d'une société de furibonds [...] qui faisaient de [s]a chambre le lieu de la plus épouvantable des orgies²⁸ » (p. 150). Berbiguier s'approprie ainsi l'imagerie du sabbat, qu'il ramène à des dimensions intangibles, le combat contre les sorciers ne nécessitant plus le bûcher mais plutôt l'emploi de centaines d'aiguilles piquées dans les draps...

En dehors de Berbiguier, victime de ce sabbat nocturne, les femmes vertueuses sont aussi, selon ses propres dires, les courantes victimes des séductions des démons. Les libertins peuvent ainsi trouver satisfaction par le biais de l'alliance diabolique, en accédant de cette manière, à l'instar du *Moine* de Lewis, à l'objet de leur convoitise. L'auteur des *Farfadets* ne manque pas d'anecdotes à ce sujet, lorsqu'il raconte le pacte d'un jeune homme libidineux, mis sous l'influence de la planète Vénus, ou encore lorsqu'il expose les méthodes des démons pour séduire les femmes vertueuses, dans son chapitre « Les farfadets rendent les femmes enceintes à leur insu ». Dans ce dernier, Berbiguier décrit le sabbat des farfadets en ces termes : « Ces coquins vont la nuit surprendre les dames, ils entrent invisiblement dans leur lit, les endorment par l'effet du magnétisme, et par l'opération farfadéenne elles mettent au monde un enfant bâtard ou adultérin²⁹ » (p. 265). Notons deux aspects de cet extrait, soit l'emploi du magnétisme

²⁸ Il ajoute aussi, reprenant l'imagerie du sabbat, que les « démons prenaient [s]on corps pour une salle de danse » (p. 129). Ce qui n'est pas sans rappeler les tourments subis par le curé d'Ars, ainsi décrits : « À peine le curé s'endormait-il, qu'il était tiré de son sommeil par des cris, des appels lugubres, des coups formidables [...]. Le Démon faisait sentir sa présence auprès du lit du curé. Le sabbat commençait, Satan restait invisible, mais il culbutait les chaises, remuait les gros meubles, [...] criait d'une voix terrifiante [...]. Sur quoi, il imitait les grognements d'un ours, les hurlements d'un chien, il secouait avec fureur les rideaux du lit » (L. Cristiani, *op. cit.*, p. 143).

²⁹ Le magnétisme est considéré, selon Berbiguier, comme une science à tendance démoniaque. Tel que le précise Catherine Emmerich, une telle science est dangereuse, « la pratique du magnétisme confin[ant] à la

comme méthode diabolique, qui relève de la vision spécifique du pacte diabolique chez Berbiguier, et la naissance d'un enfant monstrueux, mi-homme, mi-démon. De telles alliances sont légions selon les ouvrages démonologiques, qui nomment entre autres les enfants issus de telles unions les kilcrops³⁰. Malheureusement, toujours selon le « Fléau des Farfadets », la pauvre femme ainsi leurrée n'aura pas gain de cause auprès de sa famille, qui, ne comprenant pas ses malheurs comme Berbiguier, lui accolera le qualificatif de femme adultère.

Les véritables libertines, devenues farfadettes à la suite de leur allégeance à Satan, sont, comme le souligne Berbiguier, aisément reconnaissables. Les sorciers portent en effet une marque distinctive, inscrite par le diable à même leur chair. En dehors de l'apparence coquette que les farfadettes adoptent le plus souvent (la coquetterie menant en bien des cas au farfadérisme), les démonisées sont identifiables à leur signe caractéristique, qu'un inquisiteur doué peut déceler. Le « Fléau des Farfadets », instruit des enseignements du *Marteau des sorcières* n'est donc pas sans savoir qu'

afin de mieux assurer son pouvoir, à l'issue de la signature du pacte, le Diable avait coutume d'imprimer sa marque sur une quelconque partie du corps de ses fidèles. Le sceau de la Bête effaçait à jamais l'effet du chrême baptismal et cet ulcère malin, pour reprendre les termes du seizième chapitre de l'Apocalypse, prenait à fleur de peau, l'apparence d'un stigmate³¹.

magie ; on n'y invoque pas le diable, mais il vient de lui-même » (Karl Erhard Schmöeger, *Vie d'Anne Catherine Emmerich*, Paris, A. Bray, 1868, p. 485). Berbiguier, qui a été magnétisé dans le jardin aux plantes, ne peut donc que davantage craindre le courroux de ses bourreaux invisibles.

³⁰ Roland Villeneuve donne des kilcrops cette définition : « Enfants nés d'une femme et d'un démon incubé. Sprenger les dénomme *enfants changés* et Bodin *rocots*. La tradition veut qu'ils soient maigrichons, qu'ils hurlent quand on les touche, qu'ils rient si un malheur survient. Ils ne vivent pas plus de sept ans, selon Bogue, mais tarissent plusieurs nourrices » (Roland Villeneuve, *Dictionnaire du diable*, op. cit., p. 514).

³¹ Roland Villeneuve, *Satan parmi nous : vingt siècles de « possession »*, op. cit., p. 66.

Généralement du côté gauche du corps, ce « stigmat » était recherché avec ferveur par les chasseurs de sorcières, autorisant tortures et fantaisies diverses (certains inquisiteurs faisaient par exemple danser le sabbat pendant des heures à des sorcières pour leur seul plaisir). Nues et sanglées, les sorcières se voyaient ainsi examinées par leurs bourreaux, qui piquaient leur chair avec de longues aiguilles, tout comme Berbiguier, dans l'optique de découvrir la marque recherchée. Dans ses mémoires, l'auteur revient à quelques reprises sur ce signe, que portent « ceux qui font partie de cette infernale et méprisable société [et] transmettent à leurs enfants leur cruel et ignoble héritage ; que pour cela ils n'ont qu'à consentir à ce que le diable, qui veut pouvoir reconnaître ses satellites, les marque d'un signe distinctif entre les deux cuisses³² » (p. 289). Étrangement, Berbiguier se dira lui-même atteint d'un mauvais sort sur l'une de ses cuisses, après l'attouchement d'une jeune femme à cet endroit. Dans tous les cas, il y a donc présence d'une marque, qui exprime l'appartenance aux loges infernales (ou, chez Berbiguier, la tentation d'y appartenir pour bénéficier d'avantages charnels).

Berbiguier n'en sera pas moins tourmenté, malgré sa résistance, par les séductions des farfadettes. Pour les contrer, il s'armera d'aiguilles, comme nous l'avons précédemment

³² Soulignons le lien entre la marque et la sexualité, très souvent liées : « La marque devient un élément primordial de la construction démonologique [...]. Elle ne s'impose réellement qu'au cours des grandes chasses aux sorcières des XVI^e et XVII^e siècles. Laissée par la griffe du diable à un endroit quelconque du corps, plutôt à gauche, car c'est son côté préféré, souvent cachée, dans les "parties honteuses", voire dans l'œil du sorcier, elle donnait la preuve du pacte conclu avec Satan » (Robert Muchembled, *op. cit.*, p. 89). Chez Berbiguier, il en est de même lorsqu'un farfadet est vaincu, puisque celui-ci reçoit « un jugement [...] prononcé dans la société farfadéenne ; et quand le farfadet vaincu se présente, on lui fait une marque sur l'estomac, comme un signe d'opprobre, en raison de la lâcheté qu'il a eue de se laisser vaincre » (p. 466).

mentionné, poursuivant de cette manière la tradition des envoûteurs³³ et des inquisiteurs, qui avaient l'habitude de piquer la peau aux endroits suspects. Lorsque le sang ne coulait pas ou que l'accusé ne montrait aucun signe de douleur, les chasseurs de sorcières affirmaient qu'ils avaient la preuve d'une appartenance à la secte infernale. En bref, « en même temps qu'il avait ces exigences, Satan imprimait sa marque [...et] sa découverte sur le corps d'un accusé constituait une preuve d'une gravité exceptionnelle³⁴ ». Le « Fléau des Farfadets », malheureux de son célibat, en proie à des attouchements nocturnes répétés, ne continuerait donc pas moins de piquer les scélérats invisibles, refusant de s'abaisser à leurs voluptueuses promesses.

Conclusion

À la suite des réflexions développées dans ce chapitre, nous pouvons affirmer que le pacte avec le démon traverse l'ensemble des mémoires de Berbiguier, celui-ci s'appropriant l'alliance du Malin d'une singulière manière. Se croyant sous l'influence d'un mauvais sort depuis l'intervention des cartomanciennes Lavalette et Mansotte, il ne cessera de se croire malgré lui le disciple de la société infernale. En effet, comme l'explicite l'aliéniste Lévy-Valensi, « il est probable que cette cérémonie ridicule a eu une influence considérable sur l'esprit de Berbiguier, pétri d'idées religieuses et mystiques. Cette pratique démoniaque, qui allait à l'encontre de ses principes et qu'il avait subie un peu malgré lui, devait faire naître le remords et la crainte du châtement³⁵ ». Le délire à

³³ Dès lors, en « fai[sant] bouillir des cœurs de bœuf ou de moutons qu'il larde ensuite d'épingles et d'aiguilles [... Berbiguier] retrouve ainsi les anciennes pratiques des envoûteurs » (Jean-Luc Steinmetz, *op. cit.*, p. 63).

³⁴ Maurice Garçon et Jean Vinchon, *Le diable : étude historique, critique et médicale*, Paris, Gallimard, 1926, p. 61.

³⁵ J. Lévy-Valensi, *op. cit.*, p. 198.

tendance mystique de l'auteur était ainsi voué, dans sa propre logique, à se nourrir de cette peur du diable, à laquelle s'amalgamaient ses nombreuses lectures religieuses et occultes.

De cette manière, les fonctions du pacte diabolique sont multiples, offrant à Berbiguier des avantages notables : la puissance, la richesse et la luxure. Sensible à chacun de ces privilèges, l'auteur ne peut qu'en traiter abondamment dans ses mémoires, à travers une lutte pénible et incessante, au cours de laquelle il refuse d'abdiquer devant ses bourreaux invisibles. Pourtant, en ce XIX^e siècle qui a mis de côté en grande partie les légendes, la vision commune du pacte diabolique a évolué, comme le fait remarquer Irène Bessière :

le contrat diabolique n'est pas réduit à une mystification, même s'il n'est plus l'objet historiquement d'une croyance assurée, et, loin d'être tenu pour un simple facteur du dépaysement, il devient le biais commode de poser à neuf le problème du rapport du sujet avec le réel³⁶.

C'est en effet toute la question du rapport au réel du sujet qui est soulevée, le délire d'interprétation de Berbiguier altérant singulièrement son quotidien. Pour notre part, nous chercherons à illustrer dans notre prochaine partie, via une œuvre de création, ce rapport biaisé au monde qu'est celui de la folie. Florence, le personnage principal, y est également instruite de lectures surnaturelles (dont le journal chamanique de sa grand-mère) et élabore, à l'instar de l'auteur des *Farfadets*, sa propre vision de croyances ancestrales. Les forces du mal étant convoquées par l'entremise de la magie, elle essaiera,

³⁶ Irène Bessière, *op. cit.*, p. 87.

comme Berbiguier, d'en contrôler les éléments. Mais le pacte, ou encore le contact avec les forces occultes, n'est jamais exempt de dangers, exigeant du sorcier son entière dévotion, sans oublier les ruses des démons, qui sont diverses et infinies. En somme, comme l'exprimera Florence elle-même, « il n'est jamais aisé de frayer avec les âmes mortes³⁷ »...

³⁷ Ariane Gélinas, partie création du présent mémoire, p. 98.

L'HÉRITIÈRE ÉCARLATE

Route de la Baie-James, km 617 : Localité de Radisson

Assise dans la salle des professeurs, j'attends ma collègue Liliane. Pour passer le temps, je feuillette un manuel de grammaire, en quête d'exercices pour mes cours à venir. En ce vendredi après-midi, j'ai offert aux élèves de ma classe de terminer un peu plus tôt que d'ordinaire, en échange d'un devoir supplémentaire. Évidemment, ils ont accepté ma suggestion avec joie. Je profite donc de cette accalmie pour rêvasser dans le local désert.

Comme c'est souvent le cas, mes pensées dérivent vers ma grand-mère. Jusqu'à mes trois ans, je n'ai pas eu d'autres horizons que Combours, village fondé par mon aïeule dans le nord du Québec, près de la route Transtaïga. Absent de toutes les cartes, ce hameau se dresse à proximité d'un chemin austère, qui relie les barrages hydroélectriques entre eux. Pour atteindre l'endroit, il faut s'éloigner de la route de gravier pendant des kilomètres, en contournant des lacs selon un tracé improbable. C'est sur ce territoire

solitaire, presque uniquement arpenté par des bêtes carnassières, que ma grand-mère maternelle, Elsa Miller, a jadis décidé d'établir sa petite communauté.

Des visions du village me reviennent furtivement à l'esprit. Le cabanon nauséabond dans lequel il est interdit d'entrer. Le cimetière aux croix déformées. Les hurlements des chiens entravés. Mais surtout, c'est le visage de mon aïeule que je ne peux effacer, bien des années plus tard. Des traits qui se sont gravés dans ma mémoire plus profondément encore lorsque j'ai découvert dans une vieille boîte, une photographie d'elle à mon âge. Comment oublier cette figure sévère, aux lèvres fines et bariolées, aux yeux jaunes comme ceux des fauves et aux joues poudrées de rouge ? Sur le cliché, elle avait remonté ses cheveux, noirs et bouclés, sous un chapeau qui les dissimulait partiellement. Elle était vêtue en homme, une canne à l'extrémité coupante à la main. Elle ressemblait à un dandy proxénète, prête à sévir dans une chambre de torture capitonnée de velours rouge. Lorsque j'étais enfant, elle m'impressionnait par sa prestance. Je conserve surtout d'elle le souvenir de l'une des rares fois où elle s'est adressée à moi, peu de temps avant mon départ de Combourg. Par la suite, elle a retranscrit ce qu'elle m'avait dit à cette occasion, dans son journal : « Florence, nous nous reverrons. Le mal saute toujours une génération ». Je me suis longtemps demandé comment elle avait deviné que ma mère allait bientôt fuir le hameau, m'emmenant avec elle jusqu'à Radisson, plus de 600 kilomètres à l'ouest. Et surtout, pourquoi elle m'avait adressé cet étrange avertissement. La lecture de son journal, bien des années plus tard, me permit de mieux comprendre les motivations de ma parente.

Mollement, je souligne un exercice au sujet des verbes du troisième groupe, qui me semble approprié pour mes élèves. Le poids de mon passé commence à m'accabler,

comme si un étau cherchait à m'écraser entre ses mâchoires. Je sens qu'il me faudra bientôt le briser, l'écarteler, afin d'éviter qu'il me broie. Il y a un moment que j'envisage de me confier à Liliane, ma fidèle amie depuis neuf ans déjà. La méfiance m'a freiné depuis longtemps. Mais, après toutes ces années à habiter et à travailler avec elle, mes craintes se sont un peu estompées, à la manière dont le brouillard s'évapore avant l'aurore. Et puis, Liliane sait susciter la confiance, avec sa grande discrétion et son caractère solitaire, semblable au mien. Jamais elle n'a cherché à me soutirer des aveux lorsque je souhaitais m'esquiver, elle a toujours respecté mon habitude de me cloisonner dans ma chambre pendant de longues heures, les rideaux fermés. De toute façon, je ne tolérerais pas que quiconque m'en empêche.

Nos champs d'intérêt ont aussi contribué à nous rapprocher, au cours de nos études à l'Université de Rouyn-Noranda. Toutes deux, nous aimons la lecture et la géographie, la pêche et les promenades en forêt. Mais surtout, nous souhaitions travailler à Radisson, à l'extrémité de la route de la Baie-James. Elle, par amour pour le Grand Nord, moi, pour regagner la quiétude des villages nordiques, beaucoup moins affolants que Rouyn-Noranda, dont la population, de plusieurs milliers d'habitants, me terrifiait. Quand je repense à ces six longues années d'études, c'est toujours avec agitation. Je me souviens avec déplaisir des bains de foule du Cégep et de l'Université, qui contrastaient cruellement avec le calme relatif de Radisson, qui comptait moins de quatre cents âmes. Heureusement que Liliane partageait une chambre avec moi dans les résidences étudiantes, toujours bienveillante et prête à me seconder lorsque l'agoraphobie me tenaillait. Pendant mes interminables crises, elle s'isolait avec moi dans une pièce sombre. Nous inventions ensemble une cité évanescence, qui se délitait pour laisser place à un désert de glace.

Dans la marge du manuel, je m'aperçois que j'ai distraitemment dessiné le plan quadrillé d'une ville. Rêvasser à mes études m'a sans doute rappelé l'existence de Joutel, village fantôme au nord de l'Abitibi. La visite de ses ruines est l'un des seuls bons souvenirs que je garde de mon passage dans la région. Longtemps, j'étais demeurée prostrée en bordure d'une rangée de maisons éventrées, les mains immergées dans les rares débris survivants. Je me voyais déambuler dans les artères de l'ancienne cité, dont il ne demeurait plus que des allées rongées par la végétation et une antenne de télécommunications. Jamais je n'oublierai la sensation de plénitude que j'avais ressentie en foulant les boulevards décharnés, où s'élevaient autrefois les logements des travailleurs. Je n'avais rejoint Liliane qu'à l'aube, après une nuit passée à frissonner dans la ville effondrée.

Au cours des années, ma colocataire m'a souvent taquinée à propos de mon intérêt quasi maladif pour ces cités dont il ne subsiste que des vestiges, condamnées aux morsures sporadiques du temps. Ce soir, si je parviens à lui parler de Combours, elle comprendra pourquoi ces endroits m'ont toujours fascinée.

La voix de ma mère, qui me sermonne, s'amalgame à mes pensées. Pendant mon enfance, elle m'a souvent répété de ne jamais mentionner à quiconque l'existence de Combours. J'avais bien sûr très envie de lui désobéir. Mais elle me menaçait en disant : « Si tu en parles à qui que ce soit, je serai très en colère contre toi. Tu deviendras une méchante femme comme ta grand-mère. Et elle viendra te punir de bien vilaines façons ». J'abandonnais vite toute velléité d'enfreindre ma promesse. Bien des années plus tard, je m'estime enfin prête à lui désobéir. Après tout, ma mère est depuis longtemps inhumée, à

cause d'un malencontreux accident. Le temps est venu, l'attente parvenant bientôt à son échéance. Je le sens, de façon instinctive.

Liliane vient d'entrer dans la salle des enseignants, comme pour corroborer mon intuition. Sa silhouette, mince et élancée, se découpe dans l'embrasure du local. Je relève la tête de mon manuel pour la saluer. Elle semble exténuée, les cernes creusant ses petits yeux marron et enfoncés, ses cheveux bouclés sont en broussaille, hérissés jusqu'à la taille. Elle sourit tout de même, avec son naturel désarmant, alors qu'elle nettoie ses mains barbouillées de craie dans le lavabo. Une pointe de lassitude dans la voix, elle détaille :

— Les petits étaient insupportables. C'est sans doute le beau temps, seize degrés cet après-midi... Ça et la fin des classes qui approche. Je me sens épuisée. J'aurais grandement besoin de me changer les idées. J'aimerais passer la soirée avec toi, si ça ne te dérange pas.

Sa proposition m'apparaît comme un autre présage favorable. Je saisis l'occasion.

— Bien sûr que non. Et nous pourrions acheter du vin.

Ma colocataire se retourne vers moi, un peu moins morose. Pendant qu'elle essuie ses mains avec la serviette, elle répond :

— Bonne idée. Depuis que j'ai quitté Éric, je me sens un peu déprimée.

Je tente de demeurer coite. Éric. Je l'ai abhorré dès que je l'ai rencontré, avec son visage traître et ses manières perfides. Il se murait de longues heures avec Liliane dans sa chambre. De l'autre côté de la porte, je les écoutais gémir en le maudissant. Je savais qu'il était menteur et infidèle, qu'il avait trompé ma meilleure amie à de multiples reprises. J'avais fait mention plusieurs fois à Liliane de mes certitudes. Elle m'avait demandé de prouver ces allégations, qui ne relevaient selon elle que de ma seule interprétation. Ce

n'était qu'après avoir découvert par hasard ses forfaits que ma colocataire s'était enfin décidée à le chasser. Moi, je l'aurais sanctionné plus sévèrement.

Pour ne pas m'emporter, je préfère esquiver le sujet et lui faire part de ce que j'ai pensé cuisiner ce soir. Du *Puanaasi*, soit du caribou rôti. Je rassemble ensuite mes livres étalés sur la table, avant de suivre Liliane à l'extérieur.

En bavardant, nous regagnons notre logis. Ma colocataire a raison, la température est étonnamment clémente pour un mois de juin, au nord du 53^e parallèle. J'en suis même un peu incommodée, en venant presque à désirer le retour de l'hiver et de ses longues nuits polaires. Ces ténèbres mouvantes, qui sont à leur apogée en décembre, sont plus en accord avec ma nature. Souvent, je suis allée danser dans l'obscurité sous les entrelacs des aurores boréales, alors que le jour ne se levait jamais. Chaque fois, je souriais, les yeux levés vers le ciel aux nuances verdoyantes, constellé d'étoiles mourantes.

Mes rêveries s'interrompent lorsque nous arrivons à l'épicerie, afin d'acheter le vin et les ingrédients manquants pour ma recette. Nous nous dirigeons ensuite jusqu'à la maison que j'ai héritée de ma mère, un bungalow d'un étage, semblable à celui de tous nos voisins. Liliane prend place au salon pendant que je remplis nos coupes de liquide cramoisi. J'en aurai besoin si je veux être capable de me confier. En attendant, nous échangeons sur des sujets anodins, comme le travail et les vacances d'été. Quelques verres plus tard et le souper expédié, je me décide enfin à me révéler.

Je lui raconte le souhait de ma grand-mère de construire, à l'insu de tous, un village sur un espace vierge du Québec, amenant avec elle plusieurs de ses proches, officiellement déclarés décédés.

À ce moment de mon récit, Liliane m'interrompt. Son petit nez, parsemé de taches de rousseur, est plissé par la perplexité.

— Mais comment est-il possible que tous ces gens aient pu feindre le décès ?

J'attendais tôt ou tard cette question, à laquelle ma grand-mère répond dans son journal. Je réplique donc, avec assurance :

— La plupart des habitants de Combourg ont simulé la mort dans un naufrage. Pratique pour disparaître sans laisser de traces...

Les yeux de Liliane s'écarquillent. Elle repousse d'une main l'une de ses longues boucles châtaines avant de dire :

— C'est difficile à croire, mais... je te fais confiance. Je sais que tu ne m'as jamais menti. Et que s'est-il passé, ensuite ?

Je reprends, ne souhaitant pas pour l'instant exposer davantage les méthodes de colonisation de mon aïeule. Je lui raconte ma naissance un jour d'hiver, dans une cabane péniblement réchauffée par un poêle à bois. Mon aïeule avait secondé ma mère lors de l'accouchement. Elle aurait alors prononcé les mots « elle sera à mon image », tels que transcrits dans son journal. Je n'ai pas pu en savoir plus sur cet énigmatique présage avant notre départ.

Consciente que j'élude des aspects importants du récit, je me ressers un autre verre, pour me donner contenance. J'hésite à esquisser un portrait précis de mon aïeule, comme si j'avais l'impression de me trahir. Que, ce faisant, je bafouais un tabou millénaire, éveillais la colère des ancêtres ensevelis dans le cimetière de Combourg. Ma colocataire, toujours attentive, reprend un peu de vin, me considérant avec une curiosité prononcée.

Elle fait remarquer :

— Tu as mentionné le journal de ta grand-mère à quelques reprises.

En bafouillant, je lui explique qu'il est un élément clef de mon passé. Que, sans ce document, j'en saurais bien peu à propos du village et de mon aïeule. Le cahier relié en cuir, que ma mère a certainement volé avant de s'enfuir, m'a révélé plusieurs aspects de la personnalité de ma grand-mère. Ses pages, recouvertes d'une écriture fiévreuse, exhalaient le tabac aromatisé. De longues soirées, j'ai lu et relu ces écrits, que je connais par cœur. Des feuillets qui prouvent que je n'ai rien inventé : Combourg, les rituels chamaniques de ma grand-mère, ses prédictions à mon égard.

Je m'interromps à ce moment, épuisée par cette confession. Liliane me sourit, avec sa candeur habituelle. Elle me dit simplement :

— Toute une histoire...

Malgré son attitude avenante, je ne peux m'empêcher de deviner qu'elle doute de mes confidences, jugeant qu'il ne s'agit que de fabulations enfantines. Le vertige se répand dans mes membres, suivi d'un vif étourdissement, que j'attribue au vin. Devant moi, Liliane m'adresse un sourire factice. Mon corps se tend, mes poings se crispent. La blessure devient plus dense. Elle ne me croit pas. Elle pense que j'ai tout inventé. Jamais je n'aurais dû prendre le risque de me confier, d'exhiber ainsi ma vulnérabilité. Incapable de supporter plus longtemps son regard incrédule, j'enfile une veste, avant de me précipiter vers la porte d'entrée. Ma colocataire, confuse, s'inquiète de mon soudain changement de cap. Son visage se contracte, adoptant une expression déconcertée. Elle me demande ce qui ne va pas et me prie de rester, tendant les bras vers moi pour essayer de me retenir. Un instant, je manque de me laisser appâter, de tomber dans le piège de sa

fausse sincérité. Elle semble si réellement désolée... Mais je sais, je sens qu'elle ne fait que feindre.

J'ignore ses supplices et me hâte de gagner la rue, pour me calmer. Dehors, la soirée est paisible, propice à une promenade nocturne. Indignée, je contourne l'école d'un pas nerveux, dépasse la piscine municipale, longe l'avenue des Groseillers. J'allume un cigare aromatisé pour essayer de m'apaiser. J'ai l'impression que Liliane me pourchasse, qu'elle m'épie entre deux bâtiments obscurcis. Je secoue la tête, et l'image se dissout dans la neige fondante à mes pieds. À chacune de mes foulées, la colère s'atténue, chassée par les arguments avec lesquels je tente de me raisonner. Dans le ciel tranquille, la nuit bruisse, parsemée d'étoiles. Après un moment de flottement, je décide de rentrer au bungalow. Encore amère, je me promets de conserver à l'avenir un rapport superficiel avec Liliane, indigne d'accueillir mes confidences. Je suis si déçue d'avoir été trop confiante.

Avant d'entrer, un pressentiment me saisit. Je me faufile dans le couloir sans bruit. En arpentant le corridor, j'entends la voix de ma colocataire, en provenance de sa chambre. Par la porte entrebâillée, je la vois assise sur le lit, le téléphone près d'elle. Elle dit à son interlocuteur :

— Florence vient de me raconter une histoire difficile à croire. Tu la connais, elle a toujours été un peu particulière. Elle a vraiment mal réagi, elle a fait une crise sans que je sache pourquoi... Je ne sais pas quoi faire.

Un silence succède à sa trahison. Je sens la colère se distendre en moi. Comment ose-t-elle révéler à un inconnu ce que je viens de lui confier ? Serait-elle en train de me dévoiler sa véritable nature, fourbe et cachottière ? M'aurait-elle leurré toutes ces années ?

Péniblement, je me retiens de me ruer dans la pièce à la volée, pour plutôt écouter sa conversation et voir jusqu'à quel point elle osera me trahir.

— Non, pas vraiment. Je n'ai pas osé lui dire que nous continuons de nous voir. Elle ne comprendrait pas. Nous n'aurons qu'à nous rejoindre chez toi, comme d'habitude. Disons mardi, lorsque tu seras de retour de chez ta sœur ?

Je ne saisis pas la réponse de l'autre, assez longue, l'esprit brouillé par la colère. Puis, Liliane dit :

— Moi aussi j'ai hâte de te revoir Éric. Si tu savais. Prends soin de toi en attendant... et bonne nuit.

J'entends le bruit du combiné qu'elle repose sur son socle. Incapable de me contenir plus longtemps, j'entre violemment dans sa chambre. Comment daigne-t-elle répéter mes secrets à Éric ? Surtout à lui ? Une affirmation de mon aïeule me martèle l'esprit : « Qui trompe une fois trompera toujours ». Liliane sursaute en m'apercevant. En remarquant l'expression de mon visage, elle balbutie, déstabilisée :

— Pardon, Florence, je ne voulais pas te choquer ! Je suppose que tu as tout entendu ? J'avais l'intention de te le dire, pour Éric, mais j'attendais le moment propice... Et je te jure que...

Sa voix se casse. Elle ment. Presque d'elle-même, ma main gauche se referme sur le premier objet à ma portée. La lampe de sa table de chevet. Je vois le fil s'extraire de la prise, semblable à un long serpent. Je fracasse la lampe une première fois sur le crâne de Liliane. Mes gestes obéissent à leurs propres règles. Liliane s'effondre sur le plancher. Je répète le mouvement une seconde fois, encore plus fort. Les cartilages résistent un moment avant de fendre. Le sang s'écoule, abondant. Je ne sens plus que mes mains,

traversées par les fourmillements, refermées autour de la base de l'objet, qui percute la tête de la traîtresse. Trois fois. Quatre fois. Cinq fois. Son visage devient méconnaissable.

Sur le sol, son sang dessine une flaque corail, en forme de croix déformée. J'inspecte avec circonspection la figure écrasée. À mesure que mes tremblements s'atténuent, je perçois, presque imperceptiblement au début, une sensation bien différente de la colère et du dégoût qui m'habitaient auparavant. Le sentiment de jouir d'un plaisir interdit pendant le soleil de minuit. De plonger mes doigts dans une flamme purificatrice. Je demeure longtemps agenouillée, à caresser les cheveux poisseux de Liliane. Le sang a esquissé les contours d'une araignée. Je le nettoie avec les vêtements de ma colocataire, que je viens de lui retirer. Même dévêtue et souillée de sang, le visage enfoncé, elle sécrète toujours cette même hypocrisie, travestie sous de tendres atours.

Je m'arrache à ma contemplation et glisse dans mon sac à dos le journal, avec quelques habits pêle-mêle. Le poids du cadavre de ma colocataire me surprend lorsque j'entreprends de le tirer par les pieds jusqu'au coffre arrière de ma Jetta, stationnée dans le garage. Au terme de longs efforts, je parviens à la pousser dans le fond de l'espace de rangement, avant de refermer le couvercle de ce corbillard de fortune. La suite des événements s'impose comme une évidence. Le signe que j'attendais depuis des années s'est enfin manifesté. Il est temps de gagner Combourg, d'aller enterrer Liliane sous l'une des croix difformes du village. Il doit en être ainsi.

Route Transtaïga, km 59 : Exutoire Sakami

Je croise peu de conducteurs sur la route, sans doute à cause de l'heure tardive. Étrange, en effet, d'errer sur le chemin le plus isolé du Québec à trois heures passées. Mais je n'ai pas le choix de me hâter, car je ne dispose que de deux jours pour gagner Combourg. Lundi, il sera trop tard, puisque notre disparition aura été remarquée à l'école. Ma maison sera peut-être fouillée, des traces de sang seront possiblement retrouvées. Je préfère ne pas trop y songer pour l'instant.

Après avoir parcouru la route de la Baie-James pendant plus de soixante-dix kilomètres en direction du sud, je rejoins enfin l'embranchement de la route Transtaïga. Le revêtement de bitume cède sa place au gravier, qui ralentit un peu ma progression. J'entends les cailloux marteler le dessous de la voiture, telle une averse qui coulerait à l'envers.

Devant mes yeux harassés, les phares éclairent les conifères en bordure de la route, principalement des épinettes aux troncs longilignes, dont les racines disparaissent sous le lichen. Par moments, j'intercepte le mouvement d'un animal qui détale, le plus souvent un caribou, effrayé par le bruit du moteur. Je m'imagine trotter à ses côtés parmi la végétation chétive, mes pattes s'enfonçant dans un tapis de mousse. Dans la nuit fraîche, mes bois s'arquent vers le ciel, dans lequel s'emmêlent les nuances éphémères. J'ai envie de sortir de l'habitacle de la voiture pour me mêler aux bêtes embusquées, hurler avec elles à l'instar des chiens de ma grand-mère.

Bientôt, il me faudra me dégourdir, m'autoriser quelques instants de répit avant de poursuivre. Je ne fais qu'attendre un signe. D'ici là, les kilomètres se chevauchent. Le chemin serpente près du Réservoir Robert-Bourassa, contournant de nombreux lacs, pour

la plupart anonymes. J'ouvre la fenêtre pour laisser l'air nordique s'infiltrer par l'interstice de la vitre. Je ne sais pas après combien de temps le corps de Liliane commencera à empestier, à exhiler cette odeur caractéristique des trépassés. Pour le moment, j'inspire à grandes bouffées le vent vivifiant de la Taïga, mon haleine formant une légère buée. Le silence est presque complet, rompu par le seul bruit d'un véhicule tout-terrain qui approche peu à peu de la voiture. Sans accélérer, je scrute le conducteur du bolide, emmitouflé dans un anorak épais. Il ne se retourne même pas vers moi, continue d'avaler les kilomètres à toute vitesse. Je lui adresse un mauvais sort pour qu'il tombe en panne un peu plus loin.

Mon attention se reporte sur le chemin crevassé. Je viens de dépasser la Halte de Sakami, en bordure du lac du même nom. J'envisage un instant à m'y arrêter, puisque des toilettes et des aires de repos sont disponibles sur place, puis je me ravise. Rien n'indique que je doive m'immobiliser à cet endroit. Au contraire, le tronçon qui y conduit me semble ténébreux et peu hospitalier. Sur le sentier, je crois même apercevoir, à la lanterne de la lune, presque pleine, un individu en train de se contorsionner, son corps maculé de taches sombres. Des bouches obscures qui cherchent à le dévorer. Je frémis avant de remonter la vitre.

Quelques kilomètres plus loin, mes phares enflamment l'affiche de l'Exutoire Sakami, dissimulée en partie par les branches d'épinettes. Près de l'entrée de l'aire d'accès, deux iris jaunes brasillent dans la nuit. Un harfang. J'éteins le moteur immédiatement.

Je m'aperçois à quel point j'avais besoin de repos tandis que je frictionne mes jambes endolories. La droite, surtout, m'élance. Je regrette de ne pas avoir l'habitude de conduire pendant de longues distances, me bormant généralement au périmètre du village.

J'aurai bientôt l'occasion d'y remédier, avec les centaines de kilomètres qu'il me reste à franchir avant de parvenir à Combourg.

Mon regard s'égare sur l'Exutoire, drapé d'obscurité. Pour plus de sûreté, je m'empare de la lampe de poche dans ma boîte à gants, ainsi que de mon canif. Sait-on jamais. Même si je suis protégée par le harfang, vigile attentif qui veille sur la halte, un imprévu pourrait se produire. Je remercie le volatile avant d'emprunter le chemin de gravier, le faisceau de ma lampe découpant la nuit en une succession de cercles identiques. Le halo blafard révèle la végétation en bordure du relais routier, aménagé à gauche du lac Sakami.

Je reconnais les marches enduites de peinture verte, les tables à pique-nique surplombées d'un auvent, les rochers disséminés près du parking. Un peu plus loin, les cabines hygiéniques sont toujours au même endroit, aussi peu invitantes que lors de ma dernière visite. À l'extrémité de l'Exutoire, les eaux noires bruissent, balayées par la brise. Les étoiles s'y jettent par milliers.

Ma lampe me dévoile la présence de deux tentes, disposées près de la berge. Je m'éloigne pour ne pas réveiller les campeurs, sans doute des touristes en quête de dépaysement. Trois voitures et un quatre-roues sont garés au fond du stationnement. Après m'être assurée que je suis à bonne distance des vacanciers, j'allume un cigare aromatisé. La fumée aux relents vanillés s'élève vers le ciel en ondulant comme un serpent éthéré. J'ai envie de me mêler à lui, de devenir immatérielle pendant un instant. Lorsque je serai arrivée au village, je demanderai à ma grand-mère de me montrer comment frayer avec l'invisible.

Je continue de scruter les lieux pendant que je fume tranquillement. Il y a plus de vingt-quatre ans que je n'ai pas fait escale ici, alors que j'étais âgée de seulement trois ans.

Je me rappelle du sentiment que j'avais éprouvé en gagnant la halte, quand ma mère et moi l'avions rejointe, au terme de notre fuite du village. Tout m'apparaissait alors si hostile et infini. J'avais ressenti un grand déséquilibre en levant la tête vers les nuages gris. Ils s'étaient morcelés peu de temps après. C'était le premier orage du printemps. Sous les torrents, les motoneigistes qui envahissaient alors l'Exutoire partiraient vers l'extrême est de la route, jusqu'au réservoir Caniaspicau, pourchassés par les flots.

C'est aussi sur l'une des motoneiges du village que nous nous étions enfuies, ma mère et moi, par un matin d'avril 1987. Je suppose que ma mère guettait le moment propice à notre fuite. Par la suite, je me suis souvent demandé si j'avais vraiment vécu ce moment. Je garde comme souvenir l'image de notre évasion sur un sentier approximatif, la motoneige zigzaguant entre les épinettes. Sous les skis du bolide, le chemin cherchait sans arrêt à nous renverser. Pressée contre le corps de ma mère, je sentais son cœur palpiter sous les assauts de la peur. Elle avait toujours été si craintive, effarouchée par la moindre menace. Elle continuait cependant de foncer, afin de s'éloigner le plus rapidement possible du village honni. J'essayais de me retourner pour regarder derrière nous, mais elle me réprimandait chaque fois, de crainte que je chute de la motoneige. Plusieurs fois, les arbres se sont inclinés pour essayer de nous retenir.

Finalement, la route Transtaïga s'était révélée, récemment déneigée. Ma mère avait choisi un jour clément de printemps. Sur l'accotement, nous avançons aussi vite que le permettait le véhicule. Longtemps, nous n'avions croisé personne, sinon une famille de renards qui avait déguerpi à notre approche. Leurs museaux blancs étaient tachetés de sang, les marques ébauchant des larmes écarlates sur leur pelage. Un présage. Puis, quelque part autour du kilomètre 65, la motoneige avait toussoté, avant de refuser d'avancer.

Nous avons franchi à pied les kilomètres qui nous séparaient de l'Exutoire Sakami. Il me semble que je pleurais, tandis que ma mère me suppliait d'avancer, me portant par moments dans ses bras tremblants. Des yeux patients nous espionnaient de la forêt.

Ensuite, je crois que l'un des travailleurs du barrage La Grande-3 nous avait conduites jusqu'à Radisson, sans doute attendri par mes larmes. Puisqu'il habitait au village, ma mère avait décidé de demeurer sur place quelque temps, afin de mettre nos papiers en règle. Au départ, elle souhaitait fuir encore plus loin, gagner l'Abitibi-Témiscamingue, peut-être même l'Ontario. Mais, en constatant que personne n'avait tenté de nous traquer, elle s'était apaisée.

Elle avait néanmoins acheté plusieurs chiens de traîneau, qu'elle avait postés comme gardiens autour du bungalow. Et même si les années s'étaient écoulées sans heurts, elle s'était confinée dans une méfiance excessive, qui l'empêchait parfois de sortir de la maison. Elle obéissait à un horaire rigide, qui paraissait la rassurer. Néanmoins, elle ne remplaçait pas les bêtes lorsqu'elles étaient retrouvées mortes au matin dans la cour, son obsession se bornant désormais surtout à elle-même. Chaque fois, elle blâmait les loups. Je demeurais alors de longues minutes à examiner la dépouille déchiquetée du chien, une moue dépitée sur les lèvres. À chaque bête de moins, l'attelage de notre traîneau, que j'aimais conduire pour le plaisir, se trouvait un temps déséquilibré, comme s'il lui manquait une vertèbre. Les animaux s'habituèrent ensuite à leur nouvelle configuration. Mais, comme je le disais à ma mère, « il valait mieux un chien déloyal de moins que toute une meute indocile ».

Un bruit paralyse brusquement mes rêveries. Quelqu'un approche de la table de pique-nique sur laquelle je suis assise. J'introduis ma main gauche dans ma poche, avant d'empoigner le manche glacé du couteau. Je me sens prête à tuer à nouveau s'il le faut. De

l'autre, je darde le rayon de la lampe sur l'imposteur. La lumière le prive de son déguisement, l'exhibant dans toute sa faiblesse : un homme de taille moyenne, aux cheveux blonds, presque blancs, vêtu d'un anorak. Il me sourit, avant de me demander un cigare. Pour l'instant, il ne me semble pas menaçant. Peut-être me laissera-t-il tranquille lorsque j'aurai répondu favorablement à sa requête. Je lui tends le paquet dans un geste sec. Il en extrait deux cigares et m'en offre un avec galanterie. Plutôt que de se détourner, il m'informe :

— Je cherche quelqu'un pour m'amener près de Nitchequon.

Je m'étrangle un moment. Nitchequon ! Un village fantôme nordique, à plus d'une centaine de kilomètres au sud de la Centrale Brisay. L'ancien comptoir, abandonné depuis des décennies, est difficilement accessible, même par voie aérienne. Qui peut bien connaître cette communauté disparue à part moi ? Je demeure sans voix.

Mon interlocuteur insiste :

— Alors, tu passes ou non près de Nitchequon ?

J'acquiesce, avant de demander :

— Qu'est-ce qui t'a fait t'intéresser à ce village abandonné ?

L'homme s'illumine et m'explique :

— Je me passionne pour les villages fantômes. L'an dernier, je suis allé visiter les ruines de Gagnon, au sud de Fermont. L'année précédente, c'était Labrieville, dans la région de la Côte-Nord, à 100 kilomètres au nord de Forestville.

— Je connais déjà ces villes. De même que les raisons qui ont conduit à leur fermeture.

Le voyageur m'observe avec étonnement.

— Vraiment ? Alors, je serais encore plus ravi que tu viennes avec moi à Nitchequon.

Je feins d'ignorer son commentaire. Je commence à me sentir mal à l'aise, à avoir envie de regagner ma voiture au plus vite. Dans la valise, le corps de Liliane est sans doute déjà violacé, ses lèvres exsangues. Je dois me dépêcher avant que ne s'étende la purulence. Avec effroi, j'imagine le coffre de ma voiture s'ouvrir sur une masse mouvante, parvenue à un autre stade d'existence. Je prends cette image comme un avertissement.

Je salue l'homme et m'éloigne en direction de ma voiture. Il continue de me talonner, en insistant :

— Et tu connais même Beauchêne et Pascalis ?

— Évidemment. Deux villages de l'Abitibi-Témiscamingue. Le premier est un ancien lieu de portage, le second a été anéanti par un feu de forêt. Ses habitants ont été relocalisés à Val-d'Or.

Impressionné, le voyageur me barre le chemin.

— Hors de question que tu partes d'ici sans moi.

L'angoisse se répand dans mes veines. Ma main étreint le couteau. Je sens la désagréable moiteur du contact de la peau sur le manche. Impossible de faire le trajet avec lui, surtout en considérant mon funeste chargement. Sauf si, comme l'écrivait ma grand-mère dans son journal, « cette rencontre se place sous des augures favorables ». Mais comment m'en assurer ?

Nous ne sommes plus à présent qu'à quelques mètres de ma voiture. Je n'ose pas crier, prendre le risque de réveiller les vacanciers assoupis près du lac Sakami. Avec ce

que je transporte dans le coffre, il vaut mieux être le plus discrète possible. L'homme se plaque contre la portière de droite, son sourire avenant toujours sur les lèvres. Il s'excuse :

— Habituellement, je ne suis pas aussi insistant, mais j'ai le sentiment que je dois faire le voyage avec toi.

Je le considère avec embarras, le faisceau de ma lampe braqué sur son visage. Il plisse les yeux, me demande de cesser de l'aveugler. Je continue de lui brûler les rétines, en attendant de prendre une décision. Il a des yeux brun-jaune et perçants, semblables à ceux du harfang qui m'avait demandé de m'arrêter. En fait, sa figure au complet, au nez busqué et au visage lunaire, fixée sur un cou massif, ressemble à celle du prédateur. Peut-être que je devais faire une halte ici pour recueillir un passager ? L'idée est plausible, même si je ne sais pas encore quels avantages je pourrai en soutirer. Sans doute que ma grand-mère saura m'instruire sur mes intuitions. Je ne suis après tout pas en maîtrise de la totalité de mes moyens. Elle m'enseignera comment interpréter les présages, lorsque nous entrerons ensemble dans le cabanon. Je me sens tellement novice en cet instant.

Remarquant mon indécision, le voyageur en profite pour se présenter :

— Cédrik. Et toi ?

— Florence.

Il ajoute, pour meubler le silence :

— Je pensais passer la nuit dans ma tente. Mais mon tout-terrain vient de tomber en panne. Ce n'est pas grave, j'en trouverai une autre au campement de Laforge-2. Ensuite, si tu veux, tu pourras m'accompagner jusqu'à Nitchequon.

— Non, je n'irai pas à Nitchequon.

— Dommage. Mais tu changeras peut-être d'idée en chemin.

— J'en doute.

— Je peux monter ?

Encore une fois, j'hésite. Derrière lui, le hurlement du harfang retentit. Cette fois-ci, le doute n'est plus permis.

— C'est d'accord. Mais je te débarquerai à la centrale Laforge-2, pas plus loin.

Il me serre la main avec reconnaissance. Instinctivement, je me cambre à son contact. Rares sont les gens à qui je permets de me toucher, même de manière superficielle. Et puis, ses gants de cuir ont une texture rigide, cadavérique. Je me dépêche de m'éloigner, avant de déverrouiller les portes de mon véhicule. Frigorifié, il se hâte de se faufiler dans l'habitacle. Je l'imité, même si le froid ne me dérange pas. Plus jeune, il m'arrivait souvent de demeurer immobile dans la taïga pendant des heures, à guetter les collets que j'avais posés.

Pour justifier son peu de résistance au froid, Cédrik m'explique qu'il est né à Sherbrooke, ville plus tempérée, où il a étudié un moment l'histoire, avant de devenir nomade. Je ne réponds rien, me contente de faire marche arrière. Puis, j'allume un cigare pour masquer les odeurs, un peu contrariée par la tournure des événements. Dans le coffre, j'ai l'impression d'entendre le corps de Liliane rebondir, ses ongles racler les parois. Je me dépêche d'insérer un disque dans le lecteur, sous le regard interrogateur de Cédrik.

Extrait du journal d'Elsa Miller

15 juin

Je suis allée aujourd'hui déterminer l'emplacement de mon futur village. Faire un choix n'a pas été aisé : je souhaitais un endroit retiré, éloigné de toute autre localité, à bonne distance des routes principales. C'est un dépliant touristique de la Baie-James qui m'a donné l'idée d'établir ma communauté en bordure de la route Transtaïga. Quoi de plus favorable à mon projet qu'un chemin de gravier, pratiquement inhabité, sauf par quelques centaines de travailleurs œuvrant sur des barrages hydroélectriques ? Une route à ce point isolée que son extrémité est à presque 700 kilomètres de toute ville reliée par le réseau de transport ? Je me suis donc décidée à quitter Montréal pour Radisson, avec Vincent, l'un des mes assistants, pour vérifier si le terrain se prêtait à mes projets.

J'ai pris un certain temps à identifier l'endroit où nous devions nous immobiliser. L'atmosphère des lieux devait être propice à mes desseins. Longtemps, j'ai attendu un signe, guetté un indice, tandis que la route de gravier serpentait devant nos yeux. Malgré sa fatigue, je n'ai pas autorisé Vincent à s'arrêter avant que je ne lui en donne l'ordre. Le jeune homme conduisait en silence, n'osant pas desserrer les lèvres pour solliciter un moment de répit. Comme la plupart des employés de ma banque, il savait les risques qu'il encourait s'il me désobéissait. Il ne l'avait d'ailleurs jamais fait, contrairement à son frère Charles, que j'avais été obligée de réprimander en sa présence.

Nous avons dépassé les installations de la Centrale Laforge-1. La portion de la route sur laquelle nous nous trouvions était sauvage, dépourvue de haltes touristiques.

Tout autour ne se dressaient que les arbres malingres de la taïga, plantés dans un épais tapis de lichen. Au-dessus des conifères rabougris, le crépuscule étalait les ultimes lueurs du jour. Bientôt, la nuit serait complète, d'un noir intégral, lacérée par la seule lueur des phares. Je commençais à considérer l'éventualité de dormir dans la voiture avec mon assistant, après m'être amusée avec lui un instant. Ce ne serait pas la première fois que je gratifierais le jeune homme de mes faveurs. Il éprouvait d'ailleurs un plaisir évident en ma compagnie, n'ayant certainement pas la chance de bénéficier souvent des talents d'une femme d'expérience, de deux fois son âge.

J'ai alors aperçu le harfang en bordure du chemin. Avec noblesse, il se tenait perché sur le panneau indicateur de la route d'accès à la centrale Laforge-2. Nos regards se sont croisés. Il suffisait de nous laisser guider. Sans hésiter, j'ai demandé à Vincent de s'engager dans le chemin étroit qui conduisait à la centrale. Au-dessus de nous, l'oiseau volait en cercle dans le ciel obscurci.

Lorsque nous sommes parvenus à l'extrémité de la route, Vincent a éteint le moteur. Il est venu ouvrir ma portière, avec sa grâce habituelle, et m'a demandé ce que j'attendais de lui. J'ai répondu que nous continuerions d'avancer dans les bois, vers le Nord. C'est en effet dans cette direction que se dirigeait le harfang, en poussant des cris perçants. Avec l'aide de mon assistant, j'ai enfilé un long manteau de cuir, doublé de fourrure, avant de sortir dans la nuit, plutôt fraîche. Vincent tenait entre ses mains une lampe de poche massive, dirigeant le faisceau devant nous. Nous avons marché longtemps, traversé un cours d'eau sur un canot volé à la Centrale, longé plusieurs lacs anonymes. Le volatile ne nous quittait pas ; il s'était même rapproché. J'entendais, tout près, le bruissement de ses ailes. Puis, j'ai senti que nous étions presque parvenus à destination. Nous venions de

dépasser l'embranchement étroit d'un cours d'eau. Un peu plus loin se devinait le lac Combourg, dont j'ignorais encore le nom à l'époque.

Sur l'une de ses berges, j'ai surpris des grognements. La lampe a révélé la présence d'une mère grizzli et de sa progéniture. Le harfang s'est installé sur une branche tout près, m'a toisée de ses pupilles dorées. Sans perdre mon calme, j'ai demandé à Vincent de s'interposer. Il a hésité un moment, avant de chercher une arme à proximité. Il n'a déniché qu'un bâton biscornu. Les mains tremblantes, il a brandi sa pitoyable massue en direction de l'ours. La femelle a grogné, les dents proéminentes, comme elle s'approchait de lui. Un hurlement a déformé le beau visage de Vincent, encore plus blême que de coutume. J'ai reculé de quelques pas, pour rejoindre l'arbre sous lequel le harfang était perché. Ensemble, nous avons regardé les blessures qu'infligeait l'animal à Vincent, dans un silence pieux. Malgré mon affection pour mon assistant, je ne pouvais détacher les yeux de la scène. Après tout, l'épanchement de sang serait tôt ou tard nécessaire pour protéger des regards indiscrets mon futur territoire. Alors, pourquoi retarder les rites essentiels ?

Violemment, les griffes du plantigrade ont écorché le torse de Vincent. Sur sa poitrine, les ongles du grizzli ont inscrit de longs sillons vermeils. Mon assistant a porté ses mains à ses plaies, profondes. Le fluide s'échappait en flots abondants. Il m'a suppliée de l'aider, les lèvres humectées d'hémoglobine. Sa voix n'était plus qu'un gargouillis indistinct. J'ai eu un temps d'hésitation. Après tout, il était un excellent amant et travaillait pour moi depuis huit ans déjà. Mais un tel acte de bravoure aurait constitué un affront à l'égard des signes favorables offerts par les oracles. Puis Vincent est tombé à genoux sur le sol. Sa chemise blanche était à présent complètement rougie, tandis que son

sang avait noirci le tapis de lichen. Le doute n'était plus possible : c'est bien ici que nous devions nous établir.

J'ai laissé la mère et ses petits se repaître de la carcasse de mon assistant, pendant que le harfang et moi explorions les environs. Lorsque nous sommes revenus près du lac, les grizzlis avaient disparu. L'oiseau s'est posé un instant sur la dépouille éventrée, son bec fouillant dans les viscères encore tièdes. Quand il s'est désintéressé du cadavre, j'ai remué la terre près de Vincent, dans laquelle j'ai planté une branche en forme de croix. Cette sépulture serait la première du cimetière, construit en bordure de notre future agglomération. Le sacrifice de Vincent, comme ceux à venir, saurait ériger une barrière de protection autour de Combourg. À vol d'avion, nos constructions demeureraient invisibles, impossibles à repérer. C'est ce que j'avais promis à mes concitoyens, pour la plupart des employés de la banque, qui avaient tout quitté pour fonder notre communauté.

Bientôt, il me faudra songer à garantir davantage notre sécurité. En attendant, je dois réfléchir à la construction du village, qui ne saurait tarder.

Route Transtaïga, km 203 : Rivière Pontois

Je progresse lentement sur la route presque déserte, pendant que l'aube s'étale dans le ciel blême. Sur le siège passager, Cédrik somnole, malgré la musique qui jaillit des haut-parleurs. J'envisage l'idée de le tuer pendant qu'il rêve, d'emmener son corps jusqu'au cimetière du village, dont il nourrirait le sol avide. Je pourrais aussi me débarrasser de son cadavre encombrant en bordure de la route. Des bêtes fauves aux lèvres écumantes se précipiteraient pour le dévorer, enchantées par mon offrande. Je me ravise en observant ses traits, si semblables à la physionomie du harfang. Mon passager choisit ce moment pour s'ébrouer, ses paupières découvrant soudainement ses yeux jaunes. Je sursaute.

— Tu profitais de mon sommeil pour me regarder ?

Je réponds par la négative, irritée. Je bafouille :

— Je me demandais si je devais te secouer pour te réveiller. Nous allons bientôt nous arrêter, je dois prendre une pause pour me dégourdir. Et peut-être trouver quelque chose à manger.

— Excellente idée ! Nous pourrions nous arrêter sur l'accotement pour déjeuner. J'ai emporté dans mon sac assez de provisions pour deux.

Il me gratifie d'un sourire avenant. Je sens mon corps se raidir à la vue de ses petites dents pointues. Parfaites pour déchirer la gorge d'un lemming. Je concède :

— D'accord pour partager le repas. Mais nous allons descendre à la Rivière Pontois, pas avant.

— Pourquoi ?

— Parce que j’aimerais revoir l’endroit où ma mère est morte.

Cédrik affecte une mine désolée.

— Mes sympathies. Aucun problème pour attendre à la Rivière Pontois, alors.

Il se tait un moment, la tête baissée. Sans doute se demande-t-il de quelle manière ma mère est décédée. Je dis seulement :

— Elle s’est noyée pendant que nous étions allées pêcher, il y a plusieurs années. La glace s’est fissurée et elle est tombée dans l’eau glacée.

Cédrik pose sur mon épaule une main qui se veut réconfortante. Ses griffes s’infiltrant dans le tissu de mon manteau. Je faillis lui hurler de ne me toucher en aucune circonstance, avant de m’adoucir. Après tout, les augures semblent indiquer qu’il est un allié, jusqu’à preuve du contraire. Et il est peut-être temps, à vingt-cinq ans passés, que je permette à un homme de m’approcher... Je serre les mâchoires et me concentre sur la route, qui se déroule comme un serpent. Sur les deux côtés, les épinettes se courbent vers la voûte céleste pour capter les premiers reflets du jour. Leurs branches s’allongent, les aiguilles cherchent à frôler la carrosserie de ma voiture. Une odeur de résine inonde l’habitacle. Mal à l’aise, j’allume un nouveau cigare. Cédrik, sans me demander la permission, s’empare du paquet. Je tolère son impolitesse, pour cette fois.

Nous croisons une voiture en sens inverse, qui avance à toute vitesse. Un peu plus loin, une carcasse de chien, vraisemblablement renversée par le chauffard, gît sur le terre-plein. Je suis certaine que ses entrailles sont encore tièdes ; le corps du husky a presque été scindé en deux par l’impact, son pelage est poisseux de sang. Du travail bâclé, sans méthode. Le conducteur devrait sentir la honte le marquer au fer incandescent. Mais peut-être s’agit-il d’une bête désobéissante, punie par une mort en conséquence ? Cette

hypothèse devient peu à peu une évidence. Quoiqu'il en soit, les présages sont probants : c'est près d'ici que nous devons nous arrêter.

Les phares oscillent sur le panneau indicateur de la Rivière Pontois, en bordure de la route. J'espère que nous serons seuls là-bas en cette heure matinale, la halte étant parfois fréquentée par des touristes ou des pêcheurs. Je me dépêche d'immobiliser la voiture dans l'espace de stationnement. Cédrik se délivre du véhicule en frissonnant. Il me tarde d'en faire autant, tant le bas de mon corps est douloureux et mes muscles à vif. Mais surtout, la fatigue m'accable, omniprésente après ma nuit d'insomnie. Les cernes se creusent sous mes yeux, telles des cavités lentement forées par des insectes minutieux. Cédrik, qui a un peu dormi, est de meilleure humeur, selon toute apparence :

— Tu sais quelle est la ville fantôme la moins crédible du Québec ?

Je soupire. De mon haleine fuse un peu de brouillard.

— Facile. C'est Val-Jalbert, exploitée depuis des années pour son potentiel touristique. En ce qui me concerne, ce n'est pas une ville fantôme, mais plutôt un parc d'attractions historique.

— Tu as bien raison. Je ne l'ai même pas visitée lorsque je suis allé en voyage dans la région du Saguenay-Lac Saint-Jean, pour voir les décombres de Saint-Jean Vianney.

Saint-Jean Vianney. Je me surprends à fantasmer. Ce village, dévasté par une gigantesque coulée de boue, a toujours revêtu pour moi des allures de Vésuve. Les maisons pétrifiées par la lave, les habitants de Pompéi léchés par les flammes. Il devait être grisant de vivre dans l'attente d'une éruption imminente.

Je m'entends répondre :

— Et tu crois en la thèse d'une rivière souterraine ?

— J’aurais tendance à penser que oui. En tout cas, l’idée est séduisante. Tout ce temps là, les habitants de Saint-Jean Vianney habitaient sur un terrain instable, qui guettait le bon moment pour avaler ses habitants.

La phrase de Cédrik demeure en suspens. Nous venons de nous installer près d’un endroit défriché. Le jeune homme installe une couverture sur le sol, sur laquelle nous prenons place. Je constate que je suis affamée quand il me tend un sandwich, enveloppé dans du papier cellophane. J’ai si faim que je ne grimace même pas en mastiquant le pain ramolli par la mayonnaise, entre lequel tiédissent deux tranches de simili-poulet. Près de moi, Cédrik engouffre son repas, son regard voguant vers la rivière tout près. Je cherche des yeux le harfang, qui demeure invisible, le volatile se dirigeant déjà probablement vers Combourg.

Mon passager m’offre ensuite des fruits un peu flétris, que j’accepte tout de même. En mordant dans un second sandwich, il m’avise qu’il dispose encore de plusieurs provisions. J’assimile l’information, commençant à trouver une certaine utilité à mon compagnon. Je lui mentionne que j’aimerais me retrouver seule un instant, pour me recueillir à proximité de l’endroit où ma mère a été aspirée par la rivière, près des torrents dilatés par la débâcle du printemps. Cédrik m’assure qu’il patientera ici sans chercher à me suivre. Je m’éloigne sans tarder, mes bottes martelant la boue du sentier. Un peu plus loin, je saisis un long bâton, dont j’affûte une des extrémités avec mon couteau. Ma canne mutile le sol à chacune de mes foulées. Je me plais à penser que du sang, épais et brunâtre, pourrait s’échapper des entailles que je suis en train d’inciser sur le chemin. Je me surprends à sourire.

La forêt n'a pas changé depuis mon dernier passage, quelque dix ans auparavant. Ma mère et moi avions pour tradition de venir une fois par année à la Rivière Pontois pour y pêcher. C'est le seul endroit qu'elle acceptait de visiter sur la route Transtaïga, qui évoquait chez elle une pléthore de mauvais souvenirs. Mais, puisque la halte était assez loin de Combours, elle consentait à faire une exception. J'adorais pêcher dans cette rivière, réputée pour l'abondance de ses poissons. Je me sentais alors investie d'une formidable énergie. J'ai compris plus tard, lorsque j'ai déniché le journal dans le secrétaire de ma mère, que c'était la proximité avec mon aïeule qui produisait cet effet.

Je venais d'avoir seize ans. Ma mère avait omis de verrouiller la porte de son bureau cet après-midi-là, comme elle en avait l'habitude. Bien entendu, j'avais enfreint l'interdit, sachant que j'agissais par devoir. Il y avait longtemps que je voyais en rêve ce moment, qu'une voix m'intimait de tourner la poignée de cette pièce proscrite.

Je n'avais pas été détrompée. Dans le tiroir du secrétaire, j'avais découvert le précieux journal. J'avais compris tant de choses à la lecture de ses pages. Des faits que je pressentais depuis longtemps déjà, et qui prenaient enfin un caractère plus tangible. J'en avais voulu à ma mère de m'avoir dissimulé un tel héritage, d'avoir osé trahir mon aïeule à de multiples reprises. Toutefois, la sagesse m'avait recommandé d'attendre notre sortie de pêche annuelle pour sévir. Après tout, comme ma grand-mère l'avait consigné dans son journal : « Il ne faut jamais précipiter les événements, mais plutôt attendre qu'ils souhaitent s'accomplir favorablement ». C'est ce conseil qui m'avait empêchée de punir ma mère dès son retour du travail, et de me précipiter sur-le-champ à Combours. Car, tel que mon aïeule l'ajoutait : « Les signes seront suffisamment éloquents quand le temps sera venu pour mon héritière de prendre la tête du village ».

Je me souviens de la date de notre ultime visite à la halte : un 18 mars. Comme d'ordinaire, nous avions percé des crevasses dans la glace pour pêcher. À un moment, ma mère s'était redressée, aux prises avec un poisson de bonne taille, qui rechignait à quitter l'eau glacée. Je m'étais concentrée. J'avais senti un vent ardent couler sur mon visage. Peu à peu, j'avais discerné de faibles craquements, la glace se fendillant sous les bottes de ma mère, à son insu. Les lézardes s'étaient agrandies, puis l'eau gelée avait cédé sous son poids. Elle était tombée avec sa canne dans la fosse, qui attendait patiemment de l'ensevelir. En vain, elle avait tenté d'agripper le rebord avec ses mains, mais la surface se déroba sous ses tentatives désespérées. Je l'avais entendue m'exhorter de l'aider.

Je m'étais approchée de la brèche, esquissant un vague geste en sa direction. Le vent était devenu encore plus brûlant, pendant que les souvenirs surgissaient, indélébiles. Le pardon n'était pas possible. Le visage implacable d'Elsa s'était imposé à moi. Si la mort survenait d'elle-même, c'était une preuve indéniable de la justesse du châtement, inscrit en lettres capitales dans le destin de ma mère. Je n'avais pas le droit de m'interposer dans les actes de la Camarde.

Je m'étais figée alors qu'elle hurlait mon prénom, en se débattant frénétiquement. Je l'avais regardée se noyer, mes yeux ne quittant pas les siens jusqu'à ce qu'elle manifeste les premiers signes d'engourdissement. Je ressentais un puissant sentiment de contentement, comparable à celui du devoir accompli. Elle s'était finalement enfoncée dans l'eau glaciale, le visage blafard et les lèvres violacées. J'avais songé au poisson qui se débattait encore au bout de sa canne, l'hameçon transperçant l'une de ses orbites. C'était le moment que j'avais choisi pour aller quérir l'assistance d'un pêcheur, qui se trouvait quelques centaines de mètres plus loin. Mais évidemment, il était trop tard.

Encore aujourd'hui, je reconnais l'endroit où ma mère a sombré dans les eaux vengeresses. Je furète un instant près de la rivière, que je longe pendant de longues minutes. Instinctivement, je tourne mon visage vers l'est, en direction de Combourg. Cette fois, la caresse du vent n'a rien d'enflammée, elle n'est que fade et discrète. Avec dépit, je continue de suivre le cours d'eau, en pensant à Elsa. Je me concentre pour visualiser le village, selon les descriptions de son journal. L'image d'une cabane chancelle devant mes yeux. Je m'assois sur un rocher pour réfléchir, les paupières closes. Je ne saisis que les bruissements de la forêt qui ressuscite après l'homicide de la nuit. Je fronce les sourcils et répète le prénom de mon aïeule, telle une litanie. Peu à peu, une odeur de roussi se confond à celle de la putréfaction, tandis que j'entends des cris. Sur des décombres, plusieurs dépouilles sont entassées. Des piquets de métal, chapeautés d'une barre horizontale, sont plantés dans les thorax de quelques-uns des cadavres. Les hurlements redoublent, fusant de la gorge d'un homme nu qui court autour d'un cabanon, son corps stigmatisé par les blessures. L'écho d'une danse tribale m'assaille, entrecoupée d'incantations, ainsi que du bruit d'une canne qui heurte le sol à intervalles réguliers. Les flammes continuent de se répandre, tel l'écoulement anarchique d'un volcan. Je suis sur les ruines de Pompéi. La lave tente d'escalader mes avant-bras, s'entortille autour de mes poignets, alors que je me débats sans succès.

Le contact de l'eau glacée me ramène à la réalité. Je retire mes mains de la rivière pour les inspecter, constatant qu'aucune cloque ne les déforme. Anxieuse, j'examine mes bras, tâte mes doigts. Intacts. Ma respiration s'allège. Ce n'était qu'une vision. Je me demande néanmoins comment l'interpréter. La sagesse de ma grand-mère me manque cruellement.

En attendant, je me dépêche de rejoindre Cédrik, qui patiente à l'endroit où nous avons pique-niqué. Il me demande avec appréhension si je vais bien, probablement inquiété par la blancheur de mon teint. Je lui réponds :

— Il n'est jamais aisé de frayer avec les âmes mortes.

Il n'insiste pas et entreprend de plier la nappe, puis de la remettre dans son sac. Je lui suis reconnaissante de ne pas m'interroger davantage lorsque nous regagnons la voiture, sans un regard vers la rivière Pontois.

Route Transtaïga, km 286 : Lac Cladonia / Pourvoirie Nouchimi

La route s'esquive sous les roues de la voiture, semblable au tracé d'une rivière sinueuse. Cédrik monologue depuis de longues minutes, me relatant son expédition dans les villes fantômes du Yukon : Forty Mile, Clinton Creek, Paris, Snag... Il me décrit le froid, si vif, qui écorche les cités désertées. Mais surtout, il se remémore avoir longuement imaginé les chercheurs d'or, dont le célèbre Jack London, en train de triturer la terre glacée, à l'instar des déportés condamnés au goulag. Je ne l'écoute qu'à moitié, accablée par la fatigue. Après l'avoir laissé me dépeindre avec faste sa vision de la ruée vers l'or, je rétorque :

— Ce que tu racontes est de la pure fiction. Les chercheurs d'or étaient assez organisés. Peut-être pas autant que les mineurs d'aujourd'hui, à Fermont ou à Schefferville, mais leurs conditions de vie n'étaient pas aussi pittoresques que tu les décris.

Cédrik hausse les épaules avant d'ajouter :

— Je voulais seulement partager ce que j'avais ressenti au cours de cette visite. Tu comprendrais si tu avais arpenté ces villes. Des paysages désolés, des ruines de machinerie en train de rouiller, abandonnées à la corrosion. C'était assez émouvant. Ça me faisait un peu penser aux vestiges de la North Shore sur l'une des îles de Port-Cartier, et à cette épave au large, qui est visible de la plage. Mais tu l'as peut-être déjà vue ?

Je réponds, un peu contrariée :

— Malheureusement, non. Je n'aime pas descendre trop vers le sud. J'ai l'impression de m'éloigner de mes origines, de perdre mes racines nordiques.

Et surtout, quitter mon périmètre m'éloigne davantage de Combourg, ce à quoi je ne peux pas me résoudre. Mal à l'aise, je profite du panneau de la pourvoirie Nouchimi pour changer de sujet :

— Nous arrivons à une pourvoirie, tu aimerais peut-être que nous arrêtions acheter du café ?

Les yeux de mon passager brillent, comme s'il guettait une proie, prêt à s'élancer pour l'égorger. Par la vitre, je surprends les frémissements d'un volatile sur une cime, probablement le harfang, qui approuve le choix de cette halte.

— C'est une excellente idée, me répond Cédrik, corroborant mon intuition. Je te l'offre, si tu veux.

J'accepte sa proposition sans réfléchir, mon passager me dédiant un sourire qui exhibe ses crocs carnassiers. Est-il vraiment un allié ? Les doutes recommencent à me gruger. J'aviserais plus tard. Pour l'instant, le plus important est de se procurer du café, pour atténuer cette fatigue de plus en plus impossible à endiguer. Je profiterai aussi de cet arrêt pour vérifier si Liliane, dans le coffre, n'a pas trop commencé à empester.

J'emprunte le chemin de terre, où je m'immobilise devant les pompes à essence identifiées au nom de la pourvoirie, toutes deux bordées de tonneaux noirs et rouges. Autour des rares bâtiments, la forêt d'épinettes se resserre : aucun mouvement n'y est perceptible. Je n'entends que le sifflement tranquille de la brise. Cédrik, dans sa galanterie, m'offre de faire le plein. Ce détail réglé, il emporte avec lui son thermos, avant de me demander :

— Je parie que tu le bois noir ?

Je réponds par l'affirmative. Puis, je recule le véhicule à l'extrémité du chemin de terre, me garant à l'écart des constructions, l'arrière de la voiture orienté vers la forêt. De cet endroit, il ne sera pas possible de voir l'intérieur du coffre à partir des bâtiments, si par hasard, l'un des locataires s'approchait des fenêtres arrière de la Pourvoirie.

Je me presse de sortir pour me dégourdir, omettant d'enfiler mon manteau. Le froid érafle ma peau comme la caresse langoureuse d'un couteau. Je frémis d'aise, fermant à demi les paupières. Je me répète que le temps n'est pas propice aux griseries, puisque je dois me dépêcher de vérifier l'état de mon macabre chargement avant le retour de Cédrik.

Circonspecte, j'insère la clef dans la serrure. Puis, j'ouvre lentement le couvercle du coffre, duquel s'évade un relent nauséabond. Je lutte contre l'envie de clore immédiatement ce cercueil ambulancier, avant de prendre une inspiration profonde et de l'ouvrir en entier. Liliane se révèle à moi sous une forme inédite : ses blessures ont marbré de sang le revêtement qui tapisse l'intérieur du large coffre. L'ensemble de ses membres raidi, ils sont désormais d'une teinte cendrée et malade. Son visage est méconnaissable, replié vers l'intérieur. Un instant, je crains qu'elle ne se mette à revivre, telle une chimère à mille têtes. Mais je ne peux que rire de ma propre sottise en constatant sa rigidité. Comment pourrait-elle ébaucher le moindre mouvement, avec les membres à ce point pétrifiés ? Tout de même, le contact avec sa peau, un peu huileuse, me laisse sur les doigts une sensation de picotement. Comme si sa déliquescence était contagieuse et que j'allais aussitôt commencer à m'altérer. Le fourmillement devient plus conséquent, gravit mes poignets. J'essuie mes mains dans les herbes sauvages, pour empêcher la pourriture de se frayer plus avant un passage.

Le vent hérisse les poils de mes avant-bras, les flammes oscillant sur ma peau devenue brasier. Je me mets à tanguer alors que les bourrasques redoublent, s'insinuent dans le coffre de la voiture, ravivant la chevelure de mon ancienne collègue. L'air froid rampe ensuite jusqu'à sa bouche ouverte et s'y engouffre, pour la gratifier d'un second souffle. Je vois ses pieds remuer imperceptiblement, prêts à danser quelque funeste ballet, pendant que ses poings se contractent peu à peu. Puis, un frémissement parcourt ses lèvres violacées, qui se mettent à vibrer, s'entrouvrant sur des dents disloquées. Ses paupières bruissent, cherchent lentement à s'ouvrir...

Derrière moi, j'entends un bruit de branche rompue. Je referme précipitamment le coffre. Puis, je pivote, effrayée, ma main cherchant mon couteau. Mes doigts, piquetés par d'incessants fourmillements, reconnaissent la forme rassurante du manche. Je me détends un peu, tandis que je jette des regards suspicieux vers la forêt. Je ne repère rien de précis, si ce n'est la forme massive d'une corde de bois près de moi.

D'un œil inquisiteur, je dépouille les environs. Je redoute qu'on m'ait aperçue, pendant que j'auscultais le coffre et son pourrissant contenu. Les martèlements de mon cœur s'accroissent. Derrière l'ombre tordue d'une rangée d'épinettes, je crois distinguer la silhouette d'un homme immobile. Des souvenirs désagréables m'oppressent aussitôt. Serait-il possible que ce voyeur, à l'instar de celui de mes neuf ans, aspire à ravir ma virginité ? Je me raidis à la pensée d'être contrainte à son étreinte. Jamais je ne laisserai qui que ce soit m'imposer ses volontés.

Une nouvelle fois, j'inspecte nerveusement les alentours. Par sécurité, je ramasse la hache plantée dans l'une des bûches de la corde de bois, puis j'effectue quelques pas dans la forêt, les branches se fracturant sous mes bottes. À quelques mètres devant moi,

j'entends l'homme haleter, exactement comme ce voyeur dans la cabane où je m'amusais lorsque j'étais enfant. Les images me noient par vagues acérées. Un soir de juin, j'avais échappé à la surveillance de ma mère. Fidèle à mon habitude, je m'étais réfugiée dans une habitation à demi-démolie, depuis longtemps délaissée. J'aimais cet endroit, qui me rappelait l'ancien magasin de Silver Islet, ville fantôme du nord de l'Ontario, dont j'avais vu une photo dans un livre à la bibliothèque. J'avais longuement examiné l'image du bâtiment en ruine, qui avait survécu à la fermeture de la mine d'argent. Sur ses murs de bois bruns, les affiches de boissons gazeuses, pâlies par le soleil, demeuraient visibles. Mais, ce qui m'avait le plus surprise de cette bâtisse fragile, située près du Lac Supérieur, c'était ce carton posé contre une vitre, qui stipulait « No Camping, No Fires, No Picnicing ». J'avais fabriqué la même enseigne pour ma cabane, que j'avais suspendue près de la porte d'entrée. Je passais des heures à m'imaginer que j'étais la tenancière de ce magasin fantôme, dans lequel je marchandais des objets impossibles : des parfums de crépuscule, des océans miniatures, des montres de Méduse.

Jusqu'au jour où l'intrus s'était insinué dans mon antre. Il m'avait guettée, s'était introduit dans la cabane avant mon arrivée. Puis, il m'avait observée pendant que je m'amusais, sa main s'agitant au-dessus de sa braguette ouverte. Je n'avais pas décelé tout de suite sa présence dans le désordre du magasin, saturé d'outils et des débris. Lorsque je l'avais repéré, il avançait déjà vers moi, à demi-nu, les bras tendus comme une guillotine. Un rictus de gourmandise viciait son sourire niais, à moitié dissimulé par sa moustache grise. Je m'étais sentie souillée : tout ce temps, il m'avait espionnée pendant que je me livrais à mes jeux intimes, s'était caressé en convoitant l'enfant que j'étais. Et maintenant...

J'avais hurlé, en vain, puisqu'il n'y avait aucun voisin. Il m'avait comprimée contre le sol crasseux de la cabane, tandis qu'il approchait son sexe de ma robe retroussée. Je sentais les insectes courir dans mes cheveux, y tisser des toiles improbables. Dans une ultime tentative pour me libérer, j'avais mordu son avant-bras de toutes mes forces, le goût poisseux de sa sueur me montant au nez. L'homme avait hurlé, avant d'exécuter un mouvement en arrière, sa casquette s'échouant de son crâne dégarni. Puis, je l'avais assommé avec le premier objet que j'avais déniché sur l'établi – un marteau – et il avait ployé vers le sol, inconscient.

J'avais ensuite filé jusqu'à notre bungalow, le souffle rapide. Je n'étais revenue que pour le punir, afin d'embraser cet endroit entaché, dans lequel il gisait toujours, étendu dans un coin sale. Le plus longtemps possible, j'étais demeurée sur les lieux, qui se transformaient peu à peu en un tableau dantesque, dans lequel j'avais envie de folâtrer, parmi les flammes ascendantes. Hélas, j'avais dû quitter la cabane lorsque les pompiers avaient envahi le terrain roussi. Je n'ai jamais su s'ils avaient retrouvé, au terme de leur travail, la carcasse carbonisée de l'homme. Souvent, par la suite, je me suis réveillée en sueur, croyant reconnaître ses soupirs dans l'obscurité.

N'est-ce pas lui, d'ailleurs, que j'entends respirer tout près, l'homme me guettant tel un faucon, aussi fourbe que stratégique ? Ma panique grandit, exacerbée par les souvenirs. Il ignore que j'ai l'habitude de chasser, il ne sait pas encore qui sera la proie. Je plisse les yeux pour cerner avec précision son repère, la lame toujours pointée devant moi. Le voici. Un homme massif, vêtu d'habits kaki et d'une casquette délavée par le soleil.

Je continue de cheminer vers lui, distinguant clairement son visage, sa moustache grise, son rictus niais. C'est lui, il n'a pas succombé cette nuit-là, il me traque sans répit,

m'épie à la dérobée depuis des années. Jamais je ne pourrai le lui pardonner. Je glisse le couteau dans la poche de mon manteau, pour y préférer la hache, mes mains se refermant sur le manche.

Je fonce vers l'homme, qui semble un peu surpris, tandis qu'il échappe par terre la cigarette qu'il était en train de fumer. Je l'entends pousser un juron quand il aperçoit l'outil tendu dans sa direction. Je dois profiter de sa confusion. Je m'élance avant de lui porter un premier coup au ventre, assez superficiel, qui s'immerge dans la texture moelleuse de son manteau. Il plaque ses mains sur son abdomen, incrédule, tentant de s'appuyer sur le tronc d'une épinette. Je profite de sa surprise pour abaisser une seconde fois l'arme, plus haut sur la poitrine. Il vacille, et sa casquette choit, dévoilant un crâne chauve et luisant.

J'entreprends de lui asséner des coups de hache dans le dos, à intervalles rapprochés. La lame danse entre ses vertèbres, qui s'écartent pour me livrer passage. Je sens mon cœur tambouriner dans ma poitrine, alors que je poursuis ma besogne. Exténuée, je laboure encore et encore les vêtements de l'homme, qui ne ressemblent bientôt qu'à un amas de tissus écarlates. Je dois me dépêcher. À mes pieds, le pervers s'est fossilisé. Je prends son pouls, très faible : il s'est sans doute évanoui. Peu importe, j'en tirerai profit.

En respirant bruyamment, je traîne le corps de l'homme par les pieds, sa lourde carcasse écrasant le tapis de mousse. Ce n'est pas sans raison que j'ai renoué avec mon cauchemar d'enfance ici-même. Tout me semble si net désormais, il me faut offrir cette victime en sacrifice à Combourg, l'ensevelir sous l'une des croix bancales du village. S'il n'est pas encore mort, il ne tardera pas à suffoquer dans le coffre de la voiture, en compagnie de Liliane. Je veillerai, en attendant, à hausser suffisamment le volume de la

musique pour que Cédrik ne se doute de rien, quitte à m'en débarrasser s'il ne me laisse pas d'autres choix. Je partirais bien sans lui, dès maintenant, mais je ne parviens pas à me convaincre qu'il serait justifié, pour l'instant, d'aller à l'encontre des nombreux signes laissés par les augures.

Après m'être assurée que mon passager n'est toujours pas de retour, je hisse avec efforts la lourde carcasse dans le coffre. Je me demande à quelles fantaisies est en train de se livrer Cédrik. Loquace comme il l'est, il doit raconter l'un ou l'autre de ses multiples voyages au propriétaire de la Pourvoirie. J'espère seulement que sa conversation l'occupera encore un moment. D'ailleurs, c'est certainement pour me laisser le temps de sceller le sort de l'homme qu'il s'attarde à ce point dans l'établissement, obéissant ainsi à la trame de ma destinée, dans laquelle je me devais de punir mon vieil ennemi.

J'expire en réintégrant la voiture, abattue. Je sélectionne le premier disque à ma portée. Une musique rock classique grésille dans l'habitacle, tandis que j'incline légèrement mon siège. Quelques minutes plus tard, Cédrik cogne contre la vitre. Je sursaute. Il me tend le thermos de café, avec un sourire. J'avale le liquide amer à grandes gorgées, sous son air réjoui. Pour justifier son retard, il m'informe :

— Je connaissais l'un des employés, Malek, avec qui j'ai déjà suivi des cours d'histoire à l'université. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. C'est étonnant, tout de même, que le hasard peut mettre sur notre route, tant d'années après.

Je lui réponds qu'il a bien raison. S'il savait à quel point.

Extrait du journal d'Elsa Miller

7 septembre

Il y a quelques jours que je n'ai pas écrit, puisque j'ai été occupée par les préparatifs nécessaires à l'aménagement du village. Je n'avais guère le choix, car je devais me dépêcher avant que le sol ne soit entièrement gelé. Heureusement, la construction de Combours obéit à mes plus optimistes pronostics. Le village compte déjà une douzaine de maisonnettes, construites dans le style nordique, afin d'être adaptées au climat de la Jamésie. Dès l'été, je compte doubler le nombre d'habitations. Mais ce dont je suis le plus fière, pour l'instant, c'est de la fiabilité de mon périmètre de sécurité. En dépit du nombre restreint de sacrifices (Vincent et les trois employés de ma banque qui avaient cherché à fuir Combours), la barrière demeure fonctionnelle. Il me faudra veiller à l'alimenter au cours des semaines et des années à venir. Toutefois, ma rencontre récente avec le chef d'une tribu de nomades m'incite à penser que mes actes se placent sous des présages favorables. Mon entretien avec Amarok, il y a quatre jours de cela, mérite d'être raconté.

Avec l'aide de mes assistants, je venais de superviser l'enterrement de deux fuyards. Le troisième manquait à l'appel, sans doute dissimulé dans la taïga. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'un de mes chiens, affamé à dessein, ne le repère. Les bras déployés, j'enchaînais les formules chamaniques, dans l'optique de renforcer le périmètre protecteur. Sous nos pieds, la terre tressaillait, sensible à mes incantations. La barrière formait un mirage qui nimait les arbres d'une pellicule de brouillard. Moi-même, tout

comme mes concitoyens, j'avais déjà expérimenté les effets de cette enceinte, qui crée une scission entre le village et le reste du monde. Pourtant, Combourg n'est pas une prison, les habitants étant libres d'aller et de venir à leur guise dans les environs. Non, c'est seulement aux yeux étrangers que le village est invisible et inaccessible.

Du moins, j'étais convaincue que nulle âme ne pouvait nous atteindre jusqu'à ce que je rencontre Amarok et sa tribu de nomades.

J'étais debout dans le cimetière, près de la terre fraîchement retournée, lorsque j'ai aperçu les Amérindiens. Deux des cinq hommes remorquaient un traîneau derrière eux. Après un moment de stupeur, j'ai admis qu'ils regardaient dans ma direction, qu'ils étaient capables de nous apercevoir, malgré le soin apporté à mon rituel. Contrariée, j'ai bondi vers celui qui paraissait être le chef, se distinguant de ses subalternes par sa prestance et son étonnante beauté.

Il a levé la paume gauche en signe d'apaisement, puis m'a dit :

— Ne vous inquiétez pas, madame Miller, notre présence ne remet pas votre magie en cause. Mais, entre chamanes, les règles sont autres.

J'ai desserré lentement la mâchoire, méfiante. Comment pouvait-il connaître mon patronyme ? Le chef, dans un geste charismatique, s'est présenté sous le nom d'Amarok, avant de faire un pas en avant, pénétrant, avec ses acolytes, à l'intérieur du périmètre de sécurité. Il a ajouté :

— Nous sommes seulement venus vous rapporter ce qui vous appartient.

Il a désigné le traîneau. Un Amérindien a soulevé la couverture qui le recouvrait. J'ai tout de suite reconnu Yvan, le traître qui s'était enfui dans la taïga. Il était couché à plat ventre dans les couvertures amarante, une flèche plantée au centre de son dos.

Sans réfléchir, j'ai serré vigoureusement la main d'Amarok, en lui adressant l'un de mes rares sourires. Je me sentais attirée par le chef comme il y avait longtemps que cela ne s'était pas produit. Une aura aussi inquiétante que fascinante se dégageait de tout son être, comme s'il s'adonnait depuis des années à quelque élégante cruauté. J'ai vacillé. Se pouvait-il que je rencontre, à un moment ou un autre, un improbable alter ego ? Toute ma vie durant, j'avais contraint les autres, faibles et poussifs, à m'obéir. Pour la première fois, je me sentais fléchir devant le regard perçant d'Amarok, qui me considérait avec calme, son beau visage me dépouillant de toute ma substance. J'ai resserré mon emprise sur ma canne, que j'ai brandie devant les Amérindiens. Puis, avec une voix moins impérieuse que je l'aurais souhaité, j'ai ordonné :

— À l'avenir, assurez-vous de venir à Combours seulement lorsque vous êtes invités.

Le chef a hoché la tête dans un geste solennel.

— Soyez certaine, a-t-il ajouté, que nos visites seront toujours annoncées. Nous reviendrons sans doute, même si nul ne sait vers quels villages dérive le chemin des perpétuels nomades. Il y a si longtemps que nous échappons aux recensements, que nous entretenons notre propre culture à l'insu de tous. Mais peut-être viendrons-nous enterrer nos morts à Combours, si les astres se montrent favorables.

Je suis parvenue à me ressaisir, bafouillant une réponse semblable à celle-ci :

— Vos morts seront toujours les bienvenus ici, le cimetière est vaste et ne demande qu'à s'agrandir.

— Je m'en souviendrai, m'a-t-il répondu.

Amarok s'est ensuite penché vers le cadavre, duquel il a retiré la flèche d'un geste sec.

Une dernière fois, il m'a frôlée de son regard acéré. Je me suis sentie dénudée, quasi écorchée. Puis, il m'a saluée, avant de repartir en compagnie de ses sbires.

J'ai dû insulter mon assistant, hébété par ce qui venait de se passer, pour qu'il daigne poursuivre sa besogne. Dans la fosse, le corps d'Ivan est allé rejoindre celui des deux autres contrevenants, passablement amochés. Depuis ce jour-là, je me surprends parfois à regarder en direction du nord, près de l'endroit où les Amérindiens ont surgi. J'ose espérer qu'ils reviendront, emmenant avec eux des traîneaux garnis de cadavres. Mais il me faut à présent dormir, puisqu'une autre journée harassante m'attend demain. Et comme le rapace ne doit jamais baisser la garde...

Route Transtaïga, km 395 : Route d'accès de la Centrale Laforge-1

Les kilomètres défilent et se ressemblent, enchâssés les uns dans les autres. Ma jambe gauche me fait souffrir. Malgré l'insistance de Cédrik, j'ai refusé de lui céder le volant, car, même en présumant qu'il est bel et bien un allié, je ne veux pas courir le risque de me retrouver en position d'infériorité. Je préfère supporter cette douleur lancinante à la cuisse, qui a l'avantage de m'obliger à garder les yeux ouverts.

Après notre départ de la pourvoirie Nouchimi, nous avons roulé longtemps, étouffés par une musique assourdissante. Une seule fois, mon passager a fait mine de baisser le volume. Il s'est rétracté devant le regard réprobateur que je lui ai alors adressé. Il préférerait discuter, plutôt que de chanter des airs rock, mais il m'est impossible de le satisfaire, surtout depuis que j'ai entendu les cadavres se mouvoir. Est-ce le violeur qui s'est réveillé ? Peut-être s'ébat-il avec la dépouille de mon ancienne amie, enduit de la substance visqueuse qu'exsudent les morts ? Tente-t-il de se libérer ? Je reconnais le bruit de ses serres, qui raclent l'intérieur de son cercueil.

J'augmente le volume de la radio. Docile, Cédrik frappe sur ses cuisses au rythme de la musique. Il semble connaître la plupart des paroles. Il a une jolie voix, grave et sépulcrale, avec des accents nocturnes, semblable à celle que possédait apparemment mon père, selon sa description dans le journal de ma grand-mère. Sans doute aurai-je l'occasion de vérifier ses assertions lorsque je serai arrivée à Combourg.

Les grattements en provenance du coffre interrompent mes divagations. Je suis surprise que Cédrik ne remarque rien de particulier : les paupières à demi-fermées, il ne cesse de chanter. Une nouvelle fois, je visualise les corps amarrés à l'intérieur de cette

crypte de fortune, une odeur de putréfaction me parvenant aux narines. Nerveusement, je fouille dans le coffre à gants, où je déniche un vieux paquet de cigares aromatisés. J'allume le dernier cigare avec empressement. Cédrik m'observe, un sourire sur ses lèvres fines, tandis qu'il extirpe un paquet neuf de la poche de son anorak. Par-dessus la musique, il me crie :

— C'est Malek, mon ami de la pourvoirie Nouchimi, qui me l'a donné. J'ai pensé que tu apprécierais ma contribution.

Il allume un cigare à son tour, la fumée vanillée inondant l'habacle. Les yeux me piquent, comme si des milliers d'insectes cherchaient à perforer mes rétines. Le fourmillement me rappelle celui que j'ai ressenti lorsque j'ai touché le corps de Liliane, parvenue à un autre stade d'existence. Mon regard se baisse vers mes mains, cramponnées au volant. Je jurerais qu'elles ont adopté une teinte grisâtre. Ou bien est-ce la luminosité, de plus en plus diffuse, qui tente de me leurrer ? Je devrai songer à vérifier ceci un peu plus loin sur le chemin.

Pour le moment, je suis surtout contrariée par la faim. J'en fais part à Cédrik, qui m'offre de nous restaurer près de la route, en improvisant un repas à partir de ses provisions. Je dicte seulement comme condition :

— Nous nous arrêterons pour manger à l'endroit que j'aurai choisi.

Il ne proteste pas, se contentant de fumer d'un air rêveur, les yeux tournés vers le paysage clairsemé. Je me surprends à l'observer à la dérobée, séduite par sa physionomie. Mon regard musarde sur ses épaules carrées, sur son torse que je suppose imberbe, tel que le laisse présager sa chevelure d'un blond presque blanc. J'ai presque honte de mes pensées. Pourtant, c'est plutôt mon manque d'expérience que je devrais maudire, puisque,

comme l'écrivait Elsa : « Une femme digne de ce nom doit multiplier les expériences des sens ». J'espère que ma grand-mère saura me pardonner mes lacunes à ce chapitre.

À une dizaine de mètres sur le gravier, une masse sombre attire mon attention. Probablement une autre bête heurtée par un chauffard, son cadavre abandonné en évidence au milieu des deux voies. Elle semble somnoler près du panneau de la route d'accès vers la Centrale Laforge-1. Son corps forme une barrière prophétique, qui empêche le véhicule de poursuivre son avancée. Impossible de ne pas s'arrêter.

Cédrik sursaute lorsque le moteur s'éteint. Le silence de l'habitacle happe la musique. Il m'interroge :

— Tu ne veux quand même pas pique-niquer à côté du chien mort ?

Je le toise d'un air ennuyé :

— Bien sûr que non. Je pensais à la route d'accès.

Sans plus tarder, il ouvre sa portière, puis s'empare de son sac posé sur le siège arrière. Pendant qu'il étire ses muscles endoloris, je me dirige vers le corps meurtri de la bête. Le husky baigne dans une large flaque de sang, qui a souillé son pelage couleur d'ossements. Je ne suis pas très étonnée de découvrir un autre chien ici : il suffit de suivre cette piste cadavérique, échafaudée par quelque sadique Hansel pour retrouver son chemin jusqu'à sa famille. Le visage tendu vers l'est, j'implore la brûlure du vent, qui me répond avec des murmures incohérents.

À regrets, je rejoins Cédrik sur la route de la Centrale. Il a déjà installé la nappe, sur laquelle je m'échoue. Visiblement affamé, il engouffre son sandwich à grandes bouchées. Après avoir dégluti, il me dit :

— Tu n’as pas changé d’idée pour Nitchequon ? J’aimerais vraiment poursuivre le voyage en ta compagnie...

Il esquisse un mouvement de rapprochement sur la couverture. J’avale une bouchée, pour me donner le temps de réfléchir à la façon de formuler mon refus.

— Malheureusement, je ne peux pas. J’ai un rendez-vous auquel je ne peux pas me soustraire.

— Quelle sorte de rendez-vous ?, s’informe Cédrik en posant un bras autour de mes épaules.

Je ne réponds rien, me raidissant à son contact. Pourtant, je dois me raisonner, me remémorer les paroles de mon aïeule sur les femmes dignes de ce nom. Je le laisse donc s’approcher de moi, en continuant de mastiquer mon sandwich. Autour de nous, le jour décline sur les arbres faméliques, qu’il drape d’une aura cendrée. Le husky attend sans doute la nuit pour s’extraire de son sommeil, et destiner à la lune un hurlement sauvage. Dans le ciel, je guette la présence du harfang. Je ne remarque que le soleil qui vacille avant de mourir. Je décèle dans son agonie un signe, pour qui sait lire le langage immuable des étoiles.

Près de moi, Cédrik demeure muet. Son épaule frôle maintenant la mienne. Je laisse les événements suivre leur cours, tandis que la main de mon passager se pose sur ma nuque. Je crains que ses doigts s’y enfoncent, se pétrifient à même ma peau nue. Mais ses caresses demeurent aériennes. Il s’incline peu à peu vers moi, ses paumes ardentes investissant mon ventre et mon dos. Ma colonne vertébrale s’arque, les fourmillements se répandent le long de mon échine. Peut-être que la pourriture a déjà atteint des zones internes ? Il me faudra le vérifier plus tard. L’angoisse se superpose à une sensation de

bien-être, comme si quelque chose en moi se rompait, à mesure que Cédrik sollicite mes terminaisons nerveuses, qu'il manipule telle une infinité d'aiguilles.

Un gémissement fuse de ma gorge. Encouragé, le jeune homme approche sa bouche de mon cou. Je redoute la morsure de ses dents pointues. Je m'arc-boute davantage. Il s'assoit sur mes jambes croisées, son visage en face du mien. L'humidité grimpe sur mes lèvres, que Cédrik imprègne de salive. Ma bouche s'entrouvre à son tour, pendant qu'il m'embrasse, d'abord tendrement, puis avec une fougue qui m'attise. Inspirée, je mordille ses lèvres fines, au rythme de sa respiration saccadée.

Il me renverse sans attendre sur la nappe, où agonisent les restes de notre repas. Mon dos s'enfonce dans la mousse en bordure de la route. Cédrik déboutonne ma blouse, dont il entrouvre les pans avec un sourire. Il pose ses mains, aux doigts effilés, sur mes seins, qu'il commence à masser. Une onde me foudroie à partir du bas-ventre. Je gémis une nouvelle fois, tandis que le jeune homme glisse sa langue sur mes seins, qu'il lèche longuement, avant de descendre vers mes hanches... Je ne peux plus me défendre, je ne peux que le laisser me dépouiller de ma jupe grise, puis de mes sous-vêtements assortis, le regarder poser sa bouche chaude sur mon sexe entrouvert. Mes mains se plaquent sur sa tête. En moi, se dispute l'envie de l'insulter, de lui arracher ses cheveux par poignées et celle de le laisser poursuivre ses caresses. Mes ongles s'enclavent dans son crâne, tandis que ses doigts entourent mon clitoris. Sa langue s'infiltré, effectuant des mouvements concentriques. Je soulève le bassin, presse son visage contre la brûlure.

Je l'entends gémir à son tour, sa main enfouie dans son pantalon. L'envie de fuir me reprend, mais la sensation de plaisir me tétanise. Un instant, mon regard coule vers la route qui conduit à la centrale d'hydroélectrique. Une intense énergie m'investit, alors que

les fourmillements deviennent plus manifestes, comme si le sol, possédé, vibrerait à la cadence de mes pulsations. Autour de nous, le brouillard gonfle, la poussière du chemin ébauchant des ombres sur nos corps enlacés. Plus loin, je distingue la forme d'une motoneige. Le mirage défaille. Je remets mes habits en place, avant de me ruer vers la voiture. Cédrik me suit en courant, une érection déformant l'entrejambe de son pantalon.

Je me barricade derrière le volant, effrayée à l'idée d'être surprise en situation de vulnérabilité. Le jeune homme se presse contre moi pour atténuer mes tremblements. Puis, sitôt l'importun évanoui, Cédrik incline mon siège, sa main s'insinuant sous ma jupe, écartant le tissu de mon sous-vêtement. J'hésite, nerveuse, alors que ses doigts incendiés poursuivent leurs soubresauts sur mon sexe humide. J'abdique. Cédrik, avec des gestes acrobatiques, se hisse sur moi, guidant ma main vers sa braguette, de laquelle émerge son membre viril. Guidée par ses mouvements de va-et-vient, je le caresse au rythme qu'il me suggère. Après un moment, il me chuchote au creux de l'oreille, de sa voix grave, qui évoque quelque mausolée profané :

— Je pense que nous serions plus à l'aise derrière.

Je me tends immédiatement. Et si l'odeur de mon infect chargement assiégeait la banquette? Nous ne serons plus séparés des cadavres que par une mince cloison. Mais quelle excuse offrir à Cédrik ? Et puisqu'il est de mon devoir de m'adonner aux plaisirs des sens, tel que le répétait mon aïeule...

J'accepte, en précisant toutefois :

— J'ai oublié ma vieille boîte à lunch dans le coffre. Si tu es incommodé par l'odeur, nous allumerons un cigare.

Cédrik rit, en me guidant vers la banquette arrière :

— Peu importe ton dîner faisandé.

J'acquiesce, avant de le bousculer sur le siège arrière. À mon tour de prendre des initiatives. Allongé sur le revêtement, Cédrik me considère avec un sourire amusé, tandis que je retire ma blouse, pour ne conserver que ma jupe et mes bottes. Puis, je fais glisser les pantalons du jeune homme jusqu'à ses genoux, après avoir fait claquer sa ceinture de cuir sur sa peau nue, qui se strie d'une série de zébrures. J'ai envie de lire dans ses blessures. Les yeux de mon passager deviennent encore plus perçants. Excité, il pose ses mains sur mes hanches, dans lesquelles ses griffes s'enlissent. Je geins, tandis que je grimpe sur lui, un peu maladroitement. Je détourne les yeux du coffre, duquel émanent des martèlements. Une odeur de pourriture, subtile, plane sur l'habacle.

Nullement indisposé, Cédrik guide son sexe en moi, s'introduisant peu à peu dans l'étroite cavité. Je ne peux retenir un cri de douleur lorsque survient le déchirement. Les dents serrées, je baisse les yeux vers mon bassin, d'où serpente un peu de sang. Mon passager se surprend :

— Je ne pensais pas que... Si j'avais su, je...

Me sentant en situation précaire, je me braque :

— Qu'est-ce que cela pouvait changer ?

Décontenancé, Cédrik rétorque :

— Tant de choses. Nous nous sommes rencontrés par hasard, nous ne nous reverrons plus après que tu m'aies déposé à la Centrale. Tu aurais sans doute préféré que ta première fois se produise autrement. Non ?

Insultée, je reste un moment sans voix. Puis, je gronde :

— C'était à moi de choisir.

— Oui, mais, tout de même...

Je scrute son visage, qui a adopté une expression soucieuse. Sur son ventre, son sexe s'est ramolli, désormais inutilisable, semblable à un morceau de viande gâté. Les réprobations de Cédrik me fustigent.

Je remets ma blouse chiffonnée, avant d'ouvrir la portière arrière. Désorienté, le jeune homme enfile son pantalon, sans cesser de s'excuser. Je lui dis :

— Ramasse plutôt les restes du repas.

En marmonnant, Cédrik s'extirpe de la voiture, avec des gestes alanguis. Il essaie de me serrer contre lui, mais je le repousse. Il se dirige finalement vers l'emplacement où nous avons pique-niqué, une fausse tristesse tordant ses traits. Je n'attends pas plus longtemps. Je me glisse derrière le volant, avant de démarrer en trombe. Je dois mettre le plus de kilomètres possible entre nous. J'ai déjà gaspillé trop de temps avec lui.

Le pied enfoncé sur l'accélérateur, j'expire de soulagement, un peu plus rassurée.

Route Transtaïga, km 425 : vers la Centrale Laforge-2

Devant mes yeux cernés, les strates d'obscurité se superposent. J'ai mis du temps à ralentir après avoir abandonné Cédrik en bordure de la route, craignant qu'il puisse me rattraper. Je l'imaginais en train de me poursuivre à une vitesse improbable, cherchant à écorcher les portières de ses doigts griffus. Pourtant, je sais qu'il lui est impossible de me rejoindre. Malgré tout, mon cœur palpite encore à une cadence rapide, mes mains demeurant crispées sur le volant. J'essaie de me raisonner, de me répéter que je devrai bientôt m'arrêter pour prendre du repos. Sinon, je ne parviendrai plus à contenir les hallucinations engendrées par la fatigue. À moins que ces formes, plus ou moins humaines, que je discerne dans les fossés soient réelles ? Je serais prête à jurer que l'une d'entre elles, maigre et immense, m'a considérée plus tôt, près de l'accotement, sa bouche exagérément ouverte, pour découvrir deux rangées de dents liquides. C'est décidé, au moindre signe, je m'immobiliserai pour dormir, dans une portion plus hospitalière de la route.

J'allume un cigare aromatisé pour combattre le sommeil. La fumée a l'avantage de masquer l'odeur de putréfaction qui m'assaille, comme si je dégageais moi aussi ces effluves pourrissantes, qu'elles m'imprégnaient tout entière. Circonspecte, je renifle mes mains, qui exhalent ces mêmes relents putrides. Je tourne brusquement le volant.

Je me ressaisis lorsque je distingue les phares d'une autre voiture, dans la voie inverse. C'est la première que je croise depuis un long moment. La crainte de rencontrer un policier me ronge. Se pourrait-il que des traces de mon crime aient été découvertes à mon logis ? Cela me semble invraisemblable, puisque nous ne sommes que samedi. Et je

suppose que les agents patrouillent rarement, pour ne pas dire jamais, sur cette route isolée, se contentant de surveiller la vitesse des automobilistes par radar. Sans oublier que la voiture roule en sens inverse. Non, il ne peut s'agir que d'un travailleur des barrages ou d'un rare vacancier en cette période de l'année. Aucune raison de m'inquiéter, personne ne viendra inspecter l'intérieur de ma voiture, n'entendra les morts cogner dans le coffre, pour implorer qu'on les délivre de leur cercueil capitonné de rouge.

J'expire bruyamment pour me calmer, pendant que le véhicule se rapproche. Les ombres tentent d'escalader les fossés. Je m'approche de l'accotement droit, pour laisser de la place au conducteur. Sur la carrosserie, des lettres se détachent : un garde forestier. Mes membres se contractent ; je dois faire un effort notable pour ne pas retirer mon pied de la pédale. Avec un signe de tête, le garde-chasse me salue. Je lui rends la politesse, tandis qu'il s'éloigne lentement.

Plus loin, la nuit continue de se mouvoir en ombres houleuses. Mes paupières se ferment d'elles-mêmes. Les silhouettes squelettiques traversent en courant la route de gravier. Je me répète que je serai à Combourg dans une centaine de kilomètres, mais ce n'est pas suffisant pour me garder éveillée. Je sens mon corps ployer, les formes se fragmentant en éclats lumineux. La fumée du cigare se brouille devant mon regard. Au milieu de la route, une ombre s'est mise à ramper. Moins majestueuse que les autres, elle est étendue à plat ventre dans le gravier. Mes phares éclairent l'être frémissant, qui, à mon étonnement, ne s'estompe pas, mais demeure plutôt allongé, la tête tournée vers l'ouest. Peut-être attend-t-il que mes roues le heurtent pour s'y agripper ? Je jurerais qu'il a forme humaine, il ressemble à s'y méprendre à un cadavre, abandonné aux morsures de la Lune. Alors que je m'approche davantage, en ralentissant ma vitesse, je constate que je ne me

suis pas trompée. Je reconnais les contours d'un homme inerte, le revers de ses habits labourés par une canne affilée, enfoncée dans son dos. Une canne à la pointe vengeresse, semblable à celle dont ma grand-mère ne se séparait jamais. Voilà le signe que j'attendais.

Je me gare en bordure de la route, sans perdre un instant. Mes pas me guident vers l'homme pétrifié, dont je scrute le visage. Un Amérindien, appartenant peut-être à cette tribu de nomades avec laquelle frayait mon aïeule. Je ne doute pas que celui-ci ait désobéi, et que ma grand-mère n'ait eu d'autre choix que de sévir. Avec un regard dédaigneux en direction du fautif, je caresse le manche de la canne plantée entre ses vertèbres. Une sensation de chaleur me galvanise, en même temps que des images fugaces du village. Un soir de fête. Des coups de feu. Le cri d'un homme qui se mêle à celui d'un husky.

Les paupières closes, j'incline avec bonheur la tête vers l'arrière, pendant que mes mains se posent sur le manche, sur lequel j'exerce un mouvement de traction. La lame s'arrache des organes transpercés dans un bruit humide. Je contemple l'extrémité noircie de sang : la mort est survenue il y a peu de temps. Indécise, je nettoie la canne, le visage tourné vers Combourg, avant de décider de l'emporter avec moi dans la voiture. Le manche irradie. Je pense à Pompéi. Devant mes yeux, les ombres poursuivent leurs danses volcaniques. Je les entends rire, tandis qu'elles s'éparpillent, émergeant de bâtiments abandonnés près des fossés.

Je baisse les yeux et me découvre vêtue d'un complet sombre, strié de fines lignes blanches. En place de ma jupe grise, je porte un pantalon noir, ainsi que des bottes de cuir. Dans ma main gantée, je sens la forme rassurante d'une canne. Je ris en reconnaissant les contours de Stanton, ville fantôme de l'Arizona, construite à l'époque de la ruée vers l'or.

Ce soir, l'hôtel et le saloon m'appartiennent. Satisfaite, je contemple l'arrière de l'auberge, où plusieurs chevaux noirs se bousculent à l'abreuvoir.

Je replace le chapeau haut-de-forme sur ma tête et je pénètre dans la pièce bruyante. Le calme m'accueille comme je franchis le seuil, le pianiste, un albinos androgyne, interrompant sa mélodie enjouée. Je fais signe au musicien de continuer, et il m'obéit sans tarder, ses doigts tremblant légèrement sur les touches. Assis en silence aux tables, croulant sous les jeux de cartes et les carafes d'alcool, les clients demeurent muets. Je reconnais Charles Stanton, religieux chassé de son monastère pour immoralité. Je le salue, ainsi que les membres de son clan, qui occupent plusieurs tables. Par-dessus les fausses notes du pianiste, je crie :

— Les consommations seront offertes par les âmes des trépassés toute la soirée.

Je m'étonne un peu de ma générosité. Mais il faut bien savoir s'attirer les faveurs de ses concitoyens. Et comme l'or ne manque pas...

Les conversations reprennent autour des tables, où sont assis de nombreux hommes et quelques femmes, vêtues de robes aux couleurs criardes, leur ombrelle déposée à côté d'elles. Je déloge une pièce d'or de ma poche, pendant que je me dirige vers le bar. Mon regard se suspend au cadran de ma montre, qui m'indique les coordonnées géographiques de la ville fantôme. 34°8'N 112°50'O. Je referme le boîtier. La pièce d'or pulse dans ma main, frappée du visage de Méduse. Je la tends au tenancier sans la regarder, en commandant un whisky. Il s'exécute aussitôt, renversant un peu d'alcool sur la table, la flaque formant l'image d'une croix déformée. Ce soir, la mort cognera encore.

Je prends place sur un tabouret, avant de plonger mes doigts dans la mare occulte. Sur le bois, les oracles tissent les fils des destinées tronquées. En frappant avec ma canne sur le comptoir, j'indique au serveur :

— Il y a longtemps que le froid du jour n'a pas paralysé Combourg.

Immédiatement, il saisit l'allusion. Il s'esquive, pour revenir en compagnie du pianiste albinos. Du coin de l'œil, je vois une femme aux cheveux roux remontés en chignon prendre place derrière l'instrument. Chaque touche enfoncée laisse jaillir un cri d'agonie, à la justesse émouvante. Je me sens devenir sentimentale. Le jeune homme albinos me rejoint sur le tabouret voisin, un harfang juché sur son épaule. Les griffes de l'animal ont lacéré le haut de son complet, tacheté de sang autour des déchirures. Il me sourit néanmoins, un tic nerveux trahissant son inquiétude. Avec une voix faiblarde, il me dit :

— L'aube escortera les pas de l'héritière écarlate.

Je scrute ses traits androgynes avant de demander :

— Comment connaître la couleur de vos augures ? Les nuances estompées sont souvent les plus frauduleuses.

Dans ses mains, je remarque soudain la forme d'un journal. Le jeune homme précise :

— L'encre sait saisir l'essence des présages véritables.

Il dépose le livre sur le comptoir. Mes mains caressent le revêtement de cuir, avant de s'immobiliser à l'une des dernières pages. Sous une date lointaine, qui appartient à un autre siècle, le journal relate une danse initiatique et tribale.

Le jeune homme se rapproche, un paquet de cartes dans la paume gauche. En sifflotant, il étale les cartes de tarot selon la disposition des points cardinaux. La première exhale un grand froid, suivi du craquement de la glace friable. La suivante découvre les crocs carnassiers de chiens avides, fourrageant dans les décombres d'une ville fantôme. De la troisième perle le sang, par vagues tranquilles. La quatrième est dans un état de décomposition avancée. Quant à la résultante, que je crains de dévoiler, elle libère dans la pièce une fumée au parfum vanillé. Le brouillard nous aveugle brusquement. J'essaie de m'agripper au pianiste pâle, dont la peau se confond avec la brume. Il se dérobe, en me disant :

— Une femme digne de ce nom doit multiplier les expériences des sens.

Ses yeux, d'un brun-jaune, luisent avant de se dissoudre. Parmi les murmures des clients, j'entends le piano distiller ses plaintes désaccordées. Une après l'autre, les tables se renversent, dispersant leur contenu dans la fumée. Les balles commencent à siffler, tentant de cisailer le brouillard. Je me carapace d'une formule d'immunité. Je me fraye ensuite un passage avec ma canne, repoussant les convives tandis que je me dirige vers la sortie.

Dehors, la brume s'est diluée avec le matin. Je m'appuie contre l'une des poutres de la galerie, où j'embrase un cigarillo, pendant que mon regard erre sur les bâtiments miniers à proximité. Les toitures me semblent tout à coup étonnamment rouillées, de larges morceaux de bois manquant aux murs. Et tous ces débris qui s'amoncellent à mes pieds, sur le chemin devant l'hôtel Stanton, recouvert d'une végétation désordonnée. Le piano s'est tu, la ville fantôme croule désormais sous le silence de sa gloire passée.

Je quitte la galerie avec des gestes somnambules. Le jour s'élève lentement au-dessus des épinettes frêles. Le bruit d'une voiture fend le désert.

Je sursaute. Devant mes yeux, la route Transtaïga se déploie, éclairée par les lueurs avaricieuses de l'aube. Dans le rétroviseur, j'aperçois la présence d'un véhicule. L'esprit embrouillé, une inquiétude me gagne : et si Cédrik m'avait rattrapée ? Je me dépêche de mettre le contact, de quitter l'accotement où je m'étais enlisée. Sur le gravier, j'avise une tache sombre, le souvenir de l'Amérindien assassiné me revenant en mémoire. Où s'est-il évanoui ? Comment, avec la blessure qui perforait sa poitrine, est-il parvenu à se traîner jusqu'au fossé ? Pourtant, le corps a bel et bien disparu.

À l'intérieur de la voiture, l'odeur de pourriture semble encore plus puissante. J'augmente ma vitesse, contrariée. Il me tarde d'arriver. Je jette un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur, pour constater que le véhicule est toujours derrière moi. En me retournant, j'ai la surprise de découvrir une couverture sur la banquette arrière. Sans cesser de conduire, j'écarte les pans de la couette, qui libère une senteur nauséabonde. Les traits tuméfiés de l'Amérindien se révèlent, dans les reflets austères du matin. Je le recouvre aussitôt. Je comprends que le trépassé, à l'instar des autres, constitue une offrande pour mon aïeule. Et peu importe si je l'ai recueilli dans un moment de transe, l'important est de rejoindre au plus tôt les miens. Je presse l'accélérateur, me concentrant sur le chemin, agitée. Il me semble sentir sur ma langue un goût de whisky, entendre le bruit des balles qui sectionnent le brouillard.

Extrait du journal d'Elsa Miller

26 mai

Au début de l'établissement de la colonie, je croyais que notre retraite à Combourg permettrait à ma fille de devenir ma digne légataire, que d'habiter le village modifierait pour le mieux son caractère. Naïve que j'étais ! Hortense n'est qu'une femme à la sensibilité exacerbée, dont la bonté et la générosité font d'elle un être faible, condamné à la médiocrité. Elle n'a pas la force nécessaire pour diriger la communauté ni les compétences pour gérer les économies de la banque. Étant désormais incapable de procréer, j'ai dû envisager la seule solution possible : porter mes espoirs vers une petite-fille, qui me succédera lorsque le temps sera venu.

Le plus aisé fut de sélectionner le père de l'enfant, le choix s'imposant de lui-même : Amarok, le chef des Amérindiens. Après sa première visite, il est revenu deux fois au village, dont une en solitaire, pour discuter de chamanisme dans la tiédeur de ma demeure. À cette occasion, je l'ai accueilli avec un empressement que j'ai dissimulé à grand-peine, après avoir sommé mes assistants de se retirer. Ce soir-là, il est devenu mon amant, si naturellement que je ne me suis pas interrogée sur la nature de nos rapports avant son départ. Au lit, il était aussi raffiné que cruel, usant de sa magie pour m'infliger d'attrayantes souffrances. Bien sûr, je rétorquais, et il fermait les yeux de plaisir sous mes assauts, sa longue chevelure sombre, parsemée de fines tresses, cinglant son dos. Nous avons poursuivi le duel jusqu'à l'aube, armés de nos charmes à la fois distincts et semblables, nous étonnant mutuellement de la puissance que nous possédions sur les

éléments. Mais je m'égare, comme chaque fois que je me surprends à songer à mon alter ego ces derniers jours.

J'ai donc dû attendre au printemps pour organiser la cérémonie de passation, car les oracles m'avaient avisée que cette saison serait favorable à mes desseins. Ce fut difficile de patienter, mais je tenais à me ranger à leurs conseils, afin d'assurer la longévité du village.

Quelques heures avant la cérémonie, j'ai informé ma fille du rôle qu'elle aurait à jouer au cours des festivités. Comme je le présageais, elle a protesté. Plutôt que de reconnaître l'honneur qui lui était alloué, elle a refusé de prendre part aux réjouissances. Déçue d'avoir engendré une enfant aussi insignifiante, j'ai ordonné à mes assistants de l'enchaîner dans le cabanon, jusqu'à ce que la nuit surgisse. Elle s'est débattue longtemps, poussant l'audace à me cracher au visage. J'ai ravalé ma rage avec efforts, consciente que sa mort entraverait mes projets. Néanmoins, j'ai demandé à mes subalternes de commencer à la châtier, en attendant de parfaire sa punition moi-même. Il ne restait plus qu'à guetter l'arrivée des nomades, qui viendraient par centaines fêter à Combourg.

Ils ont investi le village un peu avant minuit, guidés par Amarok, qui avait neutralisé le périmètre de protection. Ils se sont mêlés aux villageois éméchés, qui avaient déjà pris place près du cimetière. À proximité, j'avais fait allumer un grand bûcher, qui dispersait une forte odeur de soufre.

Attachée à une croix de métal bancale, de plus grande taille que les autres, ma fille hurlait sans discontinuer. Son corps nu était lacéré, meurtri par les supplices répétés de

mes acolytes. Les cheveux dénoués, plaqués sur son visage crispé, elle criait en tirant sur les fermoirs qui ceignaient ses chevilles et ses poignets.

Elle s'est tue en apercevant le chef des nomades, qui cheminait vers elle d'un pas calme. Désormais incapable de détourner le regard de ses yeux perçants, Hortense le fixait, offerte, la bouche béante. Un faible sourire, presque imperceptible, étirait les lèvres du grand chef.

Il s'est immobilisé à un peu plus d'un mètre d'elle. Avec envie, j'ai regardé sa veste entrouverte, qui dévoilait une partie de son torse imberbe. Il a retiré le vêtement sans plus de préambules, pour ne conserver que ses pantalons. Puis, sans le moindre contact physique, il a flagellé ma fille. Son corps s'est arqué, alors qu'un cri fusait de sa poitrine meurtrie. J'ai commencé à applaudir, secondée par mes concitoyens. Il a recommencé à plusieurs reprises, sans cesser de la fixer. J'ai ressenti une pointe de jalousie. Puis, il s'est complètement dévêtu, exhibant son corps aux regards de l'assemblée. Une nouvelle fois, j'ai découvert sa silhouette grande et mince, sa peau rougie par la lueur des flammes, ses tatouages rituels dont le sens m'échappait.

Ma fille, toujours sous le charme, ne se débattait que faiblement. De sa main droite, Amarok lui a écarté les jambes, exposant ses cuisses zébrées par les coups des lanières. Le corps d'Hortense s'est incliné un peu plus vers l'arrière. La paume libre d'Amarok s'est posée sur son sexe, déjà érigé, qu'il a approché de la prisonnière. D'un geste sec et précis, il l'a pénétrée. Je voyais ses fesses, étroites et fermes, aller et venir contre le bassin de ma fille. J'ai failli détourner les yeux au moment où il a joui, rompant enfin le contact visuel avec Hortense. Son rôle terminé, il s'est éloigné sans s'attarder, pendant que la tête de ma fille retombait sur sa poitrine. J'ai alors fait signe à trois de

mes sbires d'aller l'allonger chez moi, dans les sangles prévues à cet effet. Désormais, je devrai veiller à lui épargner mes fantaisies, afin de ne pas nuire à mon héritière.

J'ai ensuite rejoint Amarok, qui s'était rhabillé sitôt la cérémonie de passation terminée. Autour de nous, les nomades et mes concitoyens festoyaient à l'ombre de l'immense brasier, qui tanguait vers les aurores boréales. Le feu ne s'est éteint qu'au matin.

Aujourd'hui, maintenant que mon amant s'est éclipsé dans la taïga, je veille à consigner mes souvenirs. Près de moi, ma fille est étendue, inconsciente, dans son lit. À l'hiver naîtra ma digne descendante, qui sera à mon image. Je ne peux m'empêcher de laisser la fierté m'envahir en écrivant ces lignes. Oui, l'avenir de Combours est assuré.

Route Transtaïga, km 525 : route d'accès Centrale Laforge-2

Il fait encore nuit lorsque ma voiture s'enfonce dans le second embranchement de la Centrale Laforge-2. Autour de moi, les épinettes se dressent, fouettées par la brise. Je suis soulagée que les ombres aient regagné leur sarcophage, qu'elles ne tentent plus de lacérer la carrosserie. Le moteur de ma vieille Jetta m'apaise, grâce à son bruit régulier. À présent que je me trouve si près de Combourg, je suis presque sereine. Bientôt, cette odeur putride qui s'infiltre dans mes narines cessera de m'assaillir. Je pourrai enfin quitter ce charnier, pour rompre définitivement avec le monde. Qui sait combien d'égarés ont trouvé refuge dans l'un ou l'autre de ces endroits dérobés, poursuivant une seconde existence à l'abri des regards ? À la pensée du village de mon aïeule, dont je me sais la digne héritière, je suis inondée de fierté.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de me sentir un peu agacée, en jetant un regard au rétroviseur. Je croyais que la voiture ne me suivrait pas dans l'embranchement de la Centrale, qu'elle continuerait sa route en direction du barrage Caniapiscou. Hélas, il s'agit selon toute vraisemblance d'un employé de Laforge-2, qui réintègre les installations de la compagnie. Il me suffira de poursuivre mon chemin lorsqu'il se sera immobilisé dans le stationnement, en espérant que ma présence au barrage ne lui paraîtra pas incongrue.

Après un moment qui me semble interminable, le conducteur s'arrête près des turbines. Deux individus sortent de la voiture, vêtus d'anoraks d'un noir maussade, leurs visages masqués par de larges foulards.

J'éteins le moteur un peu plus loin, en retrait de la chaussée. Du chemin, le véhicule n'est pas visible, à moins de scruter attentivement les environs. Cet emplacement sera

parfait jusqu'à ce que les assistants de ma grand-mère reviennent quérir les morts qui martèlent l'intérieur du coffre. Le cadavre de la banquette arrière ne m'inspire pas confiance non plus ; je crains qu'il s'éveille et essaie de ramper jusqu'au fossé, laissant derrière lui une piste cramoisie. J'écarte les pans de la couverture pour me raisonner, les traits pétrifiés de l'Amérindien, déjà un peu violacés, s'imposant à moi. C'est indiscutable, il ne s'échappera pas.

Je replace la couette avant de m'extraire de l'habacle. Ma main droite se referme sur une lampe de poche, indispensable pour s'orienter dans la forêt que je devrai traverser. Je vérifie que mon couteau est bien à sa place habituelle dans mon manteau. J'emporte aussi le journal de ma grand-mère. Toutefois, sa canne demeure introuvable. Un peu contrariée, j'abandonne rapidement mes recherches, supervisée par la lueur osseuse de la Lune. Le plus important est après tout de ne pas me faire repérer. Ce qui se produira sans contredit si je m'attarde trop longtemps ici. Je referme donc la portière, avant de me diriger vers le nord, jusqu'au bout du chemin de terre.

À partir de cet endroit, je devrai tourner à droite et maintenir cette direction pendant environ un kilomètre. Ensuite, une embarcation me permettra de traverser le cours d'eau à ma gauche, le reste du trajet se poursuivant à pied, vers le Nord-Est. Trouver le village sera aisé, puisqu'il y a des années que j'ai mémorisé l'itinéraire jusqu'à Combours, tel que détaillé par mon aïeule dans son journal. Déjà, je relève la présence de ma grand-mère, qui inonde les lieux de sa majesté. J'entends sa voix guider mes pas, perçois sur ma peau la puissance de ses augures. Cette partie de la forêt tressaille de sa magie, qui se lit dans le moindre élément. Le vent, de plus en plus cinglant, porte aussi ses inflexions, me

protégeant des agressions du monde extérieur, désormais incapable de m'atteindre. Aucune bête sauvage ne surgira des bois, me barrant le passage de sa masse frémissante.

Devant moi, le faisceau de ma lampe balaie les arbres, où il dessine des motifs solaires. La forêt est tranquille en cette nuit singulière, qui respire la solennité. La taïga sait qu'un moment crucial se trame, que les troncs doivent s'écarter pour livrer passage à l'héritière tant attendue de Combourg, revenant enfin parmi les siens. Je devine la présence d'un sentier invisible, jadis emprunté par les habitants du village, venus s'installer pour toujours à l'écart du monde. Avec émoi, je suis leur cortège fantôme, qui monte vers le nord. Mes bottes foulent le chemin, lequel serpente entre les cours d'eau et la végétation éparse. Je contemple le paysage qui sera le mien à présent, ce territoire où je régnerai, jusqu'à la prochaine cérémonie de passation.

L'idée de rencontrer mon père pour la première fois se faufile en moi. La ferveur m'envahit, tandis que mes foulées deviennent plus rapides. Je me demande l'ampleur qu'a prise Combourg, plus de vingt-quatre ans après mon départ. Peut-être découvrirai-je une ville, sanglée dans le périmètre de sécurité ? À moins que le village n'ait conservé des dimensions plus modestes, plusieurs habitants fautifs allant nourrir le cimetière sans cesse avide ? Bientôt, je saurai à quoi m'en tenir, il me suffit de suivre le sentier, d'accorder mes pas à ceux du cortège funèbre pendant quelques kilomètres supplémentaires.

Un bruit derrière moi interrompt mes rêveries. Un animal, sans doute. Mais je n'ai rien à craindre, compte tenu que je possède, en tant que petite-fille de chamane, un contact privilégié avec les éléments. J'éclaire néanmoins la zone suspecte de ma lampe. Il me semble avoir entendu haleter dans l'obscurité, avoir surpris une silhouette prête à bondir, à m'allonger de force dans le lichen. La lumière vacille sur la forêt oblique. Une masse

sombre se dissocie de la nuit. Se pourrait-il que les formes de la route m'aient suivie jusqu'ici ? J'inspecte à nouveau les bois ombrageux : cette fois, l'étrangeté semble écartée. Je pose tout de même ma main sur le manche de mon couteau, par précaution, en me blâmant de mon manque de courage. Que dirait ma grand-mère si elle me voyait dans de tels moments de faiblesse ? Je ne vaudrais guère mieux à ses yeux que sa fille, qui avait peur de tout et se méfiait du moindre bruit.

Je me ressaisis, continuant de mêler mes pas à ceux des pionniers. Je ne me retourne pas lorsque j'entends à nouveau un craquement derrière moi. Cette forêt est habitée, il va de soi que les créatures nocturnes s'animent le soir venu. Peut-être même est-ce un harfang qui m'accompagne de son vol bienveillant, ses yeux brun-jaune épiant mes mouvements ? L'image de Cédrik s'impose le temps d'un battement d'ailes. Je la repousse dédaigneusement, pour me concentrer sur ma progression, prenant garde de ne pas laisser les racines m'agripper les chevilles.

À ma gauche, la forêt s'éclaircit pour laisser place à un cours d'eau. Dans peu de temps, je monterai dans la barque dissimulée non loin du sentier. Si j'avais gagné le village en hiver, j'aurais pu franchir la distance à pied sur la surface gelée, sans plus de préambules. Un instant, je repense à ma mère décédée au cours d'une partie de pêche à la Rivière Pontois, à ses cris qui m'imploraient de l'aider à s'extirper de son tombeau submergé par les eaux. Mon aïeule sera fière d'apprendre que j'avais morcelé la glace par ma seule volonté, que c'est de mon plein gré que j'avais noyé la traîtresse, indigne d'être ma mère. Mais peut-être qu'elle en a déjà été informée, par l'un de ses oracles crépusculaires.

Avec des gestes assurés, je me dirige vers l'endroit où doit se trouver la barque. À ma surprise, je découvre deux embarcations, à demi grignotées par la végétation. L'étonnement passé, je comprends : normalement, l'une d'elles doit demeurer de l'autre côté de la rivière. Je remédierai à cet oubli. J'extirpe, non sans mal, la barque de la gangue dans laquelle elle était engluée. La mettre à l'eau me demande un certain temps, car je ne suis pas familière avec les bateaux. Mais peu importe, puisque le vent charroie la voix de mon aïeule, qui me donne de strictes instructions.

Pendant que mon embarcation fend les vagues frelatées, je lève les yeux vers la voûte céleste, envahie par les aurores boréales. Les nuances bleutées et verdâtres esquissent des entrelacs semblables au passage d'une série de comètes. La fierté m'anime à la pensée de demeurer ici, parmi les nuances mouvantes d'un ciel en constante recomposition.

De l'autre côté de la rivière, le sentier reprend son tracé sinueux. Je continue d'avancer, accompagnée par les esprits des citoyens morts de Combourg. Leurs échos se mêlent à ceux de mon aïeule, m'escortant de leurs voix étranglées. Je commence à ressentir un certain inconfort dans les jambes, malmenées par de longues heures de conduite successive. Je refuse cependant de prendre une pause, pour ne pas retarder mon arrivée à Combourg. À chacune de mes foulées, je frémis à la pensée d'éclairer les contours du cimetière qui ceinture le village, d'ébaucher avec ma lampe une danse profane sur l'une ou l'autre des croix de métal.

Derrière moi, je perçois à nouveau un bruit de craquement. Je ne me retourne pas : ce n'est pas la peine d'éveiller davantage les animaux dérangés par mon intrusion. Je préfère me dépêcher, continuer d'avancer à pas rapides sur le chemin intangible. Je dois

toutefois ralentir le rythme peu de temps après, à mesure que je m'approche de Combourg. Je constate l'engourdissement progressif de mes mouvements, que j'effectue avec une difficulté croissante, comme s'ils étaient entravés par un écrin onirique. Je comprends que je viens d'atteindre la première strate du périmètre de sécurité. Les gestes gourds, je me glisse dans la forêt cuirassée, dominée par une impression de flottement. Le silence me saisit. Sous mes yeux, les arbres commencent à tanguer, le brouillard venant s'y percher. Je fouette l'air devant moi de mes deux bras, pour chasser l'aveuglant mirage. La chaleur croît, semblable à celle de la cabane incendiée de mon enfance ; j'ai l'impression que je vais sombrer dans un sommeil minéral, au pied du premier arbre venu. Ou alors, je dois revenir précipitamment sur mes pas, tel que me l'intiment les voix qui giclent du périmètre. Je ferme les yeux, foudroyée par la force de la barrière. Puis, reprenant mes esprits, je me concentre pour annihiler le mécanisme défensif. De manière désordonnée, je commence à exposer, à haute voix, qui je suis. Je m'entends dire, en criant presque :

— C'est moi, Florence, l'héritière de Combourg. Je suis venue pour rejoindre ma grand-mère. Je sais que le temps est venu. Il y a longtemps qu'elle m'attend, pour m'enseigner comment diriger le village et me transmettre sa magie. Je lui apporte trois morts pour le cimetière, en guise de cadeaux de bienvenue.

Je continue à hurler, les paupières toujours closes, afin de renverser le sortilège. La force du périmètre faiblit enfin. Je remercie les esprits avant de me remettre en marche d'un pas léger, ravivée par la perspective d'être près de mon aïeule. Je me sens plus puissante que jamais. Je serai digne de mon aînée et de ses rituels chamaniques, que je pratiquerai autant avec elle qu'avec mon père. J'ai hâte de rencontrer mes concitoyens, de diriger leurs finances, de superviser la construction de nouvelles habitations... Malgré

tout, le silence de l'endroit m'inquiète, je n'entends pas les chiens hurler, affamés par de longs jours de jeûne, je ne distingue aucune lumière en provenance des chaumières, seulement les arbres frêles qui s'inclinent à l'infini. Le village est certainement plus loin ; j'ai sans doute sous-estimé l'étendue du périmètre de sécurité. La présence d'une première croix me conforte dans cette hypothèse. Rassurée, j'éclaire de ma lampe le morceau de métal grossier, enfoncé dans la terre. Plus loin, quelques structures semblables perforent le sol du cimetière enténébré. Confiante de parvenir bientôt à la première habitation de Combours, j'avance vers le centre du périmètre, avec une posture autoritaire qui saura, je l'espère, plaire à ma grand-mère.

1- Village de Combourg

Mes pas martèlent le sol tapissé d'herbes clairsemées. Le faisceau de la lampe, agonisant, continue de révéler les contours de la clairière qui m'entoure. L'aube se hissera sous peu au-dessus de Combourg, distillant ses reflets dans le ciel hésitant. Pour l'instant, je ne distingue que les croix du cimetière, disposées au hasard des caprices des bourreaux. Un peu plus tôt, j'ai été surprise, en observant l'une d'elles, de remarquer à quel point la stèle était d'aspect négligé. Sur le morceau de métal écartelé, personne n'avait songé à inscrire le nom du trépassé. Lorsque je serai en charge du village, je ne manquerai pas de veiller à l'entretien du cimetière et des habitations, quitte à puiser dans les économies de mon aïeule.

Autour de moi, je ne distingue toujours aucune chaumière. J'agite nerveusement la lampe, la lumière oscillant sur des perspectives dépouillées. J'ai l'impression d'errer dans une ville morte, dont les ruines auraient été entièrement englouties. L'image de Gagnon, village au sud de Fermont, dont il ne subsiste pratiquement plus que l'écriteau, s'impose à mon esprit. Je devrais pourtant être déjà parvenue à destination, entendre les chiens hurler derrière le cabanon. Combourg ne peut être que tout près, ce n'est qu'une question de minutes à présent.

À ma droite, la lumière coule sur une surface rectangulaire. La première habitation. Emballée, j'éclaire la chaumière de petite taille, au revêtement de bois, semblable à une cabane de trappeur. Près de l'entrée, une vieille motoneige est garée, dans l'attente d'une promenade sous les aurores boréales. Tant pis si je réveille mes concitoyens endormis, il me faut absolument y entrer et signaler mon arrivée.

Avec curiosité, je sonde à nouveau les environs, ne distinguant toujours rien, sinon cette même clairière qui s'esquive à l'infini. Peut-être que le village a été déplacé, à l'instar de plusieurs cités fantômes relocalisées après la fermeture de leurs mines respectives ? Je m'en informerai à l'intérieur de la chaumière, auprès de ses locataires.

D'un geste assuré, je cogne sur la vieille porte, en m'annonçant :

— Je suis l'héritière d'Elsa Miller, Florence Thompson, qui revient enfin à Combourg.

En provenance de la cabane, un bruit assourdi s'élève, semblable au frottement que pourrait produire un serpent. En me concentrant, il me semble aussi percevoir les crépitements d'un feu, allumé dans la petite pièce. La porte grince avant de s'entrebâiller, un vieil Amérindien me faisant signe d'entrer. Après un moment d'hésitation, je reconnais mon père, aux traits cisailés par le temps. Sa vieillesse me surprend, de même que la rudesse de son visage, qui diffère de l'image qu'avait fait naître la lecture du journal de ma grand-mère. Pourtant, le doute n'est pas possible, c'est bien le chef des nomades, avec son faciès allongé, sa longue chevelure tressée, piquetée de mèches blanches, ses yeux fins et perçants, ses lèvres minces et sévères.

Du fond de la cabane, une voix gémit avec effort :

— Amarok, offre un siège à mon héritière.

En silence, l'Amérindien obéit. Je fais quelques pas à l'intérieur de la pièce exigüe, au plafond bas. Sur les murs, des animaux empaillés dardent sur moi leurs pupilles figées : j'évite de les regarder, craignant de succomber aux assauts de quelque gorgone embusquée. Autour de ces trophées de chasse, des amulettes ont été accrochées, pâle-mêle, sur les cloisons de bois. Au centre, une table de taille modeste croule sous les peaux

à demi-dépecées. Derrière le meuble, un lit étroit est occupé par un husky et une vieille femme squelettique. Malgré ses traits flétris par la maladie, je reconnais l'immuable prestance de mon aïeule.

Je m'assois sur la chaise qu'Amarok m'a apportée, après l'avoir remercié. Mon père ne répond rien, préférant s'éclipser vers un coin sombre de la pièce. Ma grand-mère m'explique :

— Il s'est tu définitivement le jour où il a été chassé de son clan. Depuis, la plupart des nomades ont disparu. Ceux qui ont échappé à ma magie ont trouvé refuge dans un village fantôme de la côte du Labrador. Hébron, si je me souviens bien.

Surprise, je demande :

— Mais pourquoi l'avoir chassé de son clan ?

— Plusieurs des siens disaient qu'il devait cesser de venir à Combours. Puisqu'il refusait d'obéir, ils ont décidé de faire disparaître le village.

— Faire disparaître le village ?

— Oui, par les flammes. Tu as bien vu qu'il n'en reste rien dehors, pas même des fondations. Tout a été dévasté par le brasier. Mes concitoyens qui n'ont pas péri dans l'incendie ont succombé à leurs blessures. Tous, à l'exception de ton père et de moi, qui sommes parvenus à fuir par miracle. Heureusement que je savais que tu serais bientôt ici pour faire revivre Combours et pour aider Amarok à reconstruire le village, sinon, je ne sais ce que je serais devenue.

Je demeure un moment interdite. Combours, entièrement anéantie, réduite à l'état d'une ville morte ? J'ai de la difficulté à croire au portrait qu'est en train de peindre mon aînée.

Dans le lit, Elsa est secouée par une longue quinte de toux. Sans tarder, mon père apporte de l'eau à ma grand-mère, qu'il lui fait boire avec délicatesse.

Je m'enquiers :

— Mais, comment les nomades ont-ils été capables d'entrer malgré la présence du périmètre de sécurité ?

Les yeux de mon interlocutrice s'écarquillent, la salive perlant à la commissure de ses lèvres.

— J'avais négligé d'entretenir suffisamment la barrière. Je n'avais pas livré assez de morts cette semaine-là, et le périmètre s'était affaibli. Les nomades se sont fauflés par une faille, et rien n'a pu ensuite les retenir.

Un hoquet saisit à cet instant mon aïeule, qui se recroqueville sous l'offensive de la douleur.

Amarok se penche vers elle pour caresser sa chevelure argentée, essuyant avec un linge le bas de son visage. Péniblement, elle reprend :

— Sans ton père, je serais morte. C'est lui qui a construit cette cabane après l'incendie. C'est lui qui va chasser dans la taïga. Comme il m'a secondée, il te secondera, lorsque tu régneras à ton tour sur tes concitoyens.

— Mais, les seuls concitoyens du village reposent dans le cimetière...

— Ne te méprends pas, j'ai tout planifié. J'attendais que tu sois ici pour te montrer comment procéder au recrutement. Je voulais que tu sois sur place pour accueillir tes assistants à leur arrivée, que tu aies auparavant le temps de lire les règlements de Combourg. Je savais que tu viendrais cette nuit, que je ne pouvais pas mourir sans avoir rencontré mon héritière.

À la pensée de la mort prochaine de mon aînée, l'anxiété se met à me taillader.

— Vous allez mourir ?

D'une voix âpre, ma grand-mère me répond :

— Le temps est venu. Il y a longtemps que je berne le cycle des mortels avec des formules de jeunesse sans cesse plus complexes. Et à présent que tu es à Combourg, plus rien ne sera en mesure de me retenir.

En gémissant, ma grand-mère esquisse un mouvement pour se retourner. Ses yeux se révulsent, fixant le plafond sur lequel les ombres folâtrant. J'ébauche un mouvement de recul. Amarok s'incline à nouveau vers Elsa, pour essuyer l'écume qui macule son menton. Il pose ensuite une main apaisante sur son front. De la bouche de mon aïeule, j'entends des murmures inintelligibles s'échapper en flots irréguliers, mon père haussant les épaules pendant qu'elle poursuit sa litanie, ponctuée de gestes autoritaires. Dérangé dans son sommeil, le husky descend du lit. Je comprends que les crises ponctuelles de mon aînée n'ont rien d'inhabituel, alors que je continue d'observer du coin de l'œil ses sursauts, étonnée par son brusque changement d'attitude.

À présent éveillé, le chien se contorsionne contre mes genoux, tout à coup excité par ma présence. Je caresse sa tête brûlante, l'animal se mettant à japper. Je songe un instant aux huskys de mon enfance, à Radisson. Le village m'apparaît si lointain, désormais, comme s'il faisait partie d'une autre strate d'existence. Jamais plus je ne remettrai les pieds dans ce bungalow que je partageais avec Liliane, jamais plus je ne feindrai la gentillesse avec ces élèves auxquels j'étais contrainte d'enseigner. Un sourire de satisfaction étire mes lèvres, tandis que je caresse les flancs du husky, qui s'allonge sous

ma chaise. C'est décidé, il sera le chien de tête de mon premier attelage, que je ne manquerai pas de constituer lorsque mes citoyens seront installés.

Sur sa couche, ma grand-mère pousse des gémissements qui me rappellent les incantations d'une louve à l'égard de la lune. Je me tends, peu rassurée. Ses paupières s'ouvrent brusquement par moments, comme si une nuée de feux follets cherchaient à s'en extraire. Elle fixe alors le plafond où les ombres du foyer s'enchevêtrent, dans un perpétuel sabbat. Puis, elle éclate d'un rire guttural, entrecoupé de quintes de toux, avant de reprendre ses plaintes emplies de brouillard. Je serre les poings, gagnée par l'inquiétude.

Amarok s'approche du feu, au-dessus duquel un chaudron est suspendu. Il en retire un liquide épais, qu'il verse dans une tasse ébréchée. Le breuvage exhale une odeur peu invitante, semblable à celle d'un breuvage trop longtemps infusé. Sur le dessus, quelques tiges d'une plante inidentifiable surnagent. J'inspecte à nouveau mes mains, pour vérifier que la pourriture n'a pas gagné du terrain. Bien qu'un peu pâles, elles me semblent intactes, les articulations étant aussi souples qu'auparavant. Je soupire de soulagement, pendant que j'entreprends d'enlever un peu de sang séché près de mes ongles.

L'Amérindien se dirige vers le lit de sa protégée, à laquelle il fait boire l'infâme bouillon. Ma grand-mère, toujours ébranlée, en renverse la moitié dans ses couvertures, qui se teintent de fluide jaunâtre. Amarok secoue la tête, accablé. Il tourne ses yeux humides vers moi, les épaules voûtées. Il y a si longtemps qu'il sert ma grand-mère, pour qui il a même renié les siens. Je dois le rassurer.

— Bientôt, le périmètre de sécurité sera aussi efficace que jadis. J'ai amené trois morts en guise d'offrande de bienvenue. Il suffira d'aller les chercher près du barrage

Laforge-2. J'ai dissimulé la voiture dans l'accotement de gauche, tout au bout de la route. Deux des corps sont dans le coffre, le troisième est sur la banquette arrière. Je suppose que ces présents sauront inaugurer comme il se doit mon futur village. À partir de maintenant, nos frontières seront infranchissables, hermétiques au monde extérieur. Lorsque tu seras rentré, tu commenceras à construire une autre demeure, pour moi. Je veux qu'elle soit grande et solide, bâtie avec des matériaux de qualité. Tu peux puiser dans les caisses de la banque autant que tu veux pour les matériaux et pour le transport. Si quiconque te semble suspect lors des transactions, n'oublie pas de l'éliminer. Il vaut mieux être prudent, et comme notre cimetière a besoin de matière première...

Je m'interromps, emballée. Je sens que la direction du village me conviendra à merveille. Aucun doute n'est plus possible : je possède l'âme d'une dirigeante, même d'une pionnière.

Amarok, qui m'a écoutée avec attention, hoche posément la tête. J'ai du mal à croire que je m'adresse ainsi à mon père, que ce serviteur taciturne est bel et bien mon géniteur.

Je reprends, après lui avoir donné les clefs de ma voiture :

— Pendant que tu iras chercher les offrandes, je resterai avec Elsa. Je serais surprise que tu sois capable de les ramener en un seul chargement. Tu peux prendre ton temps, ma grand-mère a tant à m'apprendre, et je crains que nous devions nous dépêcher avant que ne se produise l'inévitable.

Ma gorge se contracte, à l'idée de la mort imminente de mon aînée. D'un geste ample, Amarok désigne une pile de livres, entassés au pied du lit. Les mains tremblantes, je m'empare du premier, sur lequel est inscrit un titre alambiqué : *L'arabesque des arcs*

fauves. Les pages craquent lorsque j'ouvre le vieux cahier. Sur le papier, les poèmes s'enchaînent, l'un d'entre eux, avec ses vers énigmatiques, attirant mon attention :

à l'aube le marais s'écartèle

les météores saignent

déchirés par les louves

Perplexe, j'examine les poèmes, dont je lis à voix haute certaines bribes. Dans le lit, ma grand-mère s'est calmée, peut-être tempérée par la potion. Elle darde vers moi un regard lucide. Puis, en remarquant le cahier, elle précise :

— Tu t'intéresses à mes formules chamaniques ? Tu apprendras beaucoup à leur contact.

— J'avais pourtant l'impression de lire de simples poèmes.

Je vois la colère craqueler le visage de mon aïeule.

— Comment oses-tu ? Seule la profane peut proférer de telles futilités ! Tu le constateras lorsque tu auras commencé l'étude de mes formules. Mais je te pardonne, parce que tu es mon unique héritière, et que tu reviens d'un monde superficiel, dans lequel le surnaturel est sottement mis au pilori.

Mal à l'aise, je balbutie des excuses. D'une voix désertique, ma grand-mère ordonne à Amarok :

— Dépêche-toi d'aller chercher ses morts. Nous ne devons pas trop tarder à les enterrer.

Une quinte de toux la secoue, pendant que l'Amérindien s'exécute. Elle s'enfouit dans ses oreillers, pour replonger dans un sommeil blême.

Extrait du journal d'Elsa Miller

19 octobre

J'écris ces quelques lignes, à défaut de réussir à dormir. Je suis convaincue que mon insomnie découle de l'incident qui s'est produit un peu plus tôt aujourd'hui.

Je me suis levée à l'aurore comme d'ordinaire, pour consigner des formules avant l'éveil de mes concitoyens. Dans le lit à côté du mien, ma fille sommeillait, son enfant niché sur sa poitrine. Elles s'étaient assoupies ensemble la nuit précédente, après une crise de larmes de ma petite-fille, qui avait mis beaucoup de temps à se calmer. Au bout d'un moment, j'avais eu envie de bâillonner mon héritière, qui refusait de reconnaître mon autorité. Mais ma fille m'avait suppliée, les yeux noyés de larmes, de lui laisser encore quelques minutes pour consoler la sauvageonne. J'avais hésité, puis j'avais abdiqué, lorsque mon regard s'était posé sur la petite métis. Déjà, elle dégage une énergie singulière et ressemble à s'y méprendre à son père, dont le charme exerce toujours sur moi un irrésistible attrait. Depuis la naissance de sa fille, il vient plus souvent au village, afin de se recueillir en silence près de son berceau. Je le reçois aussi dans ma propre demeure, où il a pris l'habitude de s'attarder chaque nouvelle lune.

J'ai donc quitté le logis irritée afin d'aller me promener à proximité du village. Pour me détendre, j'ai allumé un cigare vanillé, que j'ai fumé en marchant, pendant que je regardais fièrement le cimetière, déjà considérable. Alors que mon regard errait sur les stèles, je me suis remémoré pour quels méfaits chacun des habitants du cimetière avait été châtié. Rares sont en effet les citoyens dignes de ce nom, prompts à obéir à la charte du

village. Néanmoins, les habitants actuels de Combours sont majoritairement disciplinés, et il se passe souvent plusieurs jours sans que je doive sévir de quelque manière que ce soit. Je suis fière de la droiture de mes subalternes, même si je dois veiller à nourrir le périmètre de sécurité, qui nécessite un entretien constant. Jusqu'à l'incident d'aujourd'hui, je croyais que je n'avais pas failli à cette tâche, puisque personne, à l'exception des nomades, n'était jamais entré par infraction au village.

Et pourtant, ce chasseur, à l'aube, est parvenu à franchir le périmètre, fragilisé par un approvisionnement déficient.

Lorsque je l'ai aperçu, en train d'avancer sur nos terres interdites, j'étais assise près d'une fosse vide, qui attendait patiemment son occupant. J'ai d'abord cru à quelque blague d'un oracle. Mais il était réel, continuait de marcher sans la moindre entrave, se faufilant sans bruit dans la forêt muette. Je me suis figée près d'une stèle, où je suis demeurée tétanisée de longues secondes. Puis, les souvenirs des derniers jours m'ont assaillie : j'avais enfreint les règles de protection les plus élémentaires. Je devais y remédier au plus vite. Près de moi, j'ai avisé un monticule de terre et une pelle, dont je me suis emparée sans plus tarder.

Les foulées du chasseur l'ont guidé près du cimetière, qu'il a découvert avec étonnement. Il était d'âge moyen, un peu bedonnant, vêtu d'habits de chasse traditionnels. Il s'est arrêté près d'une croix un long moment, se demandant certainement comment il avait pu découvrir cette improbable nécropole. Je me suis glissée en silence derrière lui sans lui laisser le temps de s'interroger davantage.

Dès qu'il s'est retourné, aux aguets, j'ai enfoncé le tranchant de la pelle dans sa gorge. Son aorte s'est fissurée, et d'abondants jets de sang ont jailli. Il a porté ses mains à

son cou en laissant échapper un gargouillis. J'ai prononcé quelques mots d'une formule de vulnérabilité, puis j'ai enfoncé plus profondément la pelle, qui a dessiné un arc de cercle sur la gorge de l'intrus. Il a titubé, les mains rougies, tandis que le sang ne cessait de s'échapper à grands flots de sa plaie empourprée.

Après avoir vacillé, il s'est ployé vers l'avant, tout près de la fosse vacante. Le signe ne pouvait être plus éloquent. En serrant les dents, j'ai retiré la pelle, qui a produit un bruit de succion humide, et j'ai poussé l'homme dans la cavité. L'effort m'a fait échapper un cri, mais j'ai été satisfaite en le découvrant étendu en diagonale au fond de la tombe, ses habits humectés de sang. J'ai jeté sur lui une carte de tarot soigneusement choisie, ainsi qu'une poignée de terre. Puis une seconde, bientôt suivie d'une troisième. La terre se mêlait tranquillement à ses plaies. La carte de l'Ermite, affublée du nombre 9, était presque entièrement recouverte. J'ai poursuivi ma besogne avec application. Une généreuse pelletée de terre l'a renvoyé à l'obscurité de son caveau improvisé. Dans la cavité, l'homme a complètement cessé de remuer. J'ai essuyé la sueur sur mon front, abondante, avant de prendre un peu de répit. Avec effroi, je me suis dit que je devrais veiller à tout prix à ce que de telles bévues ne se répètent pas. Outre l'intrus, qui irait alimenter le périmètre, je sacrifierai ce soir deux autres concitoyens, pour une sûreté accrue. Je ne pouvais plus prendre le moindre risque. De retour au village, j'ai noté dans mon cahier la pensée que je demanderai à Amarok d'aller graver sur la stèle de l'homme.

Ci-gît l'aurore interdite.

Je suis assez fière de ma composition. Néanmoins, même si j'ai bel et bien sacrifié deux villageois supplémentaires en début de soirée, je ne parviens pas à dormir. Comment ai-je pu ainsi me tromper ? Je ne me pardonnerai pas une seconde incartade.

2- Village de Combourg

Je profite du sommeil de ma grand-mère pour arpenter les environs de la cabane, réchauffée par les premiers balbutiements du jour. Autour de l'habitation de fortune, la clairière s'étend, vierge de la moindre fondation. L'impression de dépouillement est complète, comme si rien n'avait jamais été construit ici. Je suppose que le travail de nettoyage des lieux, après l'incendie, a nécessité beaucoup de temps. Sans doute Amarok s'y était-il attelé, des après-midis durant, ses mains remuant la cendre accumulée au centre de ce volcan éteint. Ce qui est certain, à tout le moins, c'est que le fléau a frappé il y a plusieurs années. L'herbe a eu le temps de repousser entretemps, et les arbres à proximité n'arborent pas les stigmates du brasier. Je me fais la réflexion qu'Amarok et mon aïeule auraient pu commencer à repeupler l'endroit avant mon arrivée, afin de préparer dès que possible la renaissance de Combourg. Mais peut-être voulaient-ils me laisser l'honneur de bâtir le village à ma guise ? De sélectionner les habitants selon mes propres critères ? Il est vrai que c'est à moi que les décisions reviennent désormais, et que c'est avec fierté que j'accueillerai les premiers pionniers, au cours du prochain cycle.

D'un pas déterminé, j'avance dans la clairière, mes bottes mouillées par la rosée. Les contours fantomatiques d'un village se précisent peu à peu sur la vaste surface. Je remonte en pensée le chemin principal, autour duquel les maisons sont bâties en rang serré. Leur revêtement, que j'imagine de l'une ou l'autre des couleurs primaires, me rappelle les habitations de Qarajat, au Groenland, un hameau abandonné à proximité de la capitale. Quoi de préférable que d'adopter une architecture typiquement nordique, propice à des hivers extrêmes, capable de faire figer le sang même dans les veines ? Après tout,

certain de mes concitoyens pourraient apprécier moins que moi les températures septentrionales du village.

Derrière les demeures, d'où s'échappe la fumée souffreteuse des cheminées, j'entends déjà les chiens de traîneaux hurler. De temps à autre, je partirai avec un petit groupe dans la forêt, afin d'installer des pièges. Nous reviendrons au village par le sentier invisible qui zigzague près du lac Combours. Je ferai bâtir ma demeure à un emplacement de choix sur la berge, auprès d'un quai pour paresser au-dessus des eaux mordorées. Sans oublier le cimetière que je veillerai à entretenir le plus soigneusement possible, pour éviter toute forme d'intrusion. L'incident consigné dans le journal de mon aïeule me sert d'avertissement, de même que la destruction prématurée du village par les traîtres nomades. Amarok est le seul d'entre eux digne de confiance, l'unique à ne pas avoir abandonné ma grand-mère à l'hérésie des siens. Il sera mon premier allié, en attendant que je sélectionne le père de ma future héritière.

Mais je m'égare en considérations lointaines. Le plus urgent est de renforcer le périmètre de sécurité, avec les morts que rapportera sous peu Amarok. Pour ce faire, je dois examiner les installations que nous possédons. Ma lampe de poche à la main, je vérifie l'état des piles. Faible, mais suffisant. J'espère que le cabanon est encore en bonne condition, apte à entreposer les corps lorsque le sol sera trop gelé pour les accueillir. Si le journal de mon aïeule est exact, il s'agit du porche principal d'un charnier souterrain, qui forme une crypte. C'est aussi à cet endroit qu'étaient châtiés les coupables, enchaînés dans l'obscurité nauséabonde, avec pour unique compagnie les morts en attente d'être ensevelis.

Mon regard parcourt la clairière en quête du cabanon, qu'il me tarde de repérer. Peut-être se trouve-t-il à l'extrémité sud du cimetière, près de l'endroit où j'ai aperçu les premières croix. Il est possible que l'étroite structure de bois ait échappé à l'éclat fuyant de ma lampe, la nuit précédente.

Je ne m'étais pas trompée : plusieurs croix de métal tordues ceinturent la forme flétrie du cabanon, dont le toit est à demi-effondré. Les fissures lézardent les lattes de bois pourries, qui tiennent péniblement debout. Je peste à voix basse. Lorsqu'Amarok sera de retour, je lui demanderai de s'atteler aux réparations, même si le plus urgent demeure encore de consolider le périmètre de sécurité. Néanmoins, je suis déçue par la négligence de mon père, qui n'a pas pris soin de notre indispensable portail. J'espère que les souterrains ne sont pas dans une situation aussi précaire.

Je pose une main sur la poignée rouillée, avant de tirer d'un coup sec. Un craquement ébranle l'ensemble de la structure. La porte s'ouvre sur un réduit morose, aux forts relents de renfermé. Je plisse les narines avant d'entrer, le faisceau de ma lampe balayant le mur devant moi. Des outils de jardinage, de même que plusieurs pelles, y sont amoncelés, sur lesquels les araignées ont tissé des arantèles complexes, semblables aux trames fatales des Parques. Avec circonspection, je cherche l'entrée de la crypte. Près des objets disparates, une planche de bois, souillée d'empreintes de pieds boueuses, voile une partie du sol. Voici sans contredit la porte de la nécropole.

Je dépose la lampe sur mes genoux, pour me libérer les mains. La planche s'arrache peu à peu du sol poussiéreux. Entre les cafards insomniaques, un conduit obscur se détache : l'entrée verticale de la crypte. Je m'y glisse sans tarder, ma lampe à la main. Une échelle de bois se fendille sous mes pas. J'ai l'impression que personne n'est venu ici

depuis la dernière éruption du Vésuve. Je soupire, embarrassée. Puisque le cabanon a été épargné par le brasier, pourquoi ne pas avoir veillé à le restaurer ? Une autre impardonnable négligence, que je devrai proscrire à l'avenir.

Pour l'instant, j'espère qu'il me sera possible de récupérer quelques instruments de torture. Perplexe, j'éclaire la crypte, de dimensions plus restreintes que prévue. Le réduit, de forme cubique, accuse à peine quatre mètres, avec ses plafonds bas. Sur deux des murs, des chaînes corrodées pendent, en attente d'un prisonnier. Il me tarde d'enserrer les poignets des fautifs dans ces fermoirs métalliques, d'ordonner à un assistant de cravacher la chair du contrevenant, les lanières traçant sur son dos les détails de sa trahison. Je me plais à penser que du sang des fautifs, répandu abondamment sur le sol, pourrait jaillir un jardin de mandragores... À l'avenir, la crypte résonnera du bruit incessant des chaînes, que les détenus heurteront en vain contre les murs, dans une tentative de se soustraire à leur enfer nécessaire. En saison froide, je devrai aussi ne pas négliger d'emplir les caveaux adjacents.

À mains nues, j'inspecte les deux autres murs du sépulcre. Comme je l'imaginais, ils sont occupés par des plaques mortuaires. Les corps sont forcément entreposés de l'autre côté, dans les tiroirs de cette morgue clandestine. Sur les écriteaux, je reconnais un poème de ma grand-mère, cerclé de fines croix inversées, maladroitement gravées. J'éclaire un moment les vers nébuleux :

À contre-jour

Les morts reflueront

Par nuées véritables

Il me faudra demander à mon aïeule ce que signifie ceci, surtout s'il s'agit d'une formule liée à l'ouverture des tombeaux. Indécise, j'examine à nouveau les épitaphes empoussiérées. Je tâcherai à ce que la crypte soit fonctionnelle pour l'hiver, demanderai à Amarok de descendre dès cet après-midi pour restaurer les installations.

Le visage dévoué du vieil Amérindien, penché au chevet de ma grand-mère, s'impose à mes pensées. Il est peut-être déjà rentré, avec sa macabre cargaison. Je dois aller superviser ses manœuvres. Je secoue mes vêtements tachés, sur lesquels folâtraient les insectes, avant de me diriger vers l'échelle, une écharde se fichant dans l'un de mes doigts. Je jure, avant d'examiner ma main avec attention. Et si l'une de ces maladies, charriée par les morts, m'avait été transmise ? En me dépêchant, je m'extrais du boyau. Ma lampe choisit cet instant pour défaillir. Le message ne peut être plus limpide : il est temps de sortir.

À l'extérieur du cabanon, j'entends le husky japper. Amarok est près de lui, immobilisé au centre de la clairière. Lorsqu'il m'aperçoit, il me fait signe d'approcher. En le rejoignant, je remarque la pâleur de son visage. Est-ce sa randonnée jusqu'à ma voiture qui l'a terrifié à ce point ? Toujours en silence, il m'indique de le suivre. Talonnée par le chien, je l'accompagne jusqu'à la cabane de mon aïeule. Un pressentiment m'envahit, se confirmant lorsque j'accède à la pièce où gît la malade. Un rictus déforme ses traits quand elle me reconnaît. D'une voix traînante, elle dit :

— Je ne pouvais pas mourir en l'absence de ma petite-fille.

Interdite, je bredouille :

— Il est trop tôt pour mourir... Je viens à peine de vous retrouver.

— Et pourtant, murmure-t-elle d'une voix frêle, il y a trop longtemps que je retarde ce moment. Je ne peux plus demander de sursis aux oracles. Et maintenant que j'ai en face de moi mon héritière, je ne vois aucune raison de le faire.

La gorgée serrée, je parviens à répondre :

— Je ne vous décevrai pas.

— Je le sais, Florence, ajoute mon aïeule, j'en suis certaine. Tu ne négligeras pas le village, tu donneras forme à mon rêve. Grâce à toi, Combourg sera.

Une quinte de toux l'étrangle, tandis qu'elle s'enlise dans ses oreillers. Amarok s'approche d'elle, caressant son visage buriné. Elle tourne vers lui un sourire fané.

— Et toi, mon complice qui a partagé tous mes projets, mon précieux *alter ego* à travers les années...

La voix de ma grand-mère se casse. Les paroles qu'elle adresse à Amarok me surprennent. Ce matin même, elle le traitait avec bassesse, tel un vassal fidèle, et voilà qu'elle le dépeint davantage comme dans son journal. La nature de leur relation m'échappe.

Sans cesser de trembler, Elsa pose sa main, aux phalanges violacées, sur la mienne. Dans le lit, les draps font office de suaire, épousant les contours chétifs de son cadavre en sursis. Mon regard s'attarde sur la flaque jaunâtre, en forme de croix bancale, qui marbre le couvre-lit. Je demande à Amarok d'apporter à ma grand-mère un peu de la décoction qu'il avait fait infuser dans le chaudron.

Il secoue la tête. Avec effort, elle m'explique :

— Le sablier est renversé. Le leurre est terminé. Je sens déjà les morts écraser ma poitrine.

Son regard vacille, presque imperceptiblement. Amarok continue de caresser son visage, les yeux humides. Les traits de mon aïeule se déforment en une grimace. Une brusque chaleur parcourt ma main, que tient ma grand-mère. La bouche de la mourante s'entrouvre, laissant fuser une plainte primitive. À travers ses râles, je parviens à saisir :

— Les nuées... Combourg... au jour de... l'héritière... échappée des tombeaux ouverts... enfin les morts reflueront...

À ce moment, elle se redresse brusquement sur sa couche, les bras écartés en croix. L'expression de son visage me sidère, tant elle contraste avec les marques de la maladie. Les accents de sa voix me sont étrangers, d'une grossièreté qui contraste avec son habituelle élégance. D'un ton courroucé, elle fustige l'ancien chef des nomades :

— Indigne... Tu n'as pas... Aux chimères dévouées... Jusqu'à ce que... Le contre-jour heureusement...

Amarok baisse la tête, les mains posées sur ses genoux, une larme crevassant son visage. Décontenancée, je vois ma grand-mère ployer brusquement sur les couvertures, après un dernier sursaut. Je touche le poignet de mon aînée, déjà rigide. Je prends une profonde inspiration avant d'ordonner à mon père :

— Nous lui réserverons une place de choix dans le cimetière. Tu l'enterreras au bout des trois jours de veille traditionnels.

L'Amérindien acquiesce. Je lui demande :

— As-tu eu le temps de te charger des autres ?

Amarok me fait signe de le suivre à l'extérieur. Je lui emboîte lentement le pas, encore sous le choc, escortée par le husky. À quelques mètres de la cabane, le chef des

nomades a préparé une fosse commune. Les cadavres reposent, dissimulés sous une bâche tout près. Satisfaite, je lui ordonne :

— Débarrasse-toi de cette corvée. Nous avons encore beaucoup à faire aujourd'hui.

Amarok serre les lèvres, ses yeux perçants se posant sur moi. Puis, il s'éclipse, revenant bientôt avec une pelle. Je m'éloigne pour fumer un cigare, que j'allume avec des gestes brusques. Au-dessus de Combourg, le jour darde sur nous ses meilleurs présages.

3- Village de Combourg

La forêt se resserre autour de la clairière, que j'arpente à pas lents. Je ne discerne plus mon père, fossoyeur improvisé dans le matin frémissant. Les animaux s'éveillent, je les entends fureter près des épinettes, cheminer sur les tapis de lichen. Peut-être qu'un harfang m'épie, blotti au sommet d'un arbre mort ? Il me semble distinguer ses pupilles qui luisent entre deux troncs chétifs. J'avance dans la taïga, mal à l'aise de me savoir espionnée. Je m'immobilise à l'orée des bois, le cigare à la main.

Mue par une impulsion, je fais quelques pas en direction de la forêt. Je perçois un froissement, avant de capter le bruit d'une branche fracturée. Je reconnais le visage de Cédrik, dissimulé à moitié derrière un tronc. Foudroyée par la surprise, je mets un moment à me ressaisir, une main appuyée contre l'écorce rugueuse d'un conifère. Sa présence en ces lieux me semble impossible. Je parviens néanmoins à bafouiller :

— Mais comment es-tu parvenu à franchir le périmètre de sécurité ?

Après un temps d'hésitation, Cédrik se décide à abandonner son repaire pour me rejoindre dans la clairière. Il n'est pas seul ; un homme de son âge l'accompagne. Un peu empâté, la moustache sombre comme ses petits yeux, enfoncés sous son front surmonté d'une casquette, il est vêtu d'habits de chasse. Je m'interroge sur son identité. Puis, je crois me rappeler. Il doit s'agir de Malek, l'ami que Cédrik avait retrouvé à la Pourvoirie Nouchimi. Après que je l'ai quitté sur la route, Cédrik est certainement retourné là-bas et a profité de mon sommeil en bordure de la Transtaïga pour me rattraper.

Devant le silence des intrus, je répète :

— Comment êtes-vous parvenus à franchir le périmètre de sécurité ?

Le front de Cédrik se plisse.

— Le périmètre de sécurité ? Nous t'avons seulement suivie jusqu'ici. D'abord sur la route et ensuite à travers la forêt.

Je demeure un moment muette, incapable d'admettre qu'ils ont réussi à pénétrer dans l'enceinte cuirassée du village. Est-il possible que la barrière soit si fragilisée qu'elle ait laissé les deux intrus accéder à Combours ? Il est vrai que la désuétude de la crypte, ainsi que l'entretien défaillant du cimetière auguraient des suites funestes. Mais surtout, comment Cédrik a-t-il osé me traquer, après ce qu'il m'a fait subir ? Et pourquoi un tel désir, si ce n'est pour me sanctionner de ma fuite ? Je m'enquis donc :

— Et tu m'as suivie jusqu'ici seulement pour me punir ?

— Pas spécialement. J'ai trouvé ton comportement étrange dès le départ. Comme si tu avais quelque chose à cacher. Entre autres parce que tu refusais de me déposer plus loin que la Centrale Laforge-2. Je me demandais où tu allais, au bout de ce chemin désert. Puis, j'ai pensé que ton intérêt pour les villes fantômes était la clef, que c'est vers l'un de ces endroits que tu te dirigeais. Un de ces lieux qui ne sont répertoriés sur aucune carte. Du coup, mon idée d'aller à Nitchequon m'a semblé peu originale et j'ai eu envie de changer mes plans.

Je sens la colère se distiller en moi. Comment a-t-il osé me suivre ? Pousser l'audace jusqu'à fouler avec un étranger les terres clandestines de Combours ? Il me faut impérativement les châtier, lui et cet individu qui ressemble au violeur de mon enfance.

Sans prévenir, j'assène à Cédrik un coup de poing sur le menton. J'entends sa mâchoire craquer. Presque immédiatement, Malek bondit vers moi. Je tente de fuir, mais il

me rattrape et m'allonge sur le sol, sa lourde carcasse écrasant mon thorax. J'inspire avec difficulté. Ses serres se contractent, perforant ma peau friable. Je marmonne néanmoins :

— Le périmètre de Combourg est réservé à mes seuls concitoyens. Je vous ordonne de le quitter sans plus tarder. Sinon, je devrai prendre des mesures punitives.

Après tout, le cimetière a besoin d'être rassasié...

Interloqué, Cédrik répond en massant sa mâchoire endolorie :

— Le périmètre de Combourg ? C'est ainsi que tu nommes cette misérable cabane ?
Tu es encore plus folle que je le pensais.

Insultée, je rugis :

— Avant l'incendie, il y avait un village sur la clairière. Des centaines de personnes demeuraient ici.

Le regard de Cédrik se pose sur le terrain dépouillé, coule sur les contours du village sépulcral. Il murmure, pour lui-même :

— Intéressant...

Puis, il s'adresse à Malek, qui me maintient toujours plaquée contre le sol :

— Je t'avais bien dit qu'il valait la peine de la suivre. Tu pourras prendre d'autres photos pour ton journal. Même si je suis déçu de découvrir une ville morte en place d'une ville fantôme. Heureusement que le cimetière offre des angles intéressants.

Furieuse à cette perspective, je dis :

— Je vous interdis de prendre des photos.

Cédrik me gratifie d'un sourire hypocrite.

— Nous ferons comme nous le voulons. De toute façon, c'est évident que tu es dérangée. Après tout ce temps passé à t'épier, je n'ai plus le moindre doute.

— Tout ce temps passé à m'épier ?

— Bien sûr. Nous sommes arrivés ici en même temps que toi. Nous t'avons vue entrer dans la cabane. J'ai pensé qu'il était préférable d'être prudents et de demeurer à couvert. Plus je repensais à ton attitude, plus j'étais convaincu que tu avais quelque chose d'important à dissimuler.

Sans succès, j'essaie de frapper Malek, qui resserre son emprise. J'aimerais inscrire ma détresse avec un scalpel sur son large flanc. Il me vient l'idée d'appeler Amarok à mon secours. Pourquoi n'ai-je pas eu cette idée dès le départ ? Peut-être pourra-t-il m'entendre si le vent n'assourdit pas mes cris ? Je m'exécute, la poitrine broyée par le poids du chasseur. Tout de suite, Malek me bâillonne de sa paume nauséabonde. J'essaie de le mordre, furibonde, d'arracher un morceau de sa peau faisandée. Cédrik s'approche, me considérant de toute sa hauteur.

— Comment pourrons-nous la maîtriser pendant que nous prenons les dernières photos ? Ça m'embêterait de l'attacher à un arbre, mais si nous n'avons pas le choix...

Sans cesser de m'entraver, Malek répond :

— Je ne sais pas trop, j'ai peur que nous ne retombions sur cet Amérindien qui a failli nous découvrir tout à l'heure. Il ne doit pas être loin puisqu'elle vient de l'appeler.

Je ne peux m'empêcher de penser à mon père, en train de préparer la fosse. Cédrik et son ami n'ont pas aperçu ce qui frémit sous la bâche, tous ces morts convulsés par les spasmes des insectes nécrophages. C'est décidé, dès que je serai affranchie de mes entraves, je leur destinerai l'unique traitement dédié aux importuns : reposer sous une stèle vulgaire dans le cimetière des renégats. Je mords la main de Malek, qui geint de douleur. Exaspéré, il fait remarquer à son complice :

— Nous n’aurons pas le choix de l’attacher, viens m’aider. J’ai hâte de rentrer à la Pourvoirie. Dépêchons-nous de prendre les images pendant que l’éclairage est idéal.

Cédrik opine, avant de s’arc-bouter vers moi. Un bruit de détonation fait alors tressaillir la forêt, bientôt suivi d’un second. Mon ancien passager titube, atteint à l’épaule. Le sang esquisse des vrilles délicates sur son anorak. Malek s’écroule sur moi, la balle fichée entre les omoplates. Il gémit, son visage devenu un masque grimaçant. Je repousse sa lourde carcasse avec dédain. Ses habits de chasseur se teintent par saccades de liquide écarlate, qui jaillit de la plaie qui perfore son dos.

Amarok s’approche de notre triade, sa carabine dégainée. Je me dépêche de le rejoindre. La tête contre le sol, Malek s’agite faiblement. Les traits anéantis, Cédrik comprend que son acolyte a été mortellement blessé. Il tente de se relever, une main appuyée contre la crevasse de son épaule. Amarok pointe une nouvelle fois le canon vers lui. Livide, il lève les mains en signe d’apaisement. J’hésite sur les directives à donner à l’Amérindien, qui attend patiemment mon verdict. À une quinzaine de mètres derrière Cédrik, à angle oblique, la silhouette décharnée du cabanon se profile.

J’indique à Amarok, en désignant Cédrik :

— Nous irons l’enchaîner dans la crypte. Ensuite, tu enterreras le mort avec les autres.

Cédrik vacille, pétrifié. Il baragouine :

— Dans la crypte ? Avec les autres ?

Je ne réponds rien, me bornant à lui adresser un regard vengeur. Comment a-t-il osé essayer de me tromper en prenant des images de Combourg ? De trahir le secret de ma

grand-mère en souhaitant révéler l'existence du village ? Il me faudra longuement le corriger pour lui faire expier cet affront.

Mon père me tend l'arme, pendant qu'il s'approche du fautif, l'empoignant par les épaules. Cédrik essaie de se débattre, mais je rapproche le canon de la carabine de son front. À contrecœur, il se calme, défiguré par la peur. Sa beauté m'apparaît à ce moment encore plus complète, comme si l'effroi magnifiait ses traits. Je ne manquerai pas de le supplicier moi-même. À cette idée, je sens l'excitation m'investir.

Amarok pousse le traître dans le cabanon obscur. Toujours armée de la carabine, j'allume une chandelle avec ma main libre, les lieux se nimbant d'un halo inquiétant. D'un coup de pied, Amarok écarte la planche qui scelle les profondeurs. L'Amérindien et Cédrik se glissent dans la bouche ombrageuse. J'approche la flamme du caveau. Les fermoirs scellent les chevilles de l'intrus dans un bruit métallique, des menottes, reliées au mur par une courte chaîne, enserrant ses poignets. Amarok me cède le passage, s'éloignant vers un coin de la pièce, où il s'estompe. Les gémissements de douleur du prisonnier montent de la crypte. Entre deux râles, Cédrik tente néanmoins de m'amadouer :

— Florence, je suis désolé, je ne pensais pas ce que j'ai dit. Tu n'es pas folle. Je te jure que je peux repartir d'ici et ne rien dire. Je te donnerai tout ce que tu veux, l'appareil, les pellicules. Je peux même les brûler devant toi... Je t'en supplie, libère-moi...

Une intense satisfaction m'étreint lorsque je réponds :

— Il n'en est pas question.

Piteusement, Cédrik m'implore :

— As-tu oublié ce que nous avons vécu ensemble ? Ce que nous avons fait dans la voiture ? Florence, pour moi, tu n'es pas n'importe qui. Tu me laisserais mourir, moi, celui avec qui tu as partagé ta première fois ? Tu...

Sa voix s'étrangle sur ses mensonges. Je réfléchis avant de répondre :

— Je vais te montrer à qui tu as osé t'attaquer. Tu te repentiras de m'avoir traitée de folle. Je vais te lire des passages du journal de ma grand-mère et tu verras que je n'ai rien inventé.

J'approche la flamme de ses cils, qui battent frénétiquement. Cédrik recule la tête, puis il chuchote d'une voix pâle :

— Florence, je t'en prie. Laisse-moi partir d'ici. J'oublierai tout, ton existence, Combourg...

— Je t'ai déjà dit qu'il n'en était pas question. Tais-toi, à présent.

Je fais glisser la flamme sur son flanc, qui noircit légèrement en arrachant un gémissement à l'imposteur. Ensuite, après avoir retiré le journal de la poche de ma veste, j'entreprends de lui lire un extrait significatif, m'interrompant de temps à autre pour le torturer.

Entre deux phrases, Cédrik, entêté, poursuit sa litanie :

— Florence, je t'en prie...

De plus en plus ennuyée par ses supplications, je termine néanmoins ma lecture, dans un état d'agacement prononcé.

— Ne m'oblige pas à te museler. Maintenant, profite bien des quelques heures de répit que je t'accorde au fond de la crypte. Je reviendrai lorsque j'aurai terminé le travail qui m'attend en surface.

Suintant d'inquiétude, mon ancien passager me regarde m'éloigner, puis escalader l'échelle qui mène à la surface. Je l'abandonne à ses lamentations, enchantée de la façon dont mon père et moi avons contrecarré l'intrusion.

Amarok s'extrait à ma suite du cabanon, essoufflé, ses capacités considérablement limitées par son âge avancé. Bientôt, il me faudra songer à embaucher de vigoureux travailleurs, puisque mon père ne suffira pas à l'ouvrage. Je pousse un soupir pendant que nous nous éloignons du cabanon défraîchi. Le corps inerte de Malek nous attend dans l'herbe. Nous unissons nos efforts pour l'emmener avec les autres dans la fosse. Le poids de sa carcasse m'étonne. Je me console en me disant que le périmètre de sécurité n'en sera que davantage consolidé.

Extrait du journal d'Elsa Miller

3 janvier

En cet après-midi glacial, j'écris surtout par dépit. Impossible de sortir aujourd'hui, dans la tempête qui s'acharne. Depuis ce matin, les bourrasques flagellent sans discontinuer le toit de notre logis, que nous peinons à chauffer. Voilà quelques minutes, j'ai pris place près de l'âtre, dans mon fauteuil favori. Hortense m'a alors demandé si elle pouvait approcher le berceau du foyer, pour réchauffer son enfant. J'ai haussé les épaules, agacée. Je n'aime pas qu'elle soit trop près de moi depuis la cérémonie de passation, où elle m'a fait sentir à quel point elle était indigne. En même temps, je ne peux pas me permettre de courir le risque que mon héritière contracte une pneumonie. Sans tarder, ma fille a déplacé le berceau près des flammes. Le bébé dormait dans le petit lit, emmaillotté dans plusieurs couvertures.

Assis sur une chaise, Amarok observe le blizzard par une fenêtre. Il est si concentré que j'ai l'impression que son esprit quitte notre demeure, pour se retrouver au centre de la tourmente, le visage fouetté par les rafales. Je l'imagine dans la neige, les chevilles endolories, ses vêtements gonflés par le vent qu'il remonte à contre-courant. Sur son visage, le froid rougit sa peau transie, des mèches glacées de ses longs cheveux ployant devant ses yeux piqués par le gel. Des heures durant, il erre sur la banquise, en expirant bruyamment, épuisé par sa lutte contre les éléments...

J'ai interrompu son périple chimérique pour lui demander s'il souhaitait qu'Hortense lui prépare une infusion de plantes rares. Il a accepté, sans détourner les

yeux des paysages immaculés. J'ai eu envie de m'élancer vers lui et de parcourir en sa compagnie les étendues enneigées. Mais je n'aime pas l'étreindre devant Hortense, surtout depuis la cérémonie de passation. Avec un pincement, je les revois en pensées enlacés dans la clairière. L'envie de meurtrir ma fille me saisit, si violemment que je sens la haine pulser dans mon corps en entier. Il me faut alors faire de grands efforts pour me calmer, tant je deviens incontrôlable.

Dans le coin cuisine, Hortense, comme toujours docile, a rempli le chaudron avec de l'eau et des épices tirées d'un flacon ésotérique. Je lui ai rappelé qu'elle devrait aller chercher du bois dehors, pour alimenter l'âtre. Elle m'a dit :

— Plutôt que d'écrire des histoires, pourquoi ne pas venir m'aider ?

J'ai senti la colère me lacérer. De quel droit daignait-elle me parler ainsi ? Constatant son outrage, ma fille s'est mise à trembler, ajoutant, la tête baissée :

— Je ne voulais pas vous contrarier. Je sais que je ne suis pas supposée connaître le contenu du journal. Si seulement vous ne le laissiez pas toujours en évidence dans la cabane...

Je me suis radoucie, remâchant ce qu'elle avait osé me dire. Je n'apprécie guère l'idée qu'elle ait accès à mes écrits. En même temps, les endroits sont limités dans cette petite pièce pour dissimuler mon journal, surtout lorsque nous sommes trois à nous y entasser. À une ou deux reprises, Hortense l'a trouvé en faisant le ménage, quand Amarok et moi allions poser des pièges dans la taïga. Une fois, elle m'a même murmuré, à mon retour, avant de ravalier ses paroles :

— Ce cahier est vraiment une preuve éloquente.

Je n'ai pas compris à quoi elle pouvait bien faire référence. Il demeure qu'à partir de cet instant, je me suis méfiée davantage. Je pense parfois à détruire le cahier, pour empêcher une fois pour toutes ma fille d'accéder à mes réflexions. Puis je songe à Combours, dont je tiens à documenter l'existence. Peut-être devrais-je me contenter de châtier Hortense, de l'enfermer quelques jours dans la crypte. Je vais considérer cette hypothèse.

Pour l'instant, la tempête a bloqué l'accès au cabanon. Sans doute que les chiens y ont trouvé refuge, comme ils en ont l'habitude. Même s'ils apprécient le brouillard blanc, il est des températures extrêmes que les huskys craignent.

Mais je m'aperçois que je m'égare... Où en étais-je ? Hortense, bien sûr. Plus notre cohabitation se prolonge, plus j'éprouve des soupçons à son égard. Je la surprends souvent en train de me regarder à la dérobée, avec un air suspect. Je fais alors mine de vouloir la gifler et son expression se modifie. En ce moment même, j'ai l'impression qu'elle m'épie, en feignant de surveiller le chaudron. Il me faudra m'informer auprès des oracles sur la voie à suivre, leur demander si mon intuition que ma fille cherchera bientôt à s'enfuir est bel et bien véridique. Je suis certaine que cette sottise attend le bon moment pour le faire, afin de ne pas exposer son enfant à des conditions climatiques difficiles. Heureusement que le temps venu, l'héritière foulera le sol consacré de Combours. Car, comme je l'ai chuchoté à la petite à plusieurs reprises : « Florence, nous nous reverrons. Le mal saute toujours une génération ».

Mais pour l'instant, le plus urgent est de réciter des formules pour atténuer la véhémence de la tourmente. Mon remède mijote depuis ce matin, dans la casserole à décoction. Dans quelques heures, le mélange sera prêt. Il me suffira de le verser tout

autour de la maison, en répétant trois fois le passage que j'ai noté dans l'un de mes cahiers. D'ici là, je devrai me contenter de l'infusion que Hortense a préparée et de ses regards de biais. Vivement que la tempête cesse, pour que je puisse sortir vérifier mes pièges. Et échapper à l'aura pénible de ma fille.

4- Village de Combourg

La bâche s'écarte pour révéler les formes grisâtres des morts. Liliane, surtout, est dans un état de décomposition plus avancé que les autres, avec sa peau marbrée et ses membres rigides. L'odeur m'agresse, pendant que j'essaie de repousser les insectes. À mes côtés, Amarok ne peut s'empêcher de vomir. Je me sens un peu coupable de fournir au cimetière des cadavres en aussi piètre état. Mais, compte tenu de la fragilisation du périmètre de sécurité, il devra se contenter de ces offrandes avariées. Heureusement que Malek, dont la chair est encore tiède, sera une aumône plus qu'honorable.

Ma pelle entaille la terre, plus ou moins malléable. Sa dureté me surprend, comme s'il y avait longtemps que le sol n'avait pas été éventré. Évidemment, le cimetière, à l'instar des autres installations, n'a pas bénéficié de l'entretien nécessaire. Je devrai aussi y remédier lorsque j'accueillerai mes premiers concitoyens. La contrariété me submerge à nouveau.

Les dents serrées, je poursuis ma besogne. Près de la surface, j'exhume plusieurs cartes de tarot, barbouillées de sable. Je nettoie le carton miroitant de l'une d'entre elles. *L'ermite*. Le souvenir d'un passage du journal de ma grand-mère s'impose à mon esprit. Elle disait avoir enseveli un intrus en compagnie de cet arcane. L'homme a certainement été enterré tout près ; je m'attends à découvrir sous peu ses ossements. Pourtant, la tombe, sillonnée par les insectes, demeure exempte du moindre squelette, se bornant à expulser sporadiquement une nouvelle carte de tarot. Perplexe, je considère la croix près de moi, dépouillée de toute inscription. Ce n'est donc pas ici qu'avait été enfoui le fautif. Je me souviens que sur sa stèle, ma grand-mère avait fait inscrire cette épitaphe :

Ci-gît l'aurore interdite.

Je vérifie les monuments attenants, tous anonymes, afin d'éviter la moindre méprise. Sur les morceaux de métal grossièrement agencés, aucune phrase n'est lisible. Je mettrai fin à ces manières désordonnées dès aujourd'hui, en baptisant les sépultures du patronyme de leurs occupants. Lorsqu'il s'agira d'étrangers, je ferai ciseler des surnoms évocateurs en guise d'inscriptions, qui me permettront de tenir mes registres. Le poids du travail à accomplir me paraît à cet instant colossal, mais nécessaire pour éviter à Combourg le sort de certaines villes fantômes, dont il ne subsiste plus que le souvenir.

Ma pelle s'embourbe une nouvelle fois dans le sol rebelle. Près de moi, mon père halète, prostré par l'effort. Pour l'encourager, je lui dis :

— Plus que quelques centimètres, et la fosse sera prête à recevoir ses habitants. Pour cette fois, nous ne les enterrerons pas profondément.

Amarok hoche la tête, avant de repousser les cheveux qui masquent ses yeux. Un peu mal à l'aise de son perpétuel silence, je lui demande :

— Seras-tu en mesure de me fabriquer bientôt quatre nouvelles croix ?

Il approuve, sans cesser de morceler la terre austère. Je joins mes efforts aux siens, pressée de me délivrer de cette contrainte.

D'un bond, je m'extrais de la cavité, suivie de près par l'Amérindien. Nous nous dirigeons d'un mouvement concerté vers la plus corrompue des dépouilles. Mon regard musarde sur le visage enfoncé de Liliane, sur son corps et ses vêtements enduits de sang séché, sur ses membres gris. Les nécrophages s'ébattent sur les jaspures de sa peau, nombreux, pondent des œufs dans ses organes à demi rongés. La pestilence qu'elle exhale me fait presque défaillir, tant elle contraste avec le parfum délicat que Liliane avait

l'habitude de porter. Je la revois, vêtue des mêmes habits dans la salle des employés de l'école, les cheveux coiffés avec soin, la figure cernée par la fatigue. Si elle ne m'avait pas trahie, j'aurais été honorée de l'emmener à Combours, de lui offrir de commander la cité à mes côtés. Mais sa véritable nature était indigne du rôle que je souhaitais lui assigner. Attristée, je caresse ses cheveux encroûtés, ainsi qu'une partie de sa joue épargnée. J'aurais tellement souhaité que les événements se déroulent autrement...

Péniblement, je me ressaisis. Mon père et moi soulevons son corps sclérosé, malaisé à transporter. Nous le charroyons finalement jusqu'à la fosse, où elle sombre la tête la première.

Avec dédain, je sonde le mort suivant, considérant ce pervers qui avait osé m'espionner alors que, jeune encore, je m'amusais sagement dans ma boutique occulte. Enfin, il ne pourra plus me convoiter, je n'entendrai plus ses râles trouer l'obscurité de ma chambre. Je ne verrai plus son faciès grossier, surmonté d'une casquette sale, enfoncée sur son crâne luisant. Et surtout, je ne sentirai plus son infecte odeur de sueur. Ce vicieux a été corrigé une fois pour toutes. Je lui assène une série de coups de pieds dans les côtes, en l'insultant. Amarok me regarde en retrait, impassible. Ma colère s'émousse un peu, lorsque je lui indique :

— Maintenant, celui-ci.

Il m'obéit, empoigne les bottes crasseuses de l'homme, avant de commencer à tirer. Je m'empare des bras flasques du cadavre. Puis, nous unissons nos efforts pour le faire basculer dans la tombe. Son corps obèse s'échoue sur celui de mon ancienne colocataire. J'expire bruyamment.

— Le prochain était sans doute l'un des tiens.

Amarok secoue la tête.

— J'étais pourtant certaine que c'était le cas.

Il réitère son geste. Interdite, j'encaisse l'information. Peu importe en réalité qu'il s'agisse ou non d'un de ses vils confrères, évadé de Hébron, la ville fantôme. L'essentiel est que cette aumône, comme les autres, consolide les contours de Combours. Je m'incline au-dessus de l'homme, dont le corps, hormis la blessure béante qui traverse ses vertèbres, n'est pas en si mauvais état. Je revois la manière dont il était venu à moi, en bordure de la Transtaïga, la canne de ma grand-mère enfoncée dans son dos. D'ailleurs, je suis plutôt navrée de ne pas avoir retrouvé l'objet. Je le mentionne à Amarok, qui paraît indifférent à ma remarque. Son atonie commence à m'irriter. Il a de la chance d'être mon père, ainsi que le chef estimé d'une tribu de nomades disparue. Mais surtout, il m'est nécessaire en attendant l'arrivée de mes subalternes.

L'Amérindien referme les mains sur les chevilles de l'homme, qu'il hisse vers le charnier. Je coopère en agrippant ses poignets, dont la viscosité me déconcerte. La crainte de me mettre à pourrir vivante me ressaisit. Pourtant, si la maladie avait débuté ses avaries, j'en discernerais déjà certainement les effets. Sauf si ces manifestations sont infimes, voire internes... Je plisse les yeux pour bannir ces appréhensions irrationnelles. Il me suffira de me nettoyer aux abords du lac dès que l'opportunité se présentera.

Le cadavre du faux nomade va s'allier aux autres dans la fosse. Je ne m'étais pas trompée dans mes calculs : la cavité pourra tout juste recevoir les quatre corps. Dans un dernier effort, mon père et moi nous approchons de Malek. La souplesse de son enveloppe charnelle contraste agréablement avec la rigidité des autres cadavres. Je resterais presque accroupie à le cajoler, jusqu'à ce que la chaleur déserte tout à fait ses pores, si j'avais le

temps de me livrer à de telles fantaisies. Mais sa vague ressemblance avec le violeur de mon enfance me fait repousser avec dédain de telles pensées. Et puis, la fosse doit être scellée au plus tôt afin de protéger Combourg.

Le corps de Malek se révèle assez pesant. En geignant, nous parvenons néanmoins à le renverser jusqu'à la cavité. Je pousse un soupir lorsqu'il regagne enfin ses semblables. Puis, je m'éclipse du charnier, tараudée par une pressante envie de fumer. Je fouille sans succès les poches de ma veste : sans doute le paquet a-t-il chuté quelque part dans la clairière. Je n'ai pas envie de perdre mon temps à le chercher. Il sera plus rapide d'aller quérir des cigares auprès de Cédrik, qui en conservait toujours sur lui. J'informe mon père :

— Termine de combler la fosse, je vais un moment dans la crypte.

Amarok acquiesce, avec son indifférence coutumière. D'une démarche hautaine, je me dirige vers le cabanon, sans un regard derrière moi.

La lumière du jour s'engouffre par la porte ouverte. Je contourne les outils amoncelés pêle-mêle, les pelles aux manches disloqués appuyées contre les murs. À deux mains, je repousse la planche qui entrave l'accès aux ténèbres souterraines. Mes pas claquent contre l'échelle de bois. J'entends le cliquetis des chaînes qui écorchent les parois de la prison. La lumière de la chandelle éclaire la cellule de fortune du fautif, qui s'ébroue en m'apercevant. Les flammes miroitent dans ses pupilles bruns-jaunes, traçant sur son visage des ombres attrayantes. Sans préambules, je lui demande :

— À quel endroit ranges-tu tes cigares ?

Il darde sur moi un regard perplexe. Puis, il me dit, d'un ton désertique :

— Tu es complètement folle. Et la lecture de ton journal vient de me le confirmer.

Instinctivement, ma main se rabat sur sa joue.

Je martèle :

— Tes cigares.

D'une voix traînante, il répond :

— Dans la poche de mon anorak.

Je me dirige vers son manteau, que j'avais abandonné dans un coin de la crypte. Le cigare en main, je m'approche de lui. Il ose répéter, le regard perçant :

— Tu es folle. Il faut être complètement dérangée pour penser que le contenu du journal est vrai. Il a été écrit par une démente, comme toi. Elle a tout inventé, à commencer par Combourg. J'avais des doutes en photographiant le terrain avec Malek, mais avec un peu de recul, j'en suis certain. Et l'extrait que tu m'as lu vient confirmer mon intuition. Il n'y a jamais eu de village ici. S'il y avait déjà eu quoi que ce soit, il y aurait des ruines, des fondations, comme dans les villes fantômes médiévales. Et si le fameux incendie dont tu m'as parlé s'était produit, il serait possible d'en voir des traces.

Insultée par ses blasphèmes, je le gifle une seconde fois.

— Comment oses-tu, toi qui disais aimer les villages fantômes ?

Je sors le journal de ma poche, que je presse contre ma poitrine.

— Tout est documenté ici, dans les moindres détails...

— Au contraire, ajoute Cédrik, ce journal prouve que ta grand-mère a tout inventé.

Elle se trahit quand elle cite ta mère en train de lui dire qu'il est une preuve éloquente.

Elle voulait dire que ce journal était à l'image de sa folie. Tu ne l'as donc pas compris ?

— Ma mère, cette infidèle ? Comment peux-tu accorder le moindre crédit à ce qu'elle peut avoir dit ? Elle était indigne de diriger le village, inapte à devenir l'héritière de Combourg !

Les poings serrés, je décoche un regard inquisiteur à Cédrik, qui semble déterminé à poursuivre sur son odieuse lancée.

— L'héritière de Combourg ! C'est ridicule. Tout ce dont tu as hérité, c'est de la folie de ta grand-mère. Il ne s'est jamais rien produit ici, rien n'y a été construit, tu pourrais retourner la terre entière du cimetière et tu ne parviendrais pas à retrouver quoi que ce soit...

— ASSEZ !

J'enfonce la pointe incandescente de mon cigare sur son front. Cédrik couine de douleur, tandis que je hurle :

—Tu mériterais que je te fasse brûler vif, tout de suite.

Les murs de la prison tangent devant mon regard déformé par la colère. Mon prisonnier, calmé par ma fureur, baisse la tête.

— Ça ne te sert à rien de me garder ici, chuchote-t-il, d'essayer de donner vie à des aberrations. Florence, sois raisonnable...

Il recommence à me supplier. Pour m'apaiser, je lui brûle la joue avec mon cigare. Son cri écorche les parois de la crypte. Lorsqu'il me semble suffisamment soumis, je dis :

— Je saurai trouver une punition à la hauteur de ton affront. D'ici là, j'espère que tu sauras te plaire dans les ténèbres.

Je m'empare de la chandelle, que je souffle devant lui. La noirceur inonde la crypte. Les nerfs tendus, je me dépêche de sortir du cabanon. Pour qui se prend-il, pour affirmer

que ma grand-mère a tout inventé, que Combours n'a jamais existé ? Je le tuerais bien sans tarder, mais avant, je dois réfléchir.

5- Village de Combourg

J'erre dans la clairière, confuse. Les propos de Cédrik relèvent du blasphème. Comment peut-il soutenir que cet espace n'a jamais été habité ? Je trouverai des vestiges du village, même s'il me faut creuser la terre à mains nues pour en exhumer des fondations. Je me penche vers le lichen, dont j'arrache de larges pans. La mousse s'effrite entre mes doigts, révélant le repaire d'insectes endormis. J'enfonce mes paumes plus profondément dans le sol. Une forme solide, probablement l'armature d'un bâtiment, se devine sous mes phalanges. Je dégage la preuve en tirant d'un coup sec : une roche jaillit, mouchetée de poussière. Je peste, avant de reprendre mes recherches. Je dénicherai tôt ou tard des ruines, à force de sonder les décombres, telle une archéologue appliquée. Près du cimetière, peut-être, où je parviendrai sans doute à extraire quelques ternes squelettes. J'irai ensuite les brandir devant Cédrik pour lui prouver sa méprise.

Je me hâte de fouler l'extrémité sud du charnier. De cet endroit, mon père, qui achève de combler la fosse, ne peut pas m'apercevoir. Je préfère qu'il en soit ainsi, à cause des fouilles auxquelles je compte m'adonner.

Je m'immobilise devant une tombe délabrée. Difficile de dater cette stèle rouillée, érodée par la pluie et les neiges successives. Les deux morceaux de métal, sanglés en leur centre, pendent grossièrement. Cette fois encore, aucun nom ne taillade l'épitaphe, édiflée en souvenir d'une victime anonyme. Irritée, je me demande pourquoi avoir construit le monument, si ce n'est pour préserver la mémoire des ancêtres. Après tout, les peuples comme les Amérindiens ne laissent derrière eux aucun cimetière. Cette mascarade

m'apparaît vaine, sauf si ce vaste charnier n'est qu'une fourberie destinée à leurrer les gens impressionnables. Mes poings se compriment à cette pensée.

Sans réfléchir, je heurte d'un coup de pied le monument devant moi, qui se disloque sous le choc. Déracinée de son socle, la croix choit sur la terre consacrée, semblable à un corps écartelé. La honte me fouaille. Comment ai-je daigné mutiler mon village, moi, l'héritière tant attendue de Combourg ? Osé détruire ce que mon aïeule a peiné à bâtir ? Secouée par les tremblements, je m'empresse de creuser sous la stèle, mes mains tournant et retournant la terre vierge. Les cheveux devant les yeux, je m'entête à remuer le sol, les ongles encrassés, avec des mouvements saccadés.

Mes doigts se referment finalement sur une forme froide et rectangulaire. Je déloge de la cavité la carte de tarot lustrée. Je chavire en découvrant la *Maison-dieu*, sur laquelle une tour est en train de s'effondrer. Il ne peut s'agir que d'une mise en garde. Par celle-ci, ma grand-mère me signifie qu'il devient inconvenant de poursuivre mes recherches. Les morts reposent bel et bien par centaines dans le sol sacré de la nécropole, contrairement à ce qu'a proclamé mon prisonnier. La terre éviscérée me livrerait tôt ou tard les restes de mon village si j'en remuais plus longtemps les cendres. Mais il serait indécent de le faire moi-même, cela reviendrait à bafouer la confiance et l'héritage de ma grand-mère. Je refuse de m'y abaisser, surtout pour prêter foi aux dires d'un hérétique, à qui j'ai déjà alloué trop de temps.

D'un pas déterminé, je me dirige vers le lac Combourg. Je contemple la vaste étendue d'eau à partir de la berge. De fines vagues s'entrelacent, tourmentées par le vent, de plus en plus violent. Les nuages, clairsemés, chatoient sur la surface houleuse. Je regrette d'avoir douté, ne serait-ce qu'un instant, de l'existence du village. La tempête, qui

se déploie peu à peu, viendra cette nuit, j'en suis certaine, me punir de ma faiblesse. J'inspire longuement, le visage tourné vers le lac, dont la colère est palpable.

Peu indisposée par la température, je retire mes bas et mes chaussures. Après les avoir abandonnés près d'une vieille souche, j'entreprends de me dégager de ma jupe souillée. Sur le tissu d'un gris morose, la terre a dessiné de larges empreintes. Ma blouse blanche est inutilisable, noircie par les intempéries. Je soupire de soulagement en l'enlevant, pour ne conserver que mes seuls sous-vêtements. Le vent s'entortille autour de mes chevilles, impudique, poursuivant son ascension sur mes cuisses, puis sur mes mamelons érigés. Mon corps se hérisse de plaisir, offert aux arabesques des bourrasques. Malgré moi, je songe aux étreintes de Cédrik, en bordure de la Transtaïga. Le désir me galvanise. Honteuse de mes souvenirs, je m'oblige à me concentrer sur les paysages accidentés du lac, sur lesquels l'orage s'étend.

Je me dépêche de nettoyer mes mains dans les eaux purifiantes, pour me délester des saletés avec lesquelles j'ai été en contact. Je me frictionne longtemps. Je poursuis la cérémonie purgative en lavant mes jambes, ainsi que mon ventre. Mes doigts s'attardent, rampent sur mes hanches et mes seins transis. Les souvenirs ressurgissent. Je leur résiste tandis qu'une idée, graduellement, se faufile. Peut-être devrais-je profiter de la présence de Cédrik dans la crypte pour concevoir une héritière ? Il me suffirait de tuer le procréateur ensuite. Pourquoi me priver de la satisfaction de le violer alors qu'il est à ma merci ? Ce ne serait là que justice... Mais mérite-t-il seulement cet honneur, après les fables qu'il a osé proférer ?

Indécise, je termine mon nettoyage, ragaillardie par la baignade. Je me rhabille en vitesse, sans cesser de réfléchir. Les doutes continuent à m'assaillir, par vagues corrosives.

Pourquoi aucun arbre ne porte-t-il les lésions de l'incendie ? Mon père s'est-il affairé à abattre l'ensemble des épinettes affectées par le drame ? Dans ce cas, plusieurs souches ne devraient-elles pas poindre en certains emplacements du terrain ? Si seulement je m'y connaissais davantage en foresterie, il serait plus aisé d'émettre une hypothèse.

Mes foulées m'éloignent des berges du lac Combourg. J'entends le husky aboyer. Presque aussitôt, il me rejoint, excité, effectuant des cercles désordonnés autour de moi. Sa désobéissance me dérange : je lui ordonne en vain de se dominer. L'animal se contente de hurler, amusé par l'attention que je lui accorde. Que sont devenus les vaillants chiens de traîneau dont ma grand-mère fait mention dans son journal ? Qu'est-ce que cette misérable bête, incapable d'obéir aux ordres les plus sommaires ? Si ce n'était pas l'unique chien dont nous disposons, je l'aurais déjà puni. Peut-être serait-il préférable que je m'en charge, avec l'assentiment de mon père, afin de ne pas contaminer les futurs attelages de Combourg ? Je dois m'en assurer sans plus tarder.

Je rejoins l'Amérindien près du tombeau qu'il vient de condamner. Fièvre de notre ouvrage, j'admire la parcelle du cimetière nouvellement habitée. Enfin, le périmètre de sécurité ne pourra plus être franchi et les intrusions, comme celle de Cédrik et de son ami journaliste, pourront à l'avenir être conjurées. Je fais part de ma réflexion à Amarok, qui se recroqueville dans son silence coutumier. Puis, je m'enquiers :

— Qu'est-il arrivé aux autres chiens du village ?

Visiblement surpris par ma question, mon père hausse les épaules. Je répète mon interrogation, toujours sans soutirer le moindre indice. Mes nerfs se raidissent. Pourquoi s'entête-t-il à ne rien me dire ? Je décide de changer de tactique.

— Je ne suis pas fière de la façon dont tu as entretenu le village en mon absence. Ta négligence est presque impardonnable. N’as-tu pas honte, toi aussi ?

Amarok soulève à nouveau les épaules, avant de me désigner la clairière d’un geste ample de la main.

— Que veux-tu dire ? Tu ne peux pas te cacher derrière le prétexte que l’endroit était trop grand ! Il n’y a rien à blâmer, sinon ta propre paresse.

Presque face à face avec l’Amérindien, je poursuis mes reproches :

— Une paresse si abjecte qu’elle donne l’impression qu’aucun village ne s’est jamais trouvé ici ! Et tu acceptes ceci ?

Amarok esquisse un pas vers l’arrière, puis hoche nerveusement la tête.

Je réitère mon accusation :

— Comme si aucun village ne s’était jamais trouvé ici... Mais toi, tu sais bien que ce n’est pas le cas, tu étais là lorsque les premières pierres ont été posées. N’est-ce pas ?

L’ancien chef des nomades fait un pas vers l’arrière, sans daigner me répondre.

Furieuse, je gronde :

— N’est-ce pas ?

Amarok recule, toujours cloisonné dans le silence. Incapable de supporter un instant de plus ses esquives, je me rue vers lui, en criant :

— N’EST-CE PAS ?

L’Amérindien secoue la tête, avant de se dérober en direction de la cabane. Sa forme fugace s’éloigne, la porte se refermant sur lui. Déroutée par sa réaction, je demeure plusieurs secondes immobile. Pourquoi refuse-t-il de me confirmer que Combours a bel et bien existé ? Devrais-je punir tous ces indignes, à commencer par mon père ? Si la

besogne est nécessaire, je n'aurai pas le choix de m'y contraindre. Sinon, je donnerais raison aux blasphèmes qu'il sous-entend et j'accepterais que Combourg n'ait jamais été qu'une chimère. La nausée m'envahit, pendant que je ploie vers le lichen. À la lisière des bois, les épinettes basculent, dévastées. Le temps s'engourdit, les bruits de la forêt s'estompent pour laisser place à un silence total.

Un coup de feu rompt soudainement le calme relatif. Je retrouve l'usage de mes jambes, me précipitant vers la demeure de ma grand-mère. Mes pulsations s'accélèrent. Je percute la porte d'un coup d'épaule. La lueur chétive du jour pénètre par les fenêtres de la petite pièce où repose mon ancêtre. Sur le cadavre de cette dernière, Amarok s'est effondré, sa veste ornée d'une éclaboussure du côté gauche. Des spasmes l'agitent encore. Au pied du lit, la carabine gît, désormais inutile. L'Amérindien a eu le temps de refermer sa main sur celle, blafarde, de mon aïeule.

Je vole vers lui, décontenancée. Il tourne son visage buriné vers moi. Désespérément, j'entreprends de caresser ses cheveux sombres, en murmurant :

— Peu importe, Amarok, peu importe... Il n'était pas nécessaire de...

Ma voix se fêle. Non sans difficultés, l'Amérindien tourne les yeux vers la figure placide de ma grand-mère. Sa blessure a empourpré les draps. J'y reconnais les contours imprécis d'une tour démolie. Il tressaille une dernière fois. Sans cesser de trembler, je referme ses paupières, avant de m'éloigner du lit en chancelant. Je m'écroule sur la première chaise à ma portée, les membres ankylosés.

À travers mes frémissements, je sens peu à peu le devoir m'interpeller. Je dois leur offrir les trois jours de veille nécessaires au trépas des chamans. Ils méritent que j'entonne pour eux le chant des morts, afin d'accompagner les esprits de l'ombre qui s'attardent

dans les lieux. Même si ce sera pénible, je devrai aussi détruire leurs objets personnels, puisque les disparus n'apprécient guère que leurs possessions leur survivent. Mais surtout, je ne pourrai pas leur refuser l'essentiel : au terme de la veille, je devrai évacuer les corps par un autre endroit que la porte d'entrée, une fenêtre crevée, par exemple, pour faciliter le passage entre les deux plans de réalité. À cette pensée, une larme serpente sur mon visage.

Que pourrai-je faire seule pour construire le village ? Je devrai sans doute épargner Cédrik, puisque j'aurai besoin d'auxiliaires pour commencer le peuplement, certaines tâches n'étant pas dignes d'une héritière.

En attendant, je hisse avec difficulté l'Amérindien dans le lit, aux côtés de mon aïeule. Avec émotion, je les enveloppe d'un suaire propre. Étendus l'un contre l'autre, ils partagent le rêve d'une ville invisible. Une cité dans laquelle leurs esprits régneront, unis dans une dernière chimère partagée.

Extrait du journal de Florence Thompson

20 juin

J'ai décidé de commencer ce journal aujourd'hui, afin de poursuivre la tradition familiale. En triant les affaires de ma grand-mère, j'ai en effet déniché plusieurs cahiers vides. Après avoir fait brûler bon nombre de ses objets, au terme des trois jours de veille usuels, je n'ai pu me résoudre à me départir de ses écrits. Je saurai bientôt décrypter les formules ésotériques qu'elle a inscrites sur ces centaines de pages. Je serai apte à fortifier le périmètre de Combourg pour que l'endroit devienne inviolable. D'ailleurs, j'ai déjà commencé à prendre des dispositions en ce sens.

Bientôt, Cédrik retournera sur la Transtaïga, afin de quérir mes premiers concitoyens. Les indociles seront enchaînés dans la crypte où j'ai fait jeûner mon vassal pendant plus d'une semaine. Cette réclusion n'aura pas été inutile. Je suis satisfaite de la transformation qui s'est opérée au cours des derniers jours chez Cédrik. Maintenant qu'il est mort, ses blessures ont disparu et il a abandonné toute velléité de contestation, affirmant au contraire souhaiter se dévouer à mon projet. Il a même juré que ce serait un honneur pour lui, en tant que passionné de villages fantômes, de veiller à l'édification de l'un d'entre eux. Il m'a fallu un certain temps avant de lui accorder ma confiance. Mais il a maintenant fait ses preuves, notamment en commençant la construction de ma future demeure, en bordure du lac Combourg.

De mon côté, je réfléchis à mes plans d'aménagement en arpentant la clairière, la canne de mon aïeule à la main. En remplaçant mon haut-de-forme, je me répète qu'à ce

rythme, la maison sera terminée dans quelques semaines, et que je pourrai sous peu y loger avec mon assistant.

J'espère que Cédrik saura recruter suffisamment de nouveaux concitoyens avant l'automne. J'aimerais aussi pouvoir me constituer un attelage digne de ce nom. Je n'ai pas encore statué sur le sort de notre husky, dont les talents de braconnier me sont utiles.

Pour l'instant, il y a plus urgent. Cette nuit, les augures seront favorables à la cérémonie de passation. Je m'unirai alors à Cédrik, près du brasier qu'il aura allumé. Allongés sur le lichen, nous scellerons dans la véhémence du vent une alliance qui déterminera notre sort à venir. Si les oracles se montrent rétifs, je devrai attendre, comme ma grand-mère, la venue d'une petite-fille. Sinon, je ferai mentir cette affirmation que « le mal saute toujours une génération ».

Dehors, l'aube commence à poindre sur les cimes des arbres. J'entends le battement d'ailes d'un harfang. Après avoir refermé ce journal, j'irai me préparer pour une journée de labeur, secondée par Cédrik. J'aime le regarder disposer les rangées de pierre, malgré sa figure rongée par les asticots. Parfois, mon aïeule et mon père viennent le soutenir. Leurs formes blafardes se détachent alors du lac, pour soulever à leur tour de lourds matériaux. Malek se joint de temps à autre au cortège spectral, sa silhouette diaphane fendant les eaux. À une reprise, j'ai même reconnu Liliane, qui escortait les travailleurs, peinant à s'orienter avec son visage enfoncé.

Leur besogne terminée, ils disparaîtront derrière les portes battantes du saloon, d'où fuseront les mélodies enjouées du pianiste albinos. Comment ne pas sourire à la perspective que, bientôt, les chevaux des clients se bousculeront à l'abreuvoir ?

Frappée du visage de Méduse, j'embraserai un cigarillo en hommage à la couleur de mes augures. Alors, un harfang juché sur l'épaule, je me saurai plus que jamais l'héritière écarlate, moi, dont l'aube même escorte les pas.

CONCLUSION

Tel que précédemment démontré, l'apport de l'occulte peut être des plus signifiants, notamment lorsque l'auteur ou le personnage interprète, à l'instar de Berbiguier et de Florence, chaque manifestation du réel en tant que signe intelligible. Les références livresques, emmagasinées au cours de lectures antérieures, viennent de cette manière *contaminer* la réalité, soudainement porteuse d'un sens qu'il s'agit de savoir décrypter. Chez Berbiguier, différents écrits qui couvrent une vaste période (de l'Ancien Testament jusqu'à la littérature romantique) deviennent ainsi partie constituante de sa propre représentation des farfadets. Ces considérations étaient au cœur de notre premier chapitre, qui s'intéressait à l'intégration des divers apports intertextuels, plus spécialement occultes, dans les *Farfadets*. De cette manière, nous avons démontré la richesse et la variété des influences intertextuelles chez Berbiguier, qui sont venues forger sa pensée. Prenant pour assises les enseignements des auteurs qui l'ont précédé, qu'il considère

comme *preuves*, l'auteur des *Farfadets* construit par conséquent une imagerie diabolique, à la fois dense et personnelle.

L'imagerie diabolique était en outre au centre de la problématique de notre second chapitre, qui s'attardait sur l'expression du pacte diabolique dans les mémoires de Berbiguier. L'appropriation de l'auteur de l'alliance avec le Malin, à la fois originale et singulière, est d'ailleurs longuement détaillée dans *Les Farfadets*. Nous avons, pour notre part, étudié les fonctions du pacte en ce qu'il offre à l'individu de multiples avantages sur ses semblables. Berbiguier, tenté par ces privilèges, sur lesquels il a lu abondamment par le passé, lutte farouchement contre la tentation de souscrire à un accord avec le diable. En effet, le pacte lui permettrait, selon sa perspective, rien de moins que de jouir d'un ascendant sur les autres, de se voir couvert de richesses et de se marier. Ces différents aspects, souvent mentionnés dans son ouvrage, contribuent en définitive à forger sa vision du pacte diabolique, à partir de croyances en certains bénéfices spécifiques.

L'un des points communs entre Berbiguier et Florence, personnage principal de *L'héritière écarlate*, est leur foi en l'intervention de forces supérieures. Leur personnalité, à forte prédominance paranoïaque, les pousse à croire à la possibilité d'un complot à l'échelle cosmique, orchestré par des forces occultes. Cet imaginaire de la conspiration est particulièrement intéressant, que ce soit chez Florence ou dans le cas de Berbiguier, dont les écrits, publiés une trentaine d'années après la Révolution française, expriment fortement cette idée. Paul Zawadzki relève d'ailleurs, dans son article « Historiciser l'imaginaire du complot », que

depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e, ces représentations hallucinées ne dépérissent pas ; bien au contraire, elles se démultiplient. L'idée du complot accompagne l'idéologie de la pratique révolutionnaire. Elle se déploie à mesure de la politisation des masses et de l'approfondissement de la conscience moderne de faire l'histoire. Elle se loge au cœur de l'imaginaire et des pratiques totalitaires du XX^e siècle [...]. Bref, l'imaginaire du complot entretient une relation paradoxale, ambiguë mais *significative* avec la modernité¹.

L'imaginaire du complot, omniprésent dans l'ensemble des *Farfadets*, est donc le reflet de cette époque, grandement influencée par l'idéologie de la pratique révolutionnaire. Rappelons que pour Berbiguier, la Révolution était une mise en scène orchestrée par les farfadets, visant à affermir leur emprise sur la Terre. Pour Florence, l'ensemble du monde est aussi un vaste univers de signes à interpréter, ces derniers étant impossibles à contrecarrer. Selon elle, le monde, empreint d'un déterminisme certain, possède des volontés inéluctables, auxquelles elle ne peut se soustraire. C'est pourquoi elle laissera sa mère se noyer, attendra le moment opportun pour gagner le village de son aïeule ou encore se liera avec Cédrik, compte tenu de sa ressemblance à un harfang, oiseau auquel elle attribue un caractère divinatoire. Constamment en train d'interpréter le monde, Berbiguier et Florence se l'approprient donc selon leurs propres logiques causales, y décelant d'incessants complots².

¹ Paul Zawadzki, « Historiciser l'imaginaire du complot : note sur un problème d'interprétation », dans *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 43-44.

² Soulignons que « à l'origine de toute théorie du complot, on trouve un ensemble de "faits" réels ou supposés qui sont subséquemment organisés en un récit cohérent ». Olivier Klein et Nicolas Van der Linden, « Lorsque la cognition sociale devient paranoïde », dans *Les rhétoriques de la conspiration*, op. cit., p. 136.

L'imaginaire du XXI^e siècle, tel que dépeint dans *L'héritière écarlate*, est aussi révélateur de ce rapport au monde en tant que complot, le personnage de Florence étant fortement marqué par les croyances des siècles précédents, dont la cartomancie et le chamanisme. L'apport de l'intertextualité est aussi capital, puisque l'ensemble de la vision de la narratrice est élaboré à partir du seul journal de sa grand-mère, dans lequel elle puise tous ses enseignements, à la manière dont elle consulterait un Évangile. Ne remettant jamais en question les affirmations de cette ancêtre qu'elle vénère, tout comme Berbiguier adorait son oncle, Florence a construit son interprétation du monde à partir des écrits de son aïeule. Dès lors, pour elle comme pour Berbiguier, la moindre des manifestations de la nature devient un signe à interpréter, les astres possédant, tout comme les forces invisibles qui gouvernent le monde, de forts pouvoirs. La magie, qu'il s'agisse de chamanisme ou des rituels des envoûteurs, devient par conséquent le moyen incontournable des deux sujets pour aborder le monde et les forces invisibles qui y fourmillent.

À près de deux siècles d'intervalles, la relation avec le diable s'exprime pourtant de manière similaire chez Berbiguier et chez Florence, tous deux marqués par un rapport paranoïaque au monde. Le XXI^e siècle, que certains jugent exempt de l'influence du diable, tel Roger Caillois, qui écrit que « ce siècle peut passer pour celui de la disparition, au moins pour celui de l'éclipse ou de la métamorphose de l'Enfer³ », nous semble cependant s'inscrire dans un même rapport au diable que le XIX^e siècle. Tel que le souligne Robert Muchembled, le diable « fait partie intégrante du dynamisme du continent, ombre noire en filigrane sur chaque page du grand livre du processus

³ Roger Caillois, « Métamorphoses de l'Enfer », *Diogenes*, n° 85, 1974, p. 70.

occidental de civilisation⁴ ». Cette affirmation rejoint les propos célèbres de Baudelaire, qui écrit que « la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas⁵ ».

Dès lors, les forces occultes envahissent le réel, la folie se transmettant, dans le cas de Berbiguier et de Florence, en héritage. Héritière de la folie de sa grand-mère, Florence, en épousant sa vision du monde, inscrit une « brèche » dans le réel, dans laquelle les démons pourront s'introduire. Son délire croît, nourri de rituels et de formules magiques, tel Berbiguier, au fur et à mesure qu'elle s'investit dans le projet de rebâtir le village de son aïeule. Le désir d'honorer la mémoire, qu'il s'agisse d'un héritage ou du projet utopique de vivre hors du monde, « anywhere but here », devient donc crucial, la folie de Florence s'étoffant en parallèle de ses projets d'ordre filial. Car le délire ne serait-il pas, comme le relève Sophie Houdard, l'un des derniers refuges du diable ? Serait-il possible que

convie quelquefois à montrer ses oripeaux sur la scène médiatique, le diable [se soit] réfugié aux frontières du savoir, chez les « crédules » qu'on soupçonne bien vite de ne rien savoir du tout [?] [...] [C]omme s'il s'était décidé embusqué là où, peu à peu, on l'avait contraint d'émigrer, entre ce qui est et ce qui paraît être, dans cet espace qu'on a finalement laissé ouvert à tous les doutes, à l'infini des errements et des possibles : celui qui va du corps à l'âme⁶ ?

Cette hypothèse est en tout cas particulièrement intéressante à mettre en parallèle avec notre partie création, qui illustre cette *faille* entre le corps et l'âme, cette embuscade des forces occultes dans un réel constamment surinterprété. En ce sens, la conclusion de

⁴ Robert Muchembled, *Une histoire du diable*, Paris, Éditions du seuil, 2000, p. 8

⁵ Charles Baudelaire, *Le spleen de Paris*, Paris, Librairie générale française, 1972, p. 117. Précisons, pour nuancer les propos de Roger Caillois, qu'il ajoutait cependant que « chassez l'Enfer et il revient au galop » (Roger Caillois, *op. cit.*, p. 84).

⁶ Sophie Houdard, *Les sciences du diable : quatre discours sur la sorcellerie : XV^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1992, p. 225-226.

L'héritière écarlate ne pouvait que mettre de l'avant le triomphe du délire, dont les symboles ont surclassé le réel.

En somme, l'ensemble de notre mémoire se veut une mise en parallèle de l'approche théorique et créatrice, qui tissent entre elles de nombreuses correspondances. Les différents phénomènes observés trouvent ainsi des résonances à la fois dans le corpus analysé et dans l'œuvre de fiction produite. La construction des délires à saveur démonologiques demeure en définitive un domaine de recherche vaste et fertile, qui gagnerait à être exploré dans de futures recherches. Car, tout comme la croyance au diable semble difficile à occulter complètement, l'imaginaire des délirants paraît s'inscrire dans la continuité, Florence travaillant par exemple, dans le dernier chapitre, à la reconstruction du village mythique de sa grand-mère. Quant à Berbiguier, on dit que même « dans les dernières années de sa vie il employa, à raison de deux francs par jour, le commissionnaire Baptiste, qui exerce encore son état, rue Guénégaud, et qui devait piquer, sans s'arrêter une seconde, des cœurs de veau⁷ ». Comme quoi, le diable a l'existence coriace.

⁷ Champfleury, *Les excentriques*, Paris, M. Lévy frères, 1852, p. 128.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRE ANALYSÉE

BERBIGUIER DE TERRE-NEUVE DU THYM, Alexis Vincent Charles, *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1990, 667 p.

OUVRAGES ET ARTICLES SUR BERBIGUIER

Bizarre, n° 4, Paris, J.-J. Pauvert, 1956, 168 p.

BLAVIER, André, *À propos des fous littéraires*, Paris, Éditions des Cendres, 2001, 59 p.

BLAVIER, André, *Les fous littéraires*, Paris, Veyrier, 1982, 1052 p.

CHAMPFLEURY, *Les excentriques*, Paris, M. Lévy frères, 1852, 346 p.

LOUIS-COMBET, Claude, « Berbiguier ou l'ordinaire de la folie », dans *Les Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1990, p. 7-19.

GÉLINAS, Ariane, « Le fléau des farfadets », *Postures*, n° 11, 2009, p. 17-31.

GRILLOT DE GIVRY, Émile-Jules, *Le Musée des sorciers, mages et alchimistes*, Paris, Veyrier, 1980, 421 p.

LAIGNEL-LAVASTINE, Maxime et Jean VINCHON, *Les malades de l'esprit et leurs médecins : du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Éditions médicales, Norbert Maloine, 1930, 377 p.

LARCHEY, Lorédan, *Gens singuliers*, Bassac, Plein chant, 1993, 212 p.

LECHNER, Jean, *A.V.C. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym*, « L'homme aux Farfadets », Thèse de médecine, Strasbourg, Louis Pasteur, 1983, 241 p.

LEVY-VALENSI, Joseph, « Une forme littéraire du délire d'interprétation : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », *L'Encéphale*, n° 9, 1911, p. 193-213.

MARMION, Jean-François, « Les fous littéraires », *Sciences humaines*, n° 190, février 2008, p. 40-41.

MAURON, Marie, *Berbiguier de Carpentas*, Paris, Le livre contemporain, 1959, 317 p.

STEINMETZ, Jean-Luc, « Un Schreber romantique : Berbiguier de Terre-Neuve du Thym », *Romantisme*, n° 24, 1979, p. 61-74.

QUENEAU, Raymond, *Aux Confins des Ténèbres, les Fous littéraires du XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, Les Cahiers de la NRF, 2002, 431 p.

OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

BARTHES, Roland, « Théorie du texte », dans *Encyclopedia Universalis*, vol. XV, 1973, p. 1013-1017.

BATAILLON, Marcel, « Pérégrinations espagnoles du Juif errant », *Bulletin hispanique*, t. 43, n° 2, 1941, p. 81-122.

BAYARD, Jean-Pierre, *Les pactes sataniques*, Paris, Dervy, 1994, 251 p.

BERTRAND, Jean-Pierre, « Soror dolorosa : les amours fantastiques ou Bruges-la-Morte », *Otrante*, n° 4, 1993, p. 139-148.

BESSIÈRE, Irène, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, Paris, Larousse, 1976, 256 p.

BODIN, Jean, *De la démonomanie des sorciers*, Lyon, A. de Harsy, 1598, 556 p.

BONA, Giovanni, *Traité du discernement des esprits*, Paris, J. De Nully, 1701, 550 p.

CAILLOIS, Roger, « Métamorphoses de l'Enfer », *Diogène*, n° 85, 1974, p. 70-90.

CALMET, Dom, *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.*, t. 1, Paris, Debure l'aîné, 1751, 486 p.

CAYLA, Jean Mamert, *Le diable, sa grandeur et sa décadence*, Paris, E. Dentu, 1864, 402 p.

CHARBOUCLAIS, Louis-Pierre François et Adolphe CHESNEL, *Dictionnaire des superstitions, erreurs, préjugés et traditions populaires*, Paris, J.P. Migne, 1836, 1360 p.

COLLIN DE PLANCY, Jacques-Albert-Simon, *Dictionnaire des sciences occultes*, [Paris], Ateliers catholiques du Petit-Montrouge, 1846-1848, 2 v.

COLLIN DE PLANCY, Jacques-Albert-Simon, *Dictionnaire des Sciences occultes*, Verviers, Gérard et C., 1973, 508 p.

CRISTIANI, Léon, *Actualité de Satan*, Paris, Éditions du Centurion, 1954, 168 p.

DELRIO, Martin Antonio, *Controverses et recherches magiques*, Paris, R. Chaudière, 1611, 1104 p.

Le diable : colloque de Cerisy, cahiers de l'Hermétisme, Paris, Éditions Dervy, 1998, 209 p.

Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, Série 2, t. 9, Paris, Masson et P. Asselin, 1868-1889, 796 p.

DUQUOC, Christian, « Le démoniaque, envers du divin », dans *Figures du démoniaque, hier et aujourd'hui*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1992, p. 135-145.

GARÇON, Maurice et VINCHON, Jean, *Le diable : étude historique, critique et médicale*, Paris, Gallimard, 1926, 253 p.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, 467 p.

GRILLET, Claudius, *Le diable dans la littérature au XIX^e siècle*, Lyon, Vitte, 1935, 226 p.

HOUDARD, Sophie, *Les sciences du diable : quatre discours sur la sorcellerie : XV^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1992, 240 p.

INSTITORIS, Henry et Jacques SPRENGER, *Le marteau des sorcières*, Paris, Jérôme Millon, 2005, 539 p.

KELLY, Henry Ansgar, *Le diable et ses démons : la démonologie chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris, Éditions du cerf, 1977, 208 p.

KLEIN, Olivier et Nicolas VAN DER LINDEN, « Lorsque la cognition sociale devient paranoïde », dans *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 133-150.

KRISTEVA, Julia, *Sēmeiotikē : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1978, 318 p.

MALRIEU, Joël, *Le fantastique*, Paris, Hachette, 1992, 160 p.

MARQUÈS-RIVIÈRE, Jean, *Amulettes, talismans et pentacles*, Paris, Payot 1950, 367 p.

MAURY, Louis Ferdinand Alfred, *La magie et l'astrologie : dans l'antiquité et au Moyen Âge ou étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours*, Paris, Didier et Compagnie, Libraires-Éditeurs, 1860, 450 p.

MILNER, Max, *Le diable dans la littérature française : de Cazotte à Baudelaire 1772-1861*, Paris, José Corti, 2007, 960 p.

MILNER, Max, *Entretiens sur l'homme et le diable*, Paris, Mouton, 1965, 360 p.

MOULT, Nathaniel, *Petit manuel du devin et du sorcier*, Paris, Passard, 1854, 512 p.

MUCHEMBLED, Robert, *Une histoire du diable*, Paris, Seuil, 2002, 404 p.

RUDWIN, Maximilien, *Les écrivains diaboliques de France*, Paris, Figuière, 1937, 186 p.

SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'intertextualité, mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2005, 127 p.

SCHNEIDER, Marcel, *Histoire de la littérature fantastique en France*, Paris, Fayard, 1985, 463 p.

SCHNUERER, Gustav, *L'Église et la civilisation au Moyen Âge*, tome III, Paris, Payot, 1938, 638 p.

VIATTE, Auguste, *Les sources occultes du romantisme : illuminisme, théosophie, 1770-1820, t. 2 : la génération de l'empire*, Paris, Honoré Champion, 1969, 2 v.

VERGOTE, Antoine, « Anthropologie du diable : l'homme séduit et en proie aux puissances ténébreuses », dans *Figures du démoniaque, hier et aujourd'hui*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1992, p. 83-108.

VILLENEUVE, Roland, *Dictionnaire du diable*, Paris, Omnibus, 1998, 1084 p.

VILLENEUVE, Roland, « Introduction », dans J.A.S. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Verviers, Gérard et Cie, 1973, p. 5-8.

VILLENEUVE, Roland, *Satan parmi nous : vingt siècles de « possession »*, Verviers, Gérard et Cie, 1973, 315 p.

WIER, Johann, *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables*, Paris, Du Puys, 1567, 5 v.

ZAWADZKI, Paul, « Historiciser l'imaginaire du complot. Note sur un problème d'interprétation », dans *Les rhétoriques de la conspiration*, Paris, CNRS éditions, 2010, p. 43-56.

AUTRES OUVRAGES

BAUDELAIRE, Charles, *Le spleen de Paris*, Paris, Librairie générale française, 1972, 279 p.

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Faust*, Paris, Gallimard, 1995, 224 p.

INNOCENT VIII (pape), « Bulle apostolique contre l'hérésie des sorcières », dans *Le marteau des sorcières*, Paris, Jérôme Millon, 2005, p. 93-95.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, 277 p.

La Sainte Bible [Texte imprimé] du chanoine [Auguste] Crampon. Traduction d'après les textes originaux. Ancien Testament, traduction révisée par J. [le P. Joseph] Bonsirven, S. J. Nouveau Testament, traduction nouvelle de A. [abbé Alphonse] Tricot. [Nouvelle édition.], Paris, Tournai, Rome, Desclée et Cie, 1967, 1162 p. ; 356 p.

SCHMÖGER, Karl Erhard, *Vie d'Anne Catherine Emmerich*, Paris, A. Bray, 1868, 3 v.